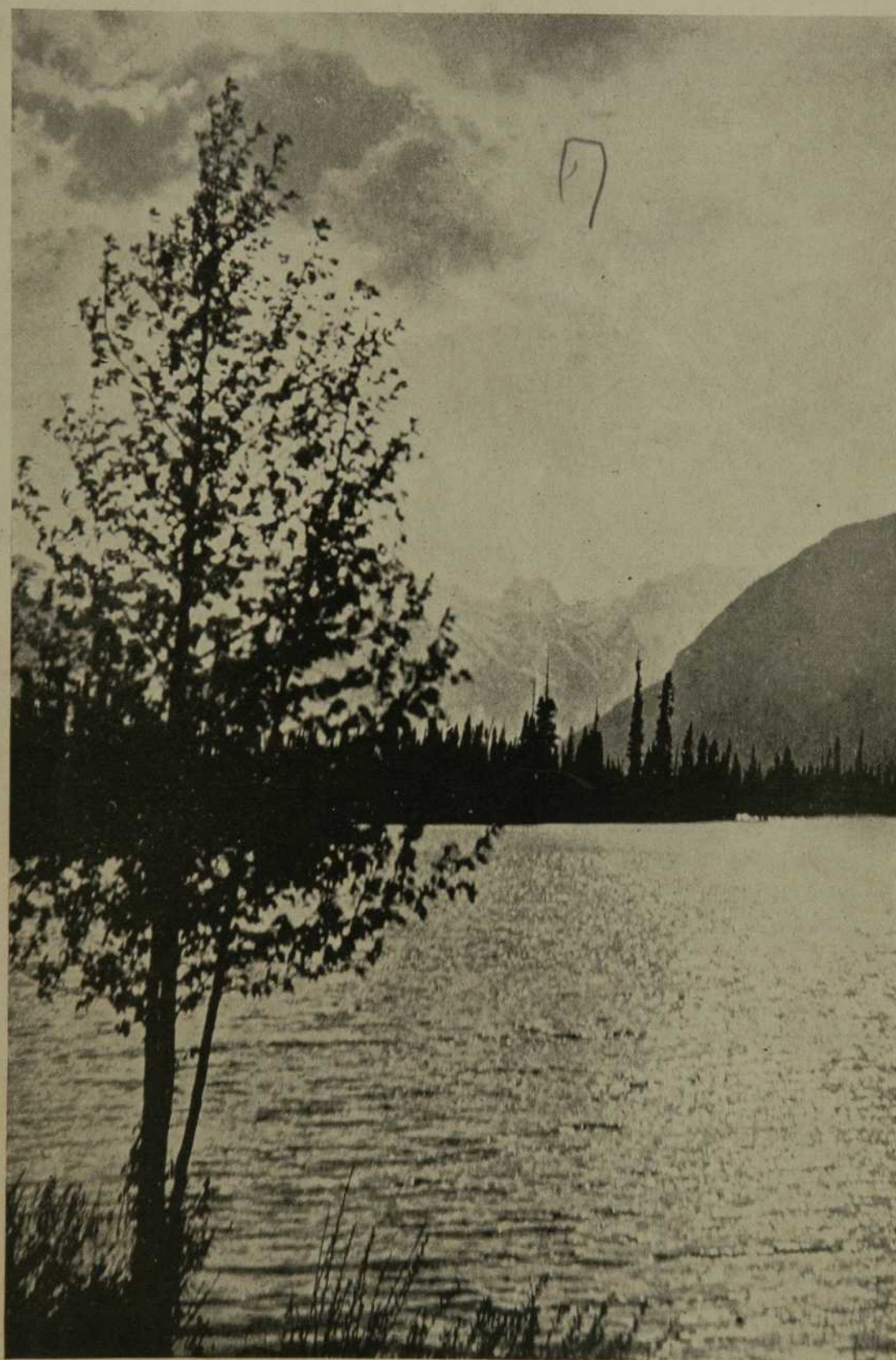


Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Coucher du soleil dans les Rocheuses

Photo du M. du Commerce

Notre feuilleton :

DE L'AMOUR AU CRIME

Par JACQUES BRIENNE

♦♦

Légende suédoise :

L'OISEAU DE PARADIS

Par LOUIS ROLAND

♦♦

NOUVELLE :

L'EGOISME D'UN FILS

Par HENRI DUVERNOIS

♦♦

**L'ART DE TIRER
LES CARTES**

Par J. MERY



T'a'pas ?

JE N'AI AUCUNE OBJECTION À TE MONTER LE CAMERA, CHÉRIE
MAIS JE ME DEMANDE
CE QUE TU VEUX
EN FAIRE ?



JE VEUX SIMPLEMENT PRENDRE UNE BONNE PHOTO
DE TON MERVEILLEUX -



-JARDIN !!! - J'AI L'INTENTION DE M'EN SERVIR
LE PRINTEMPS PROCHAIN, QUAND LA MANIÈRE
DE JARDINER TE REPRENDRA DE NOUVEAU !



T'a pas déjà essayé une BLACK HORSE ?
Ça aide à digérer le "sarcasme" !

228 f

Dites simplement -
" Bière

BLACK

HORSE

Dawes, S.V.P."

Éditorial

46e année, No 19

Le Samedi

Montréal, 6 octobre 1934

D'où vient l'Amour ?

AUJOURD'HUI, la science explique tout. C'est elle, du moins, qui le dit par la bouche de certains savants sans peur sinon sans reproche, et dont le bagage de connaissances doit être immense pour qu'ils s'aventurent à formuler une telle déclaration.

Cela me fait désespérer de jamais devenir un savant malgré les longues années d'études que m'ont imposées autrefois des pions et professeurs que je n'étais pas loin de regarder comme des bourreaux, et les beaucoup plus longues années encore passées, depuis lors, volontairement et même avec plaisir, à me truffer sans cesse la caboche de tous les aromates scientifiques que je puis recueillir, au gré des circonstances, sur le chemin de la vie.

J'en suis, en effet, resté toujours à cette opinion que la science constate bien des choses mais qu'elle n'explique rien du tout.

Voir et savoir sont deux choses nettement différentes, et l'on ne me contestera pas que, pour expliquer, il faut en premier lieu savoir. Or le plus docte fossile des plus notoires institutions de compétence humaine pourrait-il seulement me dire où va la flamme de la chandelle qu'on souffle?

Point. Le vieux crustacé se bornerait à hausser les épaules en me traitant de mauvais plaisant parce que je lui poserais, à son idée, une question bête qu'on aime à mettre dans la bouche des enfants. Il y a pourtant, parfois, des questions d'enfant qui sont terriblement embarrassantes!

Peut-être aussi l'académomicien daignerait-il prendre mon ignorance en pitié et m'expliquer la chose par l'abaissement de température que provoque le souffle; il me ferait alors un petit cours sur le carbone, les gaz, les dissociations et reconstitutions chimiques, bref un tas de belles choses qu'il est permis de savoir même si l'on appartient à une société savante et que connaît parfaitement le premier Tartempion venu. Tout cela, cependant, ne me dirait pas où va la flamme ou plutôt ce qui la composait.

Je pourrais peut-être, à mon tour, lui parler d'ondes lumineuses, calorifiques, énergétiques et diablaquatriques; lui faire le plan de leur retour, sous une forme nouvelle, dans le grand système universel et lui dire qu'elles s'en vont aux confins de la voie lactée ou dans une nébuleuse voisine, à cheval sur des atomes d'hélium. Je pourrais le lui affirmer d'autant mieux que je n'en sais rien et que je m'en fiche, après tout, comme de l'an quarante. Je pourrais même ajouter que le suif de la chandelle se retrouvera un jour dans celui d'un boeuf qui n'est pas encore né, la mèche brûlée dans la première mèche des cheveux de son arrière-petite-fille et les gaz dans l'atmosphère de la planète Mars après quelques Frégoliques transformations; tout cela est tellement possible que je le défierais de me prouver le contraire. Seulement, encore une fois, je n'en sais rien, ce qui fait que j'en saurais tout autant que lui.

Mon copain le savant prendrait sans doute sa revanche en me disant qu'il sait de bien plus belles choses, par exemple qu'il a mesuré la pression atmosphérique du soleil et trouvé que pour une épaisseur d'une centaine de milles, cette atmosphère a la même densité totale que six pieds seulement de la nôtre; que dans certaines étoiles cette densité est encore plus faible; que les arrachements d'électrons changent la nature de l'atome selon des modes bien connus aujourd'hui et que l'on provoque à volonté en y mettant le prix, c'est-à-dire le temps et l'énergie suffisants. Il me dirait encore qu'il joue avec des mesures d'un milliardième de pouce et des poids équivalant à

la cent millionième partie du petit bout de l'aile d'un moustique; qu'il a, en conséquence, forcé la matière à lui dire son secret et qu'elle lui a répondu qu'elle n'existait pas et n'était qu'une onde d'énergie.

C'est admirable, en effet, tout cela; malheureusement ce vieux copain est incapable d'expliquer l'énergie; c'est, dit-il, une force, laquelle est une puissance qui est du mouvement et par conséquent de l'énergie. Si cela ne vous suffit pas...



Eh bien non, ça ne me suffit pas du tout; surtout quand de vieux crocodiles confits dans la graisse algébrique ont la prétention de tout ramener à l'onde propagatrice de mouvement et de ne rien voir au delà. L'un d'eux n'a-t-il pas eu le toupet de prétendre que l'amour n'est qu'une onde comme tout le reste et que la merveilleuse

émotion qu'on éprouve à son contact n'est qu'une illusion sensorielle!...

S'il en est ainsi, de même qu'on fabrique des machines produisant de l'électricité, de la chaleur ou de la lumière, on en fera bien une un jour qui pourra dégager de l'amour... Et peut-être aussi de l'intelligence? Pourquoi pas? Elle sera très utile à bien des savants...

Depuis que le monde existe il y a eu des philosophes qui se sont creusé la tête sur le problème de l'Amour, et l'histoire des derniers millénaires a conservé les noms de quelques-uns d'entre eux qui n'étaient pas des bêtes; nul n'a jamais expliqué l'Amour, c'est-à-dire son mode de propagation et surtout son origine, donc sa nature exacte.

Qu'il soit véhiculé par l'intermédiaire d'une onde au travers de ce presque impondérable qu'on appelle l'éther, c'est possible mais cela ne nous en apprend pas plus sur son compte que nous ne pouvons connaître le caractère de l'étranger qui passe à toute vitesse en auto devant nous. L'onde et l'auto ne sont que des moyens de transport.

Vouloir tout ramener à la matière c'est faire un bien mauvais calcul puisque de l'aveu des savants — même des vrais — la matière n'existe pas, n'étant elle-même qu'une des formes de l'énergie invisible; c'est en effet poser un beau zéro comme total des connaissances matérialistes. On conclut forcément, quand on veut aller au fond des choses, que l'onde est un simple médiateur et que ceux qui ramènent tout à elle ne sont que des ânes.

Que l'Amour ne soit qu'une onde, c'est donc tout simplement idiot; qu'il soit véhiculé par une onde, c'est encore contestable; ce serait tenter de mettre, de ce fait, un point de contact entre la pauvre science humaine et l'inconnaissable; c'est vouloir jeter un pont sur le vide.

Une onde se mesure; qui a jamais calculé la longueur de celle-là ainsi que sa vitesse de propagation? Au moyen de quelle triangulation hypothétique?

Il me souvient qu'un illustre brouteur d'X... dont j'ai toutefois oublié le nom, prétendait avoir calculé la vitesse de la force de gravitation qu'il donnait comme cinquante mille fois supérieure à celle de la lumière, ce qui faisait le beau chiffre de neuf milliards deux cent treize millions et huit cent mille milles à la seconde; c'est fort joli mais je me suis toujours demandé comment ce prétentieux bourriquet avait pu trouver ce résultat. Trop modeste sans doute, il ne l'a jamais dit. Pour peu qu'on soit initié aux subtilités précises de la mathématique moderne on sait nettement que le calcul de la vitesse de la gravitation est chose actuellement impossible et même folle.

D'autres crétins de génie ont même osé s'attaquer à la vitesse de la pensée; se basant sur la minime fraction de seconde que met une sensation à parvenir au cerveau par l'intermédiaire du système nerveux, ils ont cru saisir au vol un chiffre pouvant les aider dans leur calcul; la faiblesse du moyen les conduit pas plus loin que le ridicule.

Pour moi, je préfère toujours croire naïvement que l'Amour n'est pas autre chose que la Pensée à un degré variable de surchauffe sentimentale et qu'il peut, comme elle, voyager instantanément jusqu'aux étoiles dont il vient peut-être; c'est un voyage qui échappe aux calculs humains puisqu'il a, pour champ d'action l'Infini.

Cette mystérieuse origine n'est-elle pas, après tout, plus poétique, donc plus satisfaisante pour le coeur que des chiffres impotents et se traînant avec les petites béquilles d'une simple longueur d'onde?...

FERNAND DE VERNEUIL

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCASTER 5819-6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

MONSIEUR Chorut, qui faisait sa promenade quotidienne, se trouva tout à coup incommodé par le froid.

Il pensa :

— Tiens, je suis dans la rue d'Emile; je vais monter chez mon fils.

Puis, il hésita. C'était la première fois qu'il arrivait ainsi à l'improviste. Et sa bru l'intimidait, si belle et si hautaine. Mais il respirait de plus en plus difficilement.

Il conclut :

— Bah! Une fois n'est pas coutume. Suzanne ne me mangera pas. D'ailleurs, il est quatre heures. Ce n'est pas son jour de réception. Elle doit faire des visites... Allons-y. Je demanderai à Emile une bonne tasse de thé bien chaud, avec trois gouttes de rhum.

Au moment où il pénétrait dans l'ascenseur, le courage faillit lui manquer. Monsieur Chorut était un petit vieillard modeste, effacé, et qui avait toujours l'air de s'excuser de la liberté grande. Sa femme, ses amis et sa bonne le tyrannisaient. Il avait pris le parti de vivre le plus possible dehors. A pas prudents et rasant les boutiques, il abattait ainsi des kilomètres.

Or, son médecin lui interdisait toute fatigue. Il prit peur :

— Que deviendrai-je si je dois rester toute la journée à la maison!...

Mais l'ascenseur s'arrêtait.

Monsieur Chorut admira en connaisseur la belle ordonnance du palier et le cordon de sonnette en tapisserie ornée d'une poignée de bronze ciselé qui mettait une note artiste à la porte de son fils.

Il tira ce cordon avec un secret orgueil. Et le valet de chambre parut, un solide valet de chambre, à visage fermé et qui ne souriait jamais.

— Je vais demander à Madame si Monsieur est là, fit-il diplomatiquement.

Et il introduisit Monsieur Chorut dans la bibliothèque, pièce déserte, où les messieurs jouaient au bridge en fumant, les soirs de grandes réceptions.

Monsieur Chorut contempla les reliures solides dont son fils avait habillé les oeuvres complètes de Mignet, d'Henri Martin et d'Eugène Labiche. Puis il tressaillit: sa belle-fille entra, une belle-fille plus étrangère que jamais, splendide et imposante, le visage pur et classique sous des cheveux noirs collés au vernis japonais.

— Mon père, dit-elle, Emile sera désolé... Il est sorti après son déjeuner, pour des rendez-vous de chantier très importants. Et il ne rentrera que ce soir, très tard...

— Cela ne fait rien, répondit Monsieur Chorut. Je vous demande la permission de me reposer un instant. Je ne suis pas bien. Le froid m'a saisi. Et mon pauvre coeur bat la chamade!...



J'ai passé des nuits à guetter ton souffle...

L'égoïsme d'un FILS

— Je vais vous laisser...

— Non, ma chère Suzanne... Je vous serais obligé de ne pas me quitter... Quelques minutes seulement et vous me ferez chercher une voiture...

— Vous devriez aller chez le docteur.

— J'irai...

Un silence s'ensuivit au cours duquel la chère Suzanne pensait visiblement:

— Merci de l'occasion! Quand on est malade, on reste dans son lit...

Monsieur Chorut lui avait pris la main. Et il gémissait doucement.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles le vieillard murmura:

— Allons, ça va mieux... Excusez-moi...

Il fut interrompu par l'arrivée brutale de son fils. Emile Chorut sortait de son cabinet de travail, le crayon à l'oreille... Il s'écria, ne voyant pas son père:

— Parti?

— Ah! s'écria Mme Emile Chorut... par exemple! tu étais donc là?...

— Mais oui.

Ce fut un instant assez lugubre.

Nouvelle par Henri Duvernois



Tu n'as pas toujours été brillant... Non, tu as été un enfant délicat.

— La consigne ne pouvait pas s'appliquer à mon père, Suzanne! déclara-t-il en clignant de l'oeil... Papa, tu comprends, j'avais beaucoup à travailler...

— Je comprends! répliqua M. Chorut. Suzanne s'éclipsa.

— Papa, poursuivit le fils, veux-tu une tasse de thé?

Mais le père refusa, d'un geste. Il n'entendait pas être une gêne.

Tout en parlant, il regardait Emile... Un superbe garçon, un peu trop gros, un peu trop sanguin, mais qui respirait la force, la santé et qui suait le bonheur de vivre et l'égoïsme.

— Je pars, je pars... murmura le père. C'est très bien, mon garçon, de travailler au point de

t'enfermer... Moi, je n'ai jamais pu m'enfermer, ni donner une consigne de ce genre. Au fait, tu le sais: il n'y avait qu'une porte toujours ouverte à la maison: c'était celle de mon cabinet de travail... Fichtre! Je ne me propose pas comme exemple! Tu as raison... Enfin, tu es content?

— Très content! Je ferai une année magnifique. Je ne sais où donner la tête...

— Parfait! Tu me venges! Car moi aussi j'aurais pu devenir un architecte distingué...

— Mais certainement, père...

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi je m'étais arrêté en route?

— Mon Dieu...

— Ne cherche pas. C'est à cause de toi.

— De moi!

— De toi. Je ne te l'aurais jamais dit... Mais je n'aime pas beaucoup que l'on fasse répondre que l'on n'est pas là quand on est là... Alors, mon petit, il faut que tu saches...

— Tu n'as pas toujours été brillant... Non, tu as été un enfant délicat, très délicat.

— Il y a vingt-cinq ans de cela... à l'époque où j'étais presque un monsieur arrivé... Oui, j'avais des idées... j'allais faire d'assez grandes choses... Et puis, tu t'es mis à tousser... tu te souviens... Et chaque fois que tu toussais, je ne pouvais plus travailler... Non, je ne pouvais plus. Il se serait agi de millions ou de l'Institut que l'on ne m'aurait pas arraché de ton chevet, pour me mettre devant ma table... Un architecte de talent? Ouiche... Un père anxieux, voilà tout... Un remords déchirant, avec ça, de t'avoir fait si fragile...

— Je ne vivais pas: j'attendais... j'attendais l'heure du thermomètre. Et quand il indiquait une température mauvaise, ma main tremblait tant que j'aurais été incapable de tracer une ligne ou d'écrire deux mots... Là-dessus, tu nous as fait une rougeole, une scarlatine et une fièvre typhoïde... J'ai passé des nuits à guetter ton souffle... Le matin, j'étais épuisé, et je bâlais ma besogne...

— Et puis, un beau jour, il s'est trouvé que tu es devenu le bien portant et moi le malade... Ça va si vite!... Je crois qu'à force de le vouloir, je t'ai donné ma santé... Je ne te le reproche pas, mon garçon... Tu devais guérir: tu as le coeur robuste, tu tiens de ta maman... Tant mieux! Tant mieux!... Mon coeur à moi est usé... tu m'as donné trop d'émotions aussi... La fois, tu sais, où j'ai dû passer toute une saison avec toi, en Suisse... Ce que j'ai pu être malheureux!... Une seule ambition: que tu deviennes un gaillard... Tu es un gaillard... Tout est pour le mieux... J'ai voulu simplement t'expliquer... J'aurais pu être quelqu'un... oui, quelqu'un dans notre art... C'est tout... Retourne à ton travail, mon garçon, va, va... ne perds pas ton temps à m'accompagner; je trouverai bien le chemin tout seul... H. D.



Illustrations de
F. BAZIN

Un jeune homme assez gros, pas très grand,
était à quelques pas de moi et me dévisageait
sans aucune gêne.

L'AMOUR AU PRESBYTÈRE

Par ADRIANE SAINT-SIMON

QUE ce titre un peu scabreux peut-être ne vous scandalise point. C'est mon histoire, une idylle toute droite, fraîche et parfaitement limpide que je veux vous raconter, laquelle prit un tour romanesque et gracieux que je n'eus point imaginé dans mes plus folles ambitions de jeune fille rêveuse et sentimentale.

Car je fus tout cela; je l'avoue aujourd'hui sans fausse honte, parce que je ne suis certainement pas la seule qui, en des heures de solitude morale, alors que l'imagination la moins vagabonde se laisse inconsciemment porter vers le mystérieux domaine de l'avenir, ait rêvé du Prince Charmant.

Sous la direction ferme et éclairée d'un excellent prêtre qui voulait faire de moi une bonne chrétienne, une femme forte et non une petite bécasse imbue d'idées fausses et chimériques, je m'efforçais — assez mollement — de détruire en moi certain penchant à la rêverie que je savais nuisible et je tâchais d'envisager la réalité souvent prosaïque et froide avec une parfaite sérénité.

Hélas! je n'y réussissais pas toujours, et malgré que je fusse convaincue que la vie n'est pas un beau roman dont on tourne chaque page, sur-

tout les premières, avec un délicieux émoi, je ne pouvais croire que l'idéale figure du Prince Charmant ne fut qu'un mythe et tout au fond de moi-même, je gardais l'espoir de le rencontrer quelque jour sur ma route... Cela se pouvait-il?... Oui...

Mais je crois que j'anticipe et qu'il ne serait pas inutile de vous faire connaître mon enfance.

Mes parents étaient de braves et laborieux cultivateurs dont la famille habitait depuis plusieurs générations le joli village de Berthier, remarquable par ses *côteaux rouges*, situé un peu en bas de Lévis sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent.

C'est là que je naquis, moi, Sylviane Dessalles, le 30 décembre 1900, et c'est dans la petite église ancienne et jolie que je fus baptisée le même jour, ayant pour parrain un jeune étudiant, mon oncle Sylvio Fontaine, et pour marraine sa soeur Jeanne.

Pourquoi ces deux-là furent-ils choisis plutôt que d'autres pour me tenir sur les fonts baptismaux? Mystère des destinées humaines!... Quoi qu'il en soit, cela devait être écrit de toute éternité, car si j'avais eu d'autres compères, je ne serais pas devenue ce que je suis... La suite de ce récit vous fera saisir...

Ma mère était l'aînée d'une nombreuse famille et mon oncle Sylvio, ainsi que ma tante Jeanne, en étaient les plus jeunes. Ainsi que je l'ai dit précédemment, mon parrain était encore étudiant lorsqu'il eut l'honneur (!) de me donner son nom. Au mois de septembre suivant il prenait la soutane et sa soeur entra au couvent.

Les années qui suivirent furent de celles que connaît toute enfance heureuse: tendres soins d'une mère, jeux, maladies bénignes qui nous procuraient la douceur d'être un peu plus dorlotés, débuts à l'école du village, puis joie des vacances, alors qu'entraînée par mes frères et soeurs j'allais passer des jours délicieux sur la grève de

sable rouge près de laquelle on n'avait pas encore construit de villas. Que de cris, de rires et de chansons ne fut-elle pas témoin la petite anse arrondie de Berthier!

En 1910, nous eûmes la douleur de perdre notre mère, et peu de temps après, notre père était tué dans un malheureux accident. Qu'allaient devenir les six oisillons qui peuplaient le nid familial? . . . Mes grands parents, quoique âgés, se chargèrent des deux aînés, les autres furent adoptés par des oncles. Mon parrain qui était depuis peu curé d'une humble paroisse de colonisation dans le Nord-Ontario, voulut malgré ses faibles ressources prendre à ses frais l'instruction de sa jeune filleule.

Je fus mise en pension et le dévouement des bonnes religieuses qui firent mon éducation me donna peu à peu l'illusion de me réchauffer de nouveau à la chaleur d'un foyer, car près de ma tante-marraine je retrouvais une mère.

Durant huit ans je vécus au pensionnat, n'en sortant que pour les vacances que j'allais passer chez mon grand-père maternel, celui-là même qui avait élevé mes deux grands frères. Ces derniers se marièrent tandis que je me préparais à passer mon brevet. L'un héritait de la terre de grand-papa; l'autre reprenait possession de celle de notre père, laquelle avait été affermée depuis sa mort.

Ma tante désirait me voir entrer au couvent, mais je n'aurais pu m'y résoudre, n'ayant pas la vocation . . . La perspective de vivre au crochet de mes frères ne me souriait pas beaucoup, car je suis assez indépendante de ma nature. Je songeais à faire la classe, mais cette occupation pourtant très belle ne répondait pas beaucoup à mes goûts. Je me demandais avec anxiété ce que j'allais devenir lorsque quinze jours avant les examens de fin d'année, je reçus la lettre suivante:

Ruisseau-Clair, Ont., le 10 juin 1918

Ma chère nièce,

Tes études seront bientôt finies. Que comptes-tu faire ensuite? As-tu quelque projet à confier à ton parrain? Je ne t'ai pas vue depuis la mort de ta pauvre maman, et je te connaîtrais bien peu si ce n'était pas les bonnes lettres que tu m'écris régulièrement.

Quels que soient tes rêves d'avenir, j'ai une proposition à te faire. Après ces années d'études, surtout la dernière qui a nécessité un labeur fatigant, tu as besoin de te reposer, de te détendre un peu. Je t'invite à venir passer quelques semaines près de moi, dans la tranquillité de ma petite paroisse, (petite par la population mais pas par l'étendue comme tu le verras) en mon presbytère dont la rusticité ne te déplaira pas, j'en suis sûr.

Mon projet te sourit-il? Je l'espère. Aussi j'attends la lettre qui m'annoncera ton arrivée afin de te faire connaître les détails nécessaires pour effectuer heureusement ton voyage, car tu es une voyageuse novice . . .

En attendant de te lire, puis de te voir, je demeure, ma chère filleule,

Ton oncle dévoué en N.-S.,

SYLVIO FONTAINE
ptre-curé

Moins d'un mois après la réception de cette lettre, j'étais installée chez mon parrain. Je lui avais exposé mon désir d'être institutrice, afin de n'être pas à charge à personne. Mais mon oncle n'était pas de cet avis.

Après s'être assuré que je me résignerais volontiers à vivre en Ontario-Nord, il me convainquit de la nécessité de donner une aide à sa ménagère. Je résolus donc de rester au Ruisseau-Clair et je vis sans aucun regret arriver l'automne, époque à laquelle je m'étais proposée de retourner dans la vieille province de Québec.

Ma vie s'organisa tranquille et simple dans le presbytère de mon oncle. Je ne m'ennuyais pas, car mes occupations, quoique peu nombreuses, différaient notablement de celles que j'avais connues jusque-là.

Je m'entendais à merveille avec Sophie Renaud, la vieille ménagère de Monsieur le Curé, une ancienne jeune fille qui avait conservé malgré la cinquantaine avancée, l'humeur gaie et les manières accortes de ses vingt ans.

Elle n'était pas très instruite, Sophie, mais elle avait beaucoup d'esprit et un jugement sûr que de plus savants eussent pu lui envier . . . Je me plaisais beaucoup en sa compagnie, aussi comment aurais-je pu m'ennuyer? . . .

Et puis, j'avais mon imagination qui me faisait vivre mille chimères que je n'eusse pas voulu avouer. Lorsque mon oncle me prenait à rêvasser, les yeux perdus au loin vers l'horizon vague de l'avenir, le livre ou le raccommodage jeté loin de moi, il me grondait doucement en disant:

— Où vagabonde-t-elle en ce moment la folle du logis?

Je souriais sans rien dire et mon parrain poursuivait:

— Tu sais bien, Sylviane, que ça ne sert à rien de bercer des songes creux . . .

Et lorsque je protestais:

— Voyons, avoue, ma nièce, que tu rêves à quelque Prince Charmant. Ne t'amuse donc pas à laisser trotter ton imagination comme une petite fille romanesque. Tu lis trop. Qu'as-tu encore là? . . . L'été de Guillemette, par Henri Ardel! (Une autre fois c'était l'Inconnue bien-aimée, de Chantepleure.) Bon! . . . Un autre de ces romans sucrés, trop passionnés. Si tu savais comme la vie ressemble peu à ces oeuvres d'imagination! . . .

Mais mon oncle avait beau sermonner gentiment, je n'en continuais pas moins à lire des romans pour suppléer à la réalité.

et Sophie se faisait ma complice en s'occupant pour moi d'achats de livres que mon parrain n'eut pas permis sans doute.

— Il faut bien que tu puisses te distraire un peu! disait la bonne âme pour s'excuser.

Trois ans s'écoulèrent ainsi. J'étais devenue soi-disant indispensable à Sophie qui vieillissait. J'avais vingt et un ans et je n'étais pas retournée à Berthier. Mes grands-parents étaient morts à six mois d'intervalle. Les enfants de mes frères étaient venus prendre la place laissée vide par la disparition des vieux. Mon plus jeune frère était entré dans les ordres, une de mes soeurs s'était mariée (en hiver, ce qui m'avait empêchée d'assister à la noce), la dernière parlait d'entrer au couvent . . .

Chacun avait ainsi fixé sa destinée et moi seule demeurait dans le *statu quo*.

— Serais-tu de la graine de vieille, par hasard? badinait Sophie. Ça me surprendrait pourtant . . .

— Essaie donc de te faire un cavalier, disait mon oncle d'un air taquin. Les garçons ne manquent pourtant pas dans la paroisse!

C'était vrai, mais je ne me voyais pas beaucoup dans le rôle d'une femme de cultivateur, moi qui ne sarclais pas seulement le jardin du presbytère.

— Ce n'est pas que je veuille mépriser votre bonne hospitalité, mon oncle, mais je doute de trouver à me marier ici; il faudrait que j'aie le promener dans la Province de Québec . . .

— Penses-tu que tu serais plus heureuse? Moi, je t'assure que tu pourrais trouver tout aussi bien ici qu'ailleurs . . . (Suite à la page 26)



La sagesse qui doit être le propre des nièces de curé reprit le dessus et répondit que je réfléchirais . . .

L'Actualité à Travers le Canada

QUEBEC — Nouvelle mine d'or dans la Beauce

La recherche de l'or attire toujours les prospecteurs et dans bien des cas les intéressés reviennent bredouille. Il est arrivé souvent cependant que le cri lancé a été suivi par la suite de trouvailles importantes. Tel semble être le cas de la mine qui vient d'être découverte entre St-Georges de Beauce et Morrisset. Si les prospecteurs ne sont pas trop enthousiastes et si les apparences ne sont pas trop trompeuses, on croit que la nouvelle mine de la Famine sera très généreuse pour ceux qui, actuellement, ont entrepris des fouilles pour la recherche du précieux minéral.

Il y a entre St-Georges et Morrisset, à trois milles du pont de la Famine, une chute qui tombe d'une hauteur de 100 pieds et dont la base, après des fouilles, est profonde de 150 pieds, sur 150 pieds également de largeur. A cet endroit la rivière coule entre deux rives escarpées de roc s'élevant à 200 pieds de hauteur. Autour de ces escarpements les chercheurs d'or ont fait des trouvailles assez importantes et plusieurs réussissent à trouver une quantité suffisante de précieux minéral pour se faire un salaire raisonnable. M. Dion qui a obtenu droit de mine sur une étendue de quatre milles achète l'or trouvé. Voilà que maintenant des travaux importants seront effectués à cet endroit. Une compagnie anglaise, sous la direction d'un M. Thor, a entrepris la construction d'une dalle qui rejetera l'eau de la chute vers un endroit plus éloigné afin de permettre aux pompes qui seront installées ces jours-ci de vider l'immense trou d'eau au pied de la chute et où l'on croit que des trouvailles importantes seront faites.

Les recherches, croit-on seront couronnées de succès. On raconte qu'il y a plus de cinquante ans, un M. Couture vivant à cet endroit réussit à s'amasser une petite fortune, en recherchant l'or à la surface de la terre. Actuellement on trouve le minéral sur la terre et dans le roc.

Si le succès vient couronner les efforts des prospecteurs, St-Georges sera doté d'une mine qui peut fort bien devenir très importante. La mine sera située à un demi-mille de la voie du Québec Central.

(Le Guide, Ste-Marie, Beauce)



MONTREAL — Pourquoi Maria est française!

M. Julien Duvivier et les artistes qui sont venus ici pour tourner des scènes de *Maria Chapdelaine* sont repartis. Avant leur départ, M. Duvivier avait invité quelques journalistes à le rencontrer, ainsi que MM. Robert Hurel, Jean Gabin, Bourdelle et quelques collaborateurs. Et voici, pour ceux de nos lecteurs que cela peut intéresser, les conclusions de l'entretien, qui fut remarquablement cordial, grâce à l'impeccable talent de maître de maison déployé par M. Hurel.

1. — Le film n'a jamais été, dans la pensée de ses réalisateurs, un film canadien. Le sujet s'adonne à être canadien, soit; mais on y a vu un chef-d'oeuvre classique, l'épopée du défricheur, qui dépasse de loin, par sa portée, les bornes du pays où il se situe. Ceci dispose de l'objection posée par certains à l'effet que le film aurait dû être interprété par des Canadiens. Les tragédies grecques ne sont pas nécessairement interprétées par des Grecs, pas plus que Shakespeare n'est l'apanage des gens de Straford ou de Londres.

2. — Objection corollaire: l'accent. Réponse: le film s'adresse à tous les pays où l'on entend le français, France, Belgique, Suisse, Algérie, Afrique du Nord, Egypte Levant, Ile Maurice, Canada, Turquie, Etats Balbaniques, colonies françaises et le reste. Dans toutes les capitales il se projette du film français. Il y a des cinémas français à Buenos Ayres, à Barcelone, à Shanghai, à Berlin. Ainsi vue de haut, l'objection de l'accent canadien n'a pas d'importance. Il suffit que les acteurs parlent à la façon paysanne mais simplement et correctement.

3. — Enfin, le côté strictement pratique. Dans le marché mondial du film français, le Canada est loin de tenir la première place. Un film fait par des Canadiens pour des Canadiens ne serait pas une affaire rémunératrice. Ensuite — et ceci est l'argument le plus fort de Duvivier — il s'est vendu en France 800.000 volumes de *Maria*. Il s'en est placé au Canada qu'entre cinq ou six mille, alors qu'en Egypte, il s'en est vendu 22.000. En Egypte!

Alors n'est-ce pas, le problème ainsi posé ne se discute plus guère...

(Le Bien Public, Trois-Rivières)



QUEBEC — A la Station biologique de T.-P.

Les activités ont doublé en nombre et en importance à la Station Biologique de Trois-Pistoles, au cours de la dernière saison. L'Université Laval ne se repose pas sur ses lauriers; après les magnifiques débuts de l'an dernier, de grandes recherches ont été entreprises cette année et que l'on poursuivra l'an prochain avec encore plus d'ampleur.

Nous ne pouvons évidemment donner une idée exacte du travail qui se'est accompli à Trois-Pistoles au cours de la dernière saison. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux travaux.

M. J.-L. Tremblay a donné ses cours de biologie marine et poursuivi des recherches fort importantes sur la maladie mystérieuse de l'herbe à barnache. On a poursuivi le travail d'inventaire faunistique auquel ont collaboré le Dr G. Préfontaine, de l'Université de Montréal, et M. J.-L. Tremblay, MM. A. Nadeau, chimiste, Vachon, E. E. M., R. Gaudry, E. E. C. ont poursuivi des études hydrographiques sous la direction du professeur Jos. Risi.

M. l'abbé Vachon aidé de MM. J.-L. Tremblay, le Dr Gravel ont fait des recherches sur le plankton, principale nourriture des poissons.

(L'Action Catholique)



LE DRAME DES CODONAS

Les héros du trapèze ont souvent une destinée tragique. C'est pourquoi leur vie se distingue du commun des mortels par sa régularité et même l'on pourrait dire son ascétisme. Un acrobate volant a besoin de tous ses muscles, de tout son esprit alerte car la moindre erreur peut lui être fatale. Les amateurs de cirque se rappellent sans doute le célèbre trio surnommé: les *Codonas volants*. Ce groupe comprenait d'abord Lillian Leitzel (deuxième à gauche), épouse d'Alfredo, Lalo Codona et Alfredo Codona. Au cours de la manoeuvre illustrée ci-dessus (au centre) Lillian se tua, à Copenhague. Elle fut remplacée par Vera Bruce (à gauche). Récemment Alfredo fit une chute qui, malgré des soins immédiats, l'éloigna pour toujours du trapèze. Une autre partenaire, Eileen Larey (en maillot blanc) se blessa aussi grièvement, il y a quelques semaines, à Boston.

La maladie d'Alfredo est de telle sorte qu'il peut accomplir encore certains de ses exploits dans une grande construction, à Long Beach, en Californie. Mais comme il n'a plus sa souplesse d'antan, il ne veut, pour aucun prix, paraître devant son public, qu'il craindrait de décevoir. Il est facile de comprendre la tragique situation de ces acteurs qui risquent leur vie pour recueillir quelques applaudissements et satisfaire la curiosité du public. La vie du cirque a maintes fois été retracée par la plume et au cinéma. Elle possède l'attrait des choses lointaines ou des animaux exotiques comme si les athlètes volants venaient d'une autre Terre. On pourrait dire que tout homme — ou femme — naît badaud.

De gauche à droite: Lalo Codona, Vera Bruce (femme d'Alfredo) et Alfredo lui-même.

LA partie de tennis s'achevait; longtemps balancée entre les deux couples rivaux qui, tour à tour, prenaient l'avantage, un habile coup de raquette de Roger Salbris venait d'assurer la victoire, et Gisèle Vorange, sa partenaire, toute radieuse du triomphe, lui en exprimait son allégresse.

Venu, un peu au hasard, sur cette plage bretonne, Roger s'y était d'abord senti un peu dépaysé, en l'absence de toute connaissance. Heureusement pour lui, le tennis et sa virtuosité à ce jeu avaient promptement rompu la glace avec toute une bande de jeunesse joyeuse, qui habitait son hôtel, et qui comprenait, entre autres, la jolie Gisèle, centre des hommages, et qui, en la personne de Roger Salbris, avait attelé un nouveau soupirant à son char.

Il venait de prendre sur ses rivaux un sérieux avantage en apportant à sa partenaire la gloriole du succès dans ce match final d'un tournoi qui avait mis aux prises les meilleures raquettes des touristes.

Gisèle dit à Roger avant de se séparer:

— Vous serez des nôtres, dimanche, j'espère? . . . Nous avons retenu l'auto-car pour une longue excursion avec pique-nique. N'est-ce pas? Ne vous dérobez pas; vous nous manqueriez.

Ravi, Salbris acquiesçait. La jeune fille reprit.

— Bravo. Rendez-vous sur la place du bourg. Départ à 7 h. $\frac{1}{2}$ précises.

Et, le saluant de la main, elle s'envola.

Roger, le premier ravissement passé, éprouva une soudaine anxiété. 7 h. $\frac{1}{2}$! . . . La seule messe à laquelle il pourrait assister commençait à 7. Mais c'était une messe basse, et elle serait terminée à temps.

Mais ses compagnons? . . . Négligeraient-ils donc leur devoir religieux et lui feraient-ils céder le pas à leurs plaisirs? . . . Il ne connaissait les Vorange que depuis que les sports avaient noué entre eux des relations. Étaient-ils donc des indifférents? pis, peut-être des hostiles?

Ce soupçon lui fut pénible. L'attirance qu'exerçait sur lui Gisèle en reçut une fêlure. Il venait de comprendre que la jeune fille était en train de prendre en lui une place qu'il ne pourrait accorder qu'à une femme susceptible de créer avec lui un foyer chrétien . . . Mais, peut-être, se rendrait-elle, comme lui, ce dimanche, à l'office matinal, et, au pis, ne serait-elle coupable que d'une négligence dont, si jamais elle devenait sienne, il saurait la guérir par ses paroles et son exemple. Il jugeait la jeune fille avec les yeux indulgents de son naissant amour, et ne voulait attribuer ses imperfections qu'à l'ignorance partielle dans laquelle l'avait laissée l'éducation reçue, qu'à la légèreté du milieu dans lequel elle avait vécu.

Le dimanche venu, avant 7 heures, Roger était à l'église, et, malgré lui, s'impatientait du léger retard que mit l'officiant à paraître devant l'autel. Il lui fallait faire un effort pour ramener aux prières rituelles sa pensée vagabonde et, soudain, une mauvaise humeur s'empara de lui en voyant le prêtre se diriger vers la chaire.

Un sermon! . . . Jamais l'office ne serait terminé pour la demie . . . Quand il sortirait de l'église, s'échappât-il dès l'*Ite missa est*, l'auto-car serait parti . . . Il savait son amie Gisèle très férue d'exactitude, à l'encontre de la plupart des femmes. Aurait-elle l'indulgence de l'attendre? Il n'aurait su y compter; il craignait même que, froissée de son retard, elle donnerait le signal du



Il venait de prendre sur ses rivaux un sérieux avantage en gagnant avec elle ce match du tournoi.

départ à l'heure juste pour le punir de son peu d'empressement.

Roger Salbris ne profita en rien, ce matin-là, de la parole de vérité; durant tout le prône, sa pensée fut absente de l'église, absorbée par celle de Gisèle.

Quand le prêtre descendit de chaire, il regarda sa montre; 7 h. 25! . . . Jamais le Sacrifice divin ne serait terminé avant au moins un quart d'heure! . . .

Partirait-il avant la fin de l'office? La tentation l'en harcelait, obsédante . . . Il fallut les tintements de l'Élévation pour le rappeler à ses devoirs et lui faire incliner le front devant l'hostie élevée vers le ciel.

Il se reprocha, cependant, son inattention et tenta de s'absorber dans la lecture de son livre d'heures . . . Alors, un bruit extérieur vint de nouveau l'arracher à son application. Au dehors, sur la place, la trompe d'une automobile cornait. Le moteur s'arrêtait . . . Hélas! l'officiant récitait seulement alors l'Oraison dominicale . . .

Quelques nouveaux appels de trompe, puis le bruit du moteur remis en action . . . Et la lourde voiture, soudain, démarrait . . .

Roger s'était dressé, prêt à bondir hors de l'église . . . Un suprême effort le retint à sa place, le maintenant à son devoir. Déjà, il n'entendait plus le roulement du véhicule . . . Qu'allait penser de lui Gisèle? . . . Quel de ses compagnons allait profiter à la fois de son absence et du dépit de la

La Messe

par GEORGES de LYS

jeune fille pour le supplanter dans ses bonnes grâces?

La messe s'achevait . . . Salbris sortit, morne, et, sur la place déserte, s'arrêta à contempler la route par laquelle s'en était allée sans lui celle qui lui tenait au cœur . . .

La journée lui fut interminable. Il ne trouvait même pas de compensation à son abattement dans la conscience du devoir accompli. Toutefois repassant devant l'église, il y entra pour demander pardon à Dieu de la façon dont, le matin, il avait suivi l'office.

Les Vêpres se terminaient. En courbant la tête pour la bénédiction du Saint-Sacrement, il sentit son âme s'alléger.

Comme il sortait, une rumeur se répandait dans le village . . . Dans un virage, l'auto-car avait versé . . . On parlait de blessés, de morts même . . . Les survivants avaient été transportés à l'hôpital de la ville voisine . . . Puis les nouvelles arrivaient plus précises . . . Gisèle Vorange avait joué, la veille, sa dernière partie de tennis, et, maintenant, était devant Dieu . . .

Oui! devant ce Dieu qui avait sauvé du danger le jeune homme resté fidèle à son ordre de sanctifier le jour du Seigneur . . .

L'OISEAU DE PARADIS

Légende suédoise, traduite par Louis Roland

CETTE belle légende est d'origine suédoise, mais celui qui a probablement le plus contribué à la populariser est l'allemand Gotthiel Heinrich von Schubert, savant naturaliste du siècle dernier qui l'a rapportée dans un de ses livres. Elle est sans doute déjà connue de quelques-uns de nos lecteurs, mais beaucoup l'ignorent, et il nous a paru intéressant d'en donner une traduction serrant aussi près que possible le texte allemand de Schubert en même temps que la traduction suédoise.

Avant que Luther ne prêchât la réforme en Allemagne, de nombreux monastères s'élevaient aux flancs des collines dans ce pays; c'étaient de grands bâtiments, généralement dominés par une tour élancée et qui répandaient autour d'eux une atmosphère de paix et de tranquillité. Leurs murs gris abritaient bien des fautes suivies de regrets, mais à leur ombre vivaient également des hommes demeurés insensibles aux joies mondaines, de véritables saints dont les pensées se tournaient uniquement vers l'héritage promis par le Christ.

Au monastère d'Olmütz vivait un moine dont la réputation de sagesse et de science était grande dans tout le pays environnant. C'était un homme sans orgueil, aux manières simples, comme tous les hommes dont la science est grande parce qu'ils ont compris que le savoir humain est comme l'océan: plus on s'avance, plus il s'élargit et plus on se sent petit devant cette immensité.

Ce moine, c'était le frère Alfus qui avait eu pourtant ses heures de doute et d'erreur; avec les années, les études et les recherches avaient ridé son front et blanchi ses cheveux sans lui donner la clef de certains mystères, et il en était revenu finalement à la foi simple des petits enfants. Il ne laissait plus son esprit se bercer que dans de douces visions surgissant d'espairs extra-terrestres. Il arriva cependant que des doutes revinrent insidieusement assiéger ses pensées; les ten-

tations de la science s'imposèrent à lui une fois de plus et chez lui la raison se reprit à questionner la foi. Dès lors le frère Alfus devint triste; des nuages sombres commencèrent à flotter dans son esprit; il lui sembla que son cœur se refroidissait et qu'il ne pouvait plus prier.

Il erra souvent aux alentours du monastère; assis sur un rocher couvert de mousse, il écoutait

la tentation est l'épreuve de la conscience; si elle ne la détruit pas elle la renforcit.

Il devait pourtant subir une épreuve plus rude que les précédentes. Il avait remarqué que les plus belles choses finissent par perdre leur charme; que les yeux se fatiguent de voir le plus beau des paysages; que l'oreille s'habitue aux voix les plus douces et que le cœur se lasse du plus profond amour. Alors il se demanda comment, même au ciel, pourrait exister une joie sans cesse renouvelée, un bonheur éternel...

... Au milieu de magnificences et de délices qui n'auraient jamais de fin, qu'advierait-il de nos âmes occupées sans aucun repos? Ce bonheur continu et sans cesse semblable à lui-même ne finirait-il pas par créer l'ennui? L'Eternité... quel mot effrayant pour des créatures humaines ne connaissant d'autres lois que celles de la variété et du changement! Quel homme pourrait donc souhaiter que le même plaisir durât indéfiniment? Plus de passé ni d'avenir, de souvenirs ni d'espairs, l'Eternité seule...

Cette pensée obséda l'esprit du frère Alfus et le rendit malheureux, car le doute revint plus fort que jamais. Un matin il quitta le monastère avant que les autres moines fussent levés et il descendit, tout pensif, dans la vallée.

Les champs étaient encore humides de rosée, un parfum pénétrant s'élevait de partout et les oiseaux gazouillaient de tous côtés; le frère Alfus plongé dans ses méditations ne remarquait rien de tout cela. Il marcha longtemps ainsi puis il s'assit sur un tertre gazonné et regarda avec

indifférence le spectacle pourtant enchanteur de cette nature ensoleillée. Il se souvint que cela l'avait bien charmé autrefois, lors de son noviciat au monastère. Il avait passé son enfance dans une ville aux rues sombres et sans air, et sa joie avait été immense de se trouver au milieu de fleurs, d'arbres et de fraîcheur parfumée. Il avait eu alors la conviction que jamais il ne se laisserait

attentivement le grondement lointain des chutes d'eau et le murmure de la brise dans la forêt voisine. Ce fut en vain qu'il voulut mettre la seule nature à l'origine de toutes ces choses car une voix mystérieuse revenait sans cesse qui lui répondait sans cesse ce mot: "Dieu!"...

Le frère Alfus sortit enfin victorieux de cette lutte intérieure et sa foi en fut affermie parce que



Le frère Alfus écoutant le chant d'un mystérieux oiseau dans la forêt où un siècle entier devait passer comme un seul jour.

de cette nouvelle vie, qu'il trouverait au contraire un plaisir sans cesse renouvelé à contempler la belle nature telle que Dieu l'a faite, et maintenant il en était arrivé à trouver tout cela d'une banalité désespérante car l'habitude avait fait son oeuvre! L'accoutumance vient s'interposer comme un voile entre l'homme et la création et le rend aveugle et sourd.

C'est ce qu'était devenu le frère Alfus; de même qu'un homme habitué à l'alcool et qui n'en sent plus la force, de même il était devenu indifférent à tout ce qui l'avait ravi d'étonnement et de plaisir autrefois. Alors il se dit que la beauté du ciel ne pourrait satisfaire éternellement une âme puisque le travail de Dieu sur terre était impuissant à remplir les aspirations d'une courte vie humaine.

Tout en faisant ces réflexions il descendit plus avant dans la vallée et arriva au bord d'une grande forêt dans laquelle il pénétra. Plus il avançait plus la forêt devenait sombre et mystérieuse tout en gardant un charme attirant; beaucoup d'arbres étaient recouverts de fleurs et répandaient un parfum comme il n'en avait jamais encore respiré. Dans le lointain une lumière très douce flottait entre les arbres et l'endroit lui parut idéal pour calmer ses pensées et reposer son corps.

Il s'arrêta, s'assit de nouveau sur la mousse en se demandant comment il se faisait que jamais il n'avait eu connaissance, au cours de ses promenades, de ces lieux où il se sentait si bien.

Il n'était pas au bout de ses surprises; le chant d'un oiseau arriva jusqu'à lui; c'était un chant d'une douceur à défier toute description. Cela lui sembla une caresse de la brise ou plutôt la vibration de quelque merveilleux instrument d'une nature inconnue. Plongé dans le ravissement, il écouta ce chant d'oiseau qui semblait résumer toute la mélodie de l'air, de la terre et de l'eau, tout le charme de la plus belle voix humaine et toute la sonorité du meilleur violon. Ce n'était pas un chant mais quelque chose comme d'invisibles flots d'harmonie; ce n'était pas un langage et pourtant son âme le comprenait. Science, sagesse, poésie, tout cela semblait émaner de la suavité des notes jetées dans l'espace par l'invisible oiseau, et le frère Alfus en l'écoutant sentit une paix profonde descendre dans son cœur et dans son âme.

Parfois le chant de l'oiseau se faisait très doux au point qu'il était à peine perceptible, et le frère Alfus prêtait attentivement l'oreille dans la crainte d'en perdre une seule note; progressivement ensuite, le chant reprenait toute son ampleur, éveillant dans l'immense forêt des échos qui semblaient vibrer à l'unisson comme de mystérieux instruments.

Jamais le frère Alfus n'avait entendu rien de pareil ou même de comparable; il lui semblait comprendre avec son âme tout ce que chantait l'oiseau, mais c'était de l'inexprimable comme un étrange langage que l'on entend en rêve et qui parle de l'infini. En même temps de troublantes visions passaient devant ses yeux, évoquées par la magie de la musique extraordinaire.

Elles passaient plutôt également dans son âme car il avait fermé les yeux pour concentrer mieux son attention sur elles.

Il voyait ainsi des formes vaporeuses flotter dans un océan lumineux d'une nature inconnue, se poursuivre, décrire des orbites immenses, s'éloi-

gner et revenir; des gerbes colorées des teintes les plus admirables jetaient leur éclat dans ce tableau sans cesse changeant et sans cesse renouvelé.

Parfois le frère Alfus rouvrait les yeux et cette féérique vision faisait place à une autre; il voyait la forêt mais les arbres avaient gardé un peu de la lumière mystérieuse, les branches avaient des reflets d'or et les feuilles semblaient semées de poussières de diamants et de rubis.

L'oiseau semblait voltiger d'un arbre à l'autre mais il demeurait toujours invisible aux regards du religieux qui ne se lassait pas de l'entendre.

Il lui semblait que ce chant pénétrait tout son corps et le rendait plus léger.

Il l'écouta longtemps et avec un plaisir qui allait sans cesse en augmentant; enfin la lumière qui jouait entre les arbres s'affaiblit, la brise se mit à souffler dans les branches et domina gra-



LES DAHLIAS

*Splendidement vêtus de velours et de soie,
Les dahlias opulents se penchent, alourdis,
Sur leur tige cassante et trop frêle, qui ploie
Dans la moite chaleur des étouffants midis.*

*Mais la diversité de leurs teintes superbes
Rend le choix difficile à qui veut les cueillir,
Et l'on hésite un peu pour en former les gerbes
Dont la maison, bientôt, pourra s'enorgueillir...*

*Prendra-t-on celui-ci, de forme plate et sobre,
Ou ce juune, qui semble fait d'un brocart d'or?
Ou ce blanc virginal, ou bien cet autre encor
Echevelé comme un chrysanthème d'octobre?*

*Les plus jolis sont ceux dont le cœur est flambant
Tel un soleil de pourpre embrasant les nuages;
Les grenats presque noirs, pareils au soir tombant,
Et ceux qui sont roulés comme des coquillages.*

*Chacun d'eux a son charme étrange et personnel,
Mais tous ont la splendeur de l'été qui décline,
Et c'est ce qui vous donne un air si solennel,
Beaux dahlias dont le front, pensif et lourd, s'incline.*

*Vous qui apportez la gamme des couleurs,
En nous donnant l'instinct d'une beauté suprême,
Vous n'avez pas besoin, comme les autres fleurs,
De répandre un parfum d'amour pour qu'on vous aime.*

SUZANNE BUCHOT

duellement le chant de l'oiseau qui, brusquement, demeura silencieux.

Le frère Alfus demeura un instant immobile et décontenancé comme s'il s'éveillait d'un sommeil procuré par une coupe enchantée; il regarda tout autour de lui avec une sorte de stupeur et se mit debout.

Il lui fallut un effort pour remuer ses jambes qui semblaient avoir perdu leur agilité, et ce fut avec assez de difficulté qu'il reprit le chemin du monastère, mais à mesure qu'il avança, son étonnement devint plus grand.

L'aspect entier de la contrée lui parut changé; où il n'avait vu, en venant, que de jeunes arbrisseaux s'élevaient maintenant de grands chênes aux puissantes ramures. Il chercha en vain du regard l'étroite passerelle de bois qui franchissait une petite rivière serpentant dans la val-

lée, il vit à sa place un solide pont de pierre qui le stupéfia.

En passant près d'un groupe de femmes qui faisaient sécher leur lessive, il entendit d'étranges paroles:

— Voici un vieillard habillé comme les moines d'Olmütz, disait l'une d'elles, mais nous connaissons tous les frères et nous n'avons jamais vu celui-ci.

"Ces femmes sont folles!" se dit le frère Alfus, et il passa outre. Il hâta sa marche et gravit le petit sentier qui conduisait au monastère, mais ce sentier était devenu une large voie et le monastère lui-même n'avait plus le même aspect. Il était plus grand et le frère Alfus vit avec stupéfaction de nouveaux bâtiments qu'il ne connaissait pas. Les murailles d'enceinte étaient bien les mêmes, seulement elles avaient pris une teinte grise qu'il ne pouvait s'expliquer. Il sonna à la porte d'entrée, mais la clochette, elle aussi avait été changée car elle ne rendait plus le son accoutumé qu'il connaissait si bien. Ce fut un jeune frère qui vint lui ouvrir.

— Qu'est-il donc arrivé, demanda frère Alfus en le voyant; ce n'est donc plus Antoine qui est le portier du monastère?

— Je ne connais personne de ce nom, répondit le jeune frère.

Alfus le regarda sans pouvoir tout d'abord répondre une parole.

— Est-ce que je perds les idées? articula-t-il enfin; voyons, c'est bien ici le monastère d'Olmütz que j'ai quitté ce matin?

Le jeune frère le regarda attentivement.

— Voilà bientôt cinq années que je suis portier ici, répondit-il, et je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

Quelques moines se promenaient dans le cloître; Alfus les appela mais aucun d'eux ne le reconnut, pas plus qu'il ne les connaissait lui-même.

— Quel est ce miracle! s'écria le frère Alfus; au nom du ciel, mes frères, dites-moi ce qui se passe! Ne me connaissez-vous pas? . . . Je suis le frère Alfus . . .

Tous le considèrent avec étonnement.

— Alfus? dit enfin le plus vieux d'entre eux; ce fut autrefois le nom d'un moine de cet établissement; j'en ai entendu parler par les plus âgés de nos frères alors que j'étais encore jeune. C'était un savant, disaient-ils mais un rêveur qui recherchait la solitude. Un jour il descendit dans la vallée comme il faisait souvent, mais il pénétra dans la forêt mais on attendit en vain son retour. Jamais il n'est revenu et nul ne sait ce qu'il est devenu. Je crois bien qu'il y a plus de cent ans de cela . . .

À ces mots, le frère Alfus jeta un grand cri et comprit tout. Il se laissa tomber sur les genoux, leva les mains au ciel et dit avec ferveur:

— O mon Dieu! cela a été ta volonté de me montrer ma folie quand je comparais les joies de la terre avec celles des cieux. Un siècle a passé sur ma tête comme un simple jour pendant que j'écoutais un mystérieux oiseau qui chantait dans ton paradis et je comprends maintenant l'éternité du bonheur céleste! . . .

Ayant dit ces mots, le vieux frère Alfus étendit les bras, baisa la terre et mourut.

Telle est la vieille et belle légende qui se racontait autrefois le soir dans les veillées suédoises et que le naturaliste allemand von Schubert a certainement contribué à sauver de l'oubli.



De l'Amour au Crime

par Jacques Brienne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

No 3

(Suite)

IV

MME Cassin s'approcha du petit Pierre, le prit par la main.

— Remercie la dame, mon enfant, qui t'a donné ce bon chocolat. Dis-lui que tu es content de l'avoir vue, que tu penses à elle, et que si elle revient, tu l'aimeras de tout ton petit cœur.

L'enfant hésita quelques secondes, mais le visage ému et le sourire douloureux de la dame qui le regardait avec des yeux remplis d'inquiétude et de tendresse, le décidèrent. Il se jeta dans ses bras et avec un geste câlin il passa les mains autour du cou de sa mère.

— Je l'aime bien déjà, fit-il d'une voix très douce.

Après cette première visite, Lina, comme elle l'avait prévu, retourna souvent à Viroflay. Avec le temps ses scrupules au sujet du petit Pierre diminuèrent. Ce n'était pas possible; elle ne pouvait pas faire mal en aimant ce pauvre petit. Elle prenait d'ailleurs des précautions extraordinaires et ses craintes peu à peu s'évanouirent car elle avait trouvé un moyen pour expliquer ses voyages à Viroflay.

Sans parler de madame Cassin dont son mari connaissait l'existence, Lina avait retrouvé une amie perdue de vue depuis longtemps qui habitait à Chaville, à un quart d'heure de Viroflay. Elle se prit

soudain d'une grande affection pour cette ancienne camarade, l'attira chez elle, et alla la voir.

Et pour rentrer de Chaville à Paris, ou d'autres fois pour aller de Paris à Chaville, elle passait par Viroflay.

— Je vais donner un bonjour à madame Cassin, expliquait-elle à son amie qui trouvait d'ailleurs cela tout naturel.

Elle vit donc le petit Pierre de plus en plus souvent; sa vie devint moins triste, moins monotone; elle eut désormais un double but.

De ce jour l'effort qu'elle était obligée de faire pour paraître continuellement gaie devant son mari, lui coûta moins. Elle fut gaie avec plus de naturel et plus de sincérité. L'amour qu'elle témoignait à son mari n'en fut pas diminué, au contraire; il fut plus spontané, moins étudié, moins réfléchi.

Jean Bernard finit par s'apercevoir du changement. Il remarqua que lorsque sa femme revenait de Viroflay, elle était plus animée et pour ainsi dire plus vivante. Ses joues paraissaient plus claires, ses cheveux semblaient garder un peu de parfum des bois; mais surtout la joie de son âme transparaissait sur son visage.

Il le remarqua, mais il fut à cent lieues d'en soupçonner la cause.

— Comme tu es gaie, aujourd'hui, lui dit-il le soir d'un jour où elle était allée à Chaville; on sent que tu es heureuse, n'est-ce pas?

Elle ne répondit rien, se contenta de lui sourire.

— Tu aimes beaucoup Viroflay, tu y vas avec plaisir et tu en retournes contente. Je m'en suis aperçu depuis longtemps. Ce sont les bois, les beaux arbres qui font le charme de ce joli pays, qui sont sans doute la cause de ta prédilection pour lui?

— En effet, j'ai toujours aimé la campagne, les charmilles, les promenades sous les ombrages, répondit-elle un peu inquiète de l'insistance de son mari.

— Il faut donc y aller souvent, ma chérie, puisque l'ombre des grands arbres, après avoir glissé sur ton front, y laisse cette sérénité!

Quelques jours après cette conversation, il vint à elle, tout joyeux, et lui prenant les mains:

— Lina, sais-tu où je suis allé cet après-midi?

— Non, je ne m'en doute même pas.

— Essaie de deviner?

— Comment pourrai-je, mon ami?

— Puisque tu ne veux pas essayer, je vais te le dire tout de suite; je suis allé à Viroflay.

Elle bégaya:

— A Viroflay?

Elle fit un effort pour sourire, mais elle ne put s'empêcher de pâlir et de trembler un peu.

— Cela te surprend, n'est-ce pas? J'ai voulu, moi aussi, connaître ce joli pays.

— C'est donc pour te promener que tu y es allé?

— Oui, un peu pour ça et beaucoup pour autre chose.

Ses craintes redoublèrent; elle faillit perdre contenance, mais Jean, tout entier à son idée, ne s'aperçut de rien.

— Tu voudrais bien savoir, tu es curieuse, avoue-le. Eh bien, je ne te dirai rien aujourd'hui. C'est une surprise que je veux te faire.

Elle n'insista pas, s'absenta quelques instants sous prétexte d'un ordre à donner à la cuisine, et quand elle revint, elle parla d'autre chose.

Pendant la soirée son mari ne fit plus aucune allusion à Viroflay, mais il lui sembla qu'en la regardant il avait un air qu'elle ne savait comment définir.

Elle vécut dans l'angoisse tous les jours suivants, bien que Jean se montrât aussi bon, aussi affectueux que par le passé. Cela la rassurait un peu, mais elle n'osait pas l'interroger.

Enfin il parla :

— Je te soupçonne beaucoup, Lina, d'avoir voulu me donner une leçon et me montrer que tu n'étais pas curieuse. Car tu ne m'as jamais demandé quelle était la surprise que je te destinais.

— En effet, mon ami. J'ai mieux aimé attendre ton bon plaisir.

— C'est très bien, et ta discrétion va être récompensée. Sache donc, ma Lina, qu'ayant remarqué le plaisir que tu prenais à aller à Viroflay, je me suis dit : — Pourquoi n'irions-nous pas passer l'été dans ce joli pays? Monsieur Verdurel m'a donné au premier janvier dernier une automobile que je sais parfaitement conduire maintenant.

«Le trajet de Viroflay à la fabrique, en auto, n'est pas bien long. Je pourrai même chaque jour retourner et déjeuner avec toi. Je suis donc allé à Viroflay, après m'être adressé à une agence de location, et aujourd'hui même j'ai loué une jolie villa, entourée de beaux arbres sur la route de Versailles, tout près de cette bonne madame Cassin... Mais quoi, tu pâlis; tu n'as pas l'air contente?»

Sous le coup de la surprise, elle n'avait pu cacher son trouble. Mais elle se remit assez tôt et put balbutier :

— C'est la joie, mon ami, et l'émotion devant cette nouvelle preuve de ton amour, toujours en quête de ce tente! Avoue que tu avais grande envie qui pourrait me faire plaisir.

Le sourire reparut sur les lèvres du brave garçon rassuré par cette explication.

— Je savais bien que tu serais convenue de passer l'été à la campagne, et que tu n'osais pas me le demander?

— Oui, Jean, répondit-elle faiblement en s'efforçant de sourire, car une angoisse s'appesantissait sur elle.

— Nous irons visiter la villa demain, je te conduirai moi-même en auto. Tu verras combien la maison est jolie; elle te plaira sûrement, et sous ses grands arbres, nous passerons un été délicieux.

A partir de ce moment Lina vécut pendant deux mois dans de perpétuelles alarmes. Une peur vague, imprécise, l'étreignait. Elle ne savait pas ce qu'elle redoutait, mais elle redoutait quelque chose.

Vivre avec son mari, si près de son enfant, était un tourment pour cette âme droite, ennemie du mensonge.

Le petit Pierre habitué à ses visites et devenu familier avec elle la reconnut un jour qu'elle passait avec Jean en automobile devant la maison des Cassin. Il remua gentiment sa pe-

tite main, et ce geste la fit pâler étrangement.

Heureusement, Jean occupé à conduire n'y fit pas attention. Elle refusa dès lors de sortir en auto et inventa mille prétextes pour ne pas accompagner son mari.

Un jour cependant qu'elle avait été obligée d'aller à Paris, elle dut revenir avec lui.

— Tu as tort de ne pas sortir plus souvent, lui dit Jean durant le trajet, et de ne pas profiter davantage de l'automobile.

Il fit une pause.

Puis, avec un sourire plein de malice :

— Est-ce que tu aurais peur par hasard?

— Non, mon ami, mais tu le sais, je n'aime pas beaucoup sortir, et du reste, l'on est si bien à Viroflay, sous les grands arbres du parc que l'on n'en éprouve guère le besoin.

— C'est vrai. Ainsi j'ai eu une bonne idée de louer cette villa?

— Assurément, tu ne pouvais en avoir une meilleure.

— Allons, tu veux me flatter. Tu es une cajoleuse, ma petite Lina!

Ils souriaient tous deux et ils échangeaient des regards d'amour et de reconnaissance.

La voiture approchait de Viroflay. Ils allaient passer devant la maison des Cassin. Lina y pensait malgré elle. Justement le petit Pierre était sur la porte, guettant, comme il faisait chaque soir, le passage de l'automobile qui rentrait toujours à la même heure. Il la regardait venir, et bientôt il aperçut, à côté du conducteur, la dame qui l'embrassait si tendrement, qui lui donnait des bonbons et qu'il aimait déjà de tout son petit cœur.

Malheureusement, elle était assise du côté opposé au sien. Il se rendit compte qu'il l'apercevrait à peine lorsque la voiture passerait devant lui. Il voulut traverser la route pour mieux la voir, pour pouvoir lui dire bonjour, et il s'élança à toutes jambes...

Au même moment deux cris retentirent, deux cris d'effroi et d'épouvante...

— Ne traverse pas, mon enfant...

— Arrête, Jean, au nom du ciel!...

Déjà madame Cassin sans penser à son propre danger, s'était précipitée pour sauver l'enfant. Mais le conducteur ne put arrêter à temps la lourde machine... Elle passa dans un tourbillon, le cri de terreur de Lina répondit aux cris de douleur de la vieille femme et de l'enfant, que l'automobile avait renversés, avant d'aller butter contre un arbre de la route...

Lina ne se rappela jamais ce qui s'était passé exactement.

Elle ne reprit conscience des choses que lorsqu'elle se trouva en pleine route, à genoux, à côté du petit Pierre évanoui et pâle comme un mort.

Elle le prit dans ses bras et au risque de le faire souffrir davantage, au risque aussi de trahir son secret, elle le couvrit de caresses, l'inonda de ses larmes, répétant dans sa détresse :

— Mon enfant, mon pauvre enfant chéri!

Mais Jean, atterré par cette catastrophe, l'esprit vide de pensées en présence d'un tel malheur, ne vit rien, n'entendit rien.

Il ne remarqua ni l'élan passionné qui avait porté la mère vers le fils,

**Pour vider cette plume il fallut
ECRIRE CE LIVRE DE 12,000 MOTS
et 17 lettres en plus!**

The
MARBLE
STAIR-
CASE
Martini

Contient 102% plus d'encre

L'encre se voit

102% Plus d'encre

ECRIT DE DEUX FACONS

De la face convexe
fon. au
capillaires

De la face concave fon
ou moyen ou
gros, etc.

SANS L'AJUSTER

C'est parce que des choses pareilles sont possibles grâce à cette invention révolutionnaire Parker, que dans le monde entier les gens se débarrassent de leurs porte-plume démodés!

M. ROLAND MARTINI, l'auteur bien connu, remplit son Vacumatic Parker et écrivit son livre "The Marble Staircase," un roman de 12,000 mots, qui paraîtra prochainement. Puis il écrivit encore 17 lettres avant d'avoir vidé son porte-plume.

Ne croyez pas que le porte-plume de M. Martini diffère du Vacumatic Parker que vous pouvez acheter dans un bon magasin à rayons, papeterie, pharmacie ou bijouterie. Nullement. Son porte-plume lui fut donné à Noël l'année dernière par une personne soucieuse de son confort, qui acheta cette nouvelle création tout comme vous pouvez le faire aujourd'hui.

N'allez pas confondre cette merveille sans pipette avec les porte-plume ordinaires à pipette de caoutchouc, ou ceux soi-disant à remplissage par le vide munis de pompes à pistons et de valves démodées. Le Vacumatic Parker élimine 14 de ces

pièces inutiles. Il est comme un porte-plume d'un autre monde—il accomplit ce dont tout autre est incapable.

Contient 102% plus d'encre qu'un porte-plume à pipette de caoutchouc, sans être plus grand. Le seul porte-plume transparent SANS en avoir l'air, d'un modèle ultra-élégant, qui a la lumineuse beauté de la nacre et du jais laminés, et qui, tenu à la lumière, a sa colonne d'encre VISIBLE—on voit quand le remplir—il n'est pas vide à l'improviste! Essayez-le—et vous comprendrez ce que c'est d'avoir un porte-plume qui "facilite" votre besogne ou vos études. The Parker Fountain Pen Co. Limited, Toronto.

Fabrication canadienne.

Comment une plume se nettoie automatiquement—
—Achetez-en une bouteille de 15 sous, ou envoyez vos nom et adresse, aucun argent—et vous recevrez une bouteille échantillon, assez pour 20,000 mots. Quink Parker, la nouvelle découverte, une encre qui nettoie la plume, coule et sèche vite. Se sèche 31% fois plus vite sur le papier—mais pas dans la plume. Contient un dissolvant inoffensif secret qui assure un nettoyage automatique. Ecrivez au Départ. S-11

Parker
VACUMATIC

Format Senior \$10;
Porte-mine \$2.50

\$7.50

Autres modèles
Vacumatic, \$5



ni son délire et son désespoir quand elle le crut mort, ni son débordement de joie lorsqu'elle s'aperçut qu'il vivait.

— Il n'est que blessé, criait-elle, riant à travers ses larmes, blessé à la jambe. Ce ne sera peut-être rien...

Jean entendait à peine : il ne se préoccupait que de la vieille femme. Avec l'aide des voisins, accourus aux premiers cris, il relevait la mère Cassin, qui gisait, inerte, inondée de son sang!

Pauvre femme ! Elle avait bien pressenti le péril qu'elle allait courir. Mais quoi ? L'enfant qu'elle avait élevé et qu'elle aimait comme s'il eût été le sien était en danger, et sans plus réfléchir, sans hésitation, elle s'était précipitée.

Elle avait eu le temps de le saisir par le bras et de le rejeter brusquement sur la gauche, en sorte que le corps du pauvre petit avait été préservé de l'effroyable choc. Ses jambes seules avaient été atteintes.

Si elle n'avait pu l'empêcher d'être blessé elle l'avait du moins sauvé de la mort.

Mais le sort inexorable allait lui faire payer cher son geste de courage et d'abnégation.

Sublime dévouement des femmes et des mères, qui dira tous les miracles, tous les actes héroïques que vous accomplissez ! La vie des hommes est faite de vos sacrifices, et bien souvent, c'est vous qui leur conservez cette existence que vous leur avez donnée...

On transporta la pauvre femme à l'intérieur de la maison. Elle respirait encore, mais elle avait perdu connaissance.

Elle portait sur tout le corps de nombreuses blessures par où le sang et la vie s'en allaient. Quand le médecin, appelé en toute hâte, arriva, ses soins furent inutiles.

Elle expira peu après. Lina penchée auprès d'elle recueillit son dernier soupir. Elle voulut veiller son cadavre ; elle savait bien que madame Cassin s'était dévouée pour sauver son enfant. Elle résista aux supplications de son mari, qui, après tant d'émotions, aurait voulu qu'elle se reposât.

Lina passa la nuit dans l'humble maison où le petit Pierre avait grandi. Tout son cœur plaignait la pauvre femme dont la vie de misère avait pris fin d'une façon si tragique et cependant elle enviait son sort, quand elle le comparait au sien. Madame Cassin avait fini de souffrir, tandis qu'elle tremblait comme une feuille quand elle pensait à ce que lui réservait l'avenir.

Qu'allait devenir le petit Pierre ? Qu'allait-on faire de lui ? Elle se le demandait avec angoisse en pressant dans ses deux mains sa tête endolorie.

Le médecin après avoir examiné l'enfant, avait déclaré sa vie hors de danger, mais il n'en était pas moins sérieusement blessé.

Avec une préparation sous la main telle que Miller's Worm Powders, la mère qui laisse ses enfants souffrir des ravages des vers n'est pas intelligente et sa négligence est coupable. Un enfant sujet aux attaques des vers est toujours en mauvaise santé et sera arrêté dans sa croissance. C'est un acte de pitié que de chasser ces parasites destructeurs, surtout quand cela peut être fait sans difficulté.

Peut-être une amputation de la jambe serait-elle nécessaire ? Peut-être resterait-il infirme pour toujours ? En tout cas que deviendrait-il privé de l'appui et de l'affection de madame Cassin ?

Lina allait-elle pouvoir s'occuper de lui sans éveiller les soupçons ?

Allait-elle pouvoir concilier ce qu'elle devait à son enfant et ce qu'elle devait à son mari ?

Ces pensées agitaient et tourmentaient la pauvre mère pendant cette longue veillée funèbre, à côté du cadavre de la bonne madame Cassin.

Une fois encore les craintes de Lina furent vaines. Le sort cruel l'épargna de nouveau comme si l'heure n'avait pas sonné, comme si le temps n'était pas révolu, où il faudrait expier...

Jean Bernard profondément affecté par le malheur dont il n'était pas responsable mais dont il était cependant la cause indirecte, avait déclaré qu'il la réparerait dans la mesure du possible, dans la mesure où l'argent peut soulager les misères humaines.

Il fit transporter le petit Pierre rue Oudinot, chez les frères Saint-Jean-de-Dieu, où le célèbre chirurgien Lucas l'examina et le soigna.

— L'enfant a une fracture à la jambe, lui dit l'infirmier de service, lorsque Jean se présenta pour avoir des nouvelles. Le docteur Lucas a fait le nécessaire ; il a placé la jambe dans un appareil. Il ne répond de rien, cependant il a bon espoir.

— Ce sera long, mais probablement l'enfant ne restera pas infirme.

Rassuré par ces propos, Jean se rendit auprès du pauvre gosse.

Il était étendu sur un petit lit tout blanc, immobilisé pour de longs jours dans cette même position. Il était pâle, et surtout avait le cœur gros. Tous ces visages étrangers l'effrayaient et il demandait sans cesse pourquoi maman Cassin n'était pas auprès de lui.

— Est-ce que tu souffres, mon petit ami, lui dit Jean d'une voix douce.

Il remua la tête et fit signe que oui.

— Pauvre mignon ! Ce ne sera rien ; un simple boho, qui passera vite.

— Bien sûr ?

— Oui, mon chéri, bien sûr.

L'intérêt qu'on lui témoignait émut l'enfant, et quelques larmes qu'il retenait depuis longtemps parurent dans ses yeux.

— Il ne faut pas pleurer quand on est comme toi un petit garçon bien sage, bien raisonnable. Je reviendrai te voir demain. Tu veux bien que je revienne demain te voir ?

— Oui, avec maman Cassin.

— Je t'apporterai une boîte de beaux soldats avec des fusils, des sabres et des canons que tu garderas pour t'amuser. Tu veux bien ?

Petit Pierre fit signe que oui et un timide sourire parut sur ses lèvres à l'idée des beaux soldats qu'on lui promettait.

Jean Bernard revint rue Oudinot le lendemain et les jours suivants.

Et après chaque visite il donnait des détails à Lina.

— Il est charmant cet enfant, joli comme un cœur et doux comme un agneau.

Un peu d'orgueil rougissait les joues de la mère, corrigeant la pâleur dont elle ne pouvait se défendre chaque fois que son mari disait :

— Je suis allé chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Elle-même y alla plusieurs fois. Après ce qui s'était passé, il était tout naturel qu'elle s'intéressât au sort du pauvre abandonné.

Quand il la vit s'approcher, le visage de l'enfant s'illumina d'une joie si vive et si profonde qu'il en fut transfiguré. Il se souleva un peu, malgré la défense qu'on lui avait faite, et tendit vers elle ses petites mains, dans un geste adorable d'affection. Elle tressaillit jusqu'au fond de son être, et malgré la volonté d'être calme dont elle avait fait provision, elle se précipita et l'embrassa avec un emportement et une tendresse passionnée.

— Que fait maman Cassin ? demanda le petit Pierre au bout d'un moment.

— Elle est malade, mon enfant, et ne peut pas sortir.

— C'est pour cela qu'elle ne vient pas me voir ?

— Oui, c'est pour cela.

— Alors, moi je veux aller la voir.

— Pas encore, mon chéri.

— Quand, alors ?

— Aussitôt que tu seras guéri.

Et l'enfant, devenu pensif, secouait sa tête blonde et disait tristement :

— Je veux vite guérir, pour aller la voir.

La guérison fut longue. Le chirurgien n'enleva l'appareil qu'au bout du quarantième jour. Mais elle fut complète, il ne resta pas trace de l'accident qui avait failli lui coûter la vie.

Quand le directeur des frères Saint-Jean-de-Dieu eut averti Jean Bernard que l'enfant pouvait sortir, le mari de Lina se demanda pour la centième fois ce qu'il allait en faire.

Le père Cassin, très affecté par la mort de sa femme, malade d'ailleurs depuis longtemps, était resté comme hébété sous le coup du choc qu'il avait reçu.

Jean Bernard l'avait fait entrer dans une maison de retraite pour vieillards, et avait assuré la tranquillité de ses vieux jours.

Il l'avait auparavant interrogé au sujet du petit Pierre ; mais il n'avait pas appris grand-chose.

Le père Cassin ne soupçonnait même pas la vérité.

Il ne put donc répondre à toutes les questions, que ceci :

— C'est un enfant abandonné, que ma femme avait recueilli. Il s'appelle Pierre Robert. Des personnes charitables nous venaient en aide pour l'élever.

— Quelles sont ces personnes ?

— Je l'ignore, c'est ma femme seule qui les connaissait.

Jean Bernard s'adressa alors au commissaire de police. On ouvrit une enquête qui, naturellement, ne donna aucun résultat. On ne put établir ni l'état civil, ni l'origine de Pierre Robert.

Enfin, il interrogea sa femme.

— Madame Cassin ne t'a jamais rien dit à son sujet ?

Lina qui était au courant des démarches de son mari, et qui vivait depuis lors dans une nouvelle inquiétude, attendait cette question. Mais le sentiment du danger qu'elle courait la rendit forte.

Elle ne broncha pas.

— Non, mon ami. Je savais qu'elle avait adopté cet enfant, un pauvre

petit abandonné, et qu'une vieille dame charitable lui donnait des vêtements, du linge, un peu d'argent, mais c'est tout. Elle ne m'a pas confié autre chose.

— Il faut donc nous résigner à ne rien savoir, puisqu'il est bien évident que la mère Cassin a emporté son secret dans la tombe.

— C'est probable en effet. On serait déjà venu le réclamer, si quelqu'un s'était intéressé à lui.

— Dans ces conditions qu'allons-nous faire de cet enfant ? Le commissaire de police m'a dit que l'Assistance publique s'en chargerait au besoin.

A ces paroles, la malheureuse mère frémit. Elle sentit son sang se glacer dans ses veines.

Son petit Pierre à l'Assistance publique ! Grand Dieu ! verrait-elle cela ?

Pendant son mari continuait :

— Mais non, nous ne pouvons pas l'abandonner ainsi.

— Vois-tu, Lina, je me sens des remords quand je pense à ce pauvre petit. Je me sens coupable vis-à-vis de lui.

— Sans doute, si j'avais été plus adroit, sa mère adoptive ne serait pas morte. Il ne serait pas, à cette heure, seul, sans soutien et sans famille.

— Je ne voudrais pas, pour rien au monde, que cet enfant soit malheureux. Du reste, il est si gentil, si doux, si bon petit garçon, que je me suis attaché à lui. C'est vrai. Nous sommes une paire d'amis, et tu ne peux t'imaginer comme il est content quand il me voit venir.

Lina l'écoutait, immobile, n'osant remuer, de peur de se trahir, émue, bouleversée, prête à fondre en larmes.

— Ecoute, ma Lina. Je ne veux pas l'abandonner. Je veux me charger de lui. Ce sera une bonne action qui nous portera bonheur.

— Mais tu ne dis rien ? Est-ce que tu ne m'approuves pas ?

L'émotion fut plus forte que la volonté. Quelques larmes brillèrent dans les yeux de la jeune femme, et, pour cacher son trouble, elle dut se pencher sur son mari, l'embrasser, tout en lui disant :

— Comment ne t'approuverais-je pas ? Le sort de ce pauvre petit m'émeut autant que toi.

— Eh bien ! dans ce cas, en attendant qu'il soit en âge d'aller à l'école, ne pourrions-nous pas le prendre avec nous ? Plus tard nous le mettrions en pension, mais pour le moment il resterait ici.

— Dans notre appartement ? interrogea anxieusement Lina.

— Mais oui, ce serait une distraction pour nous, à moins que tu ne craignes le dérangement, la fatigue...

— Oh ! non, Jean, je le soignerai avec joie.

— Eh bien ! alors c'est entendu... Nous irons le prendre demain et nous l'amènerons ici.

Il fit quelques pas, puis il se retourna pour ajouter :

— Je te laisse car j'ai affaire à la fabrique. Je suis ma foi très content de la décision que nous venons de prendre. Je me sens plus léger, comme si on m'avait enlevé un poids qui m'aurait oppressé la conscience. Allons, je te laisse ; car il faut que tu prépares une chambre et un lit, un joli nid bien chaud pour le malheureux petit abandonné !

V

Jean Bernard avait dit à sa femme : — La présence du petit Pierre dans notre intérieur nous portera bonheur.

Les faits semblèrent confirmer cette parole optimiste.

Ce fut à cette époque que M. Verdurel réalisa le projet qu'il méditait depuis longtemps et qu'il fit de son ancien employé son associé en titre, en même temps qu'il lui assurait sa succession.

De nouvelles obligations furent la conséquence de cette nouvelle situation.

Conformément au désir exprimé par son bienfaiteur, Jean Bernard vint habiter à l'intérieur de la fabrique, dans le petit pavillon situé entre le corps principal où se trouvaient les ateliers.

Lina manifesta beaucoup de répugnance à quitter l'appartement où elle vivait si tranquille depuis son mariage, rue de Rennes, près de la gare Montparnasse.

— Je m'en vais à regret, dit-elle à son mari, car dans ces pièces pourtant petites comparées à celles que nous allons habiter, j'ai passé des heures bien heureuses auprès de toi!

Mais elle se résigna et le déménagement opéré, elle s'installa aussi gentiment que possible dans son nouvel intérieur.

M. Verdurel avait bien fait les choses. Le pavillon, remis à neuf et pourvu de tout le confortable moderne, constituait une habitation que plus d'un bourgeois riche aurait pu lui envier.

Il était à remarquer du reste qu'en toutes choses, monsieur Verdurel traitait son associé avec des égards qui faisaient bien des jaloux.

C'est ainsi qu'il l'invita à dîner avec sa femme, dans l'intimité d'abord, puis ensuite aux grandes réceptions qu'il donnait deux ou trois fois par an.

Lina, sans trop savoir pourquoi, souffrait de toutes ces attentions. Le malheur, qui l'avait écrasée au début de la vie, la rendait peureuse. Elle aurait bien voulu être dispensée d'assister aux fêtes que donnait M. Verdurel, et une première fois elle invoqua un malaise et se fit excuser.

Mais à la seconde invitation, elle fut obligée d'accompagner son mari.

Celui-ci, bien qu'il ne fût ni mondain, ni orgueilleux, tenait cependant à affirmer, en toute circonstance, qu'il était à la hauteur de la tâche que son ancien patron avait voulu lui confier, qu'il saurait, au besoin, tenir son rang dans le monde et succéder dignement à M. Verdurel.

Lina, par sa beauté et sa distinction incomparable, pouvait puissamment l'aider; il n'aurait pas compris qu'elle se dérobat à ce qu'il considérait comme un devoir.

Comme toujours Lina se résigna.

Elle fit taire sa dignité, ses craintes, ses scrupules.

Elle se prépara à revoir sans trembler l'homme qui avait fait le malheur de sa vie.

Car elle ne pouvait en douter.

Son ancien ami, devenu le gendre de M. Verdurel, assisterait certainement au dîner et à la soirée.

Elle le verrait.

Elle serait peut-être obligée de lui parler.

Dieu! quelle épreuve!

Elle tâcha de s'y habituer à l'avance. Elle s'arma de courage, en vue de paraître indifférente en face de cet homme, devenu pour elle un étranger, en vue surtout de cacher les sentiments de haine que lui inspiraient les douloureux souvenirs que sa présence ne manquerait pas de lui rappeler...

Lorsqu'elle entra dans le grand salon Louis XV, où jadis Marie Leczinska avait tenu sa cour, elle fit sensation.

Elle était vraiment belle en toilette de bal. Elle portait une robe de prix en dentelles noires pailletées d'acier. Très peu de bijoux, une simple aigrette en diamants posée sur ses beaux cheveux blonds.

— Chère madame, lui dit aimablement le bon monsieur Verdurel, permettez-moi de vous présenter.

Il lui offrit le bras, et la conduisit à travers les salons.

Elle fut alors soumise à cet examen attentif que redoutent toutes les jeunes femmes qui entrent pour la première fois dans un monde nouveau. Il y eut des chuchotements derrière les éventails. Les hommes sans exception la trouvaient charmante; les femmes l'enviaient, jalouses de sa toilette et surtout de sa beauté.

— Ma fille, madame Dormeuil, présenta M. Verdurel.

Pour plaire à son père, autant que par sympathie naturelle pour Lina et pour son mari, la femme de Maurice se montra très aimable.

— Que je suis heureuse, madame, de vous voir! Je sais que vous ne sortez guère, que vous n'allez pas dans le monde, M. Bernard m'a dit que vous étiez un peu sauvage. Cependant si vous voulez nous faire le plaisir de venir quelquefois chez nous, nous tâcherons de vous apprivoiser, de vous donner le goût de la société. Je le ferai personnellement très volontiers, croyez-le bien, chère madame...

— Je vous remercie, madame, et suis très sensible à vos bonnes intentions...

A table, Lina se trouva placée assez loin de Maurice; elle put le voir cependant et l'examiner à la dérobée.

Il n'avait pas beaucoup changé; il avait pris un peu d'embonpoint, oh! très peu; il paraissait plus large et plus carré d'épaules; mais son sourire enjôleur était resté le même, et sa physionomie n'avait pas changé d'expression.

— Comment ai-je pu m'y laisser prendre, se disait à elle-même la pauvre Lina.

— Quand on l'examine bien, on découvre facilement sous le sourire et sous la caresse affectée, du regard l'égoïsme féroce, la dureté de cœur qui constituent le fond de sa nature!

Pendant le repas, pendant toute la soirée, elle ne cessa de penser à lui et au triste passé que sa présence évoquait.

Maurice regardait aussi la jeune femme sans en avoir l'air, et il la trouvait plus belle, plus désirable que jamais.

Lina était la seule, parmi les femmes qu'il avait aimées dont il gardait encore le souvenir.

Il ne l'avait jamais oubliée.

SEL DE TABLE REGAL



PAR
TOUS LES TEMPS,

PUR ET

coulant facilement

Le Sel de Table Regal assaisonne à la perfection les 1095 repas que vous prenez par année. Il est préparé de façon à ne jamais prendre en pain. Un joli sel fin et blanc comme neige, c'est lui qu'on trouve sur la table des gourmets.

Le Sel Windsor est extrait d'un des gisements de sel les plus purs du monde. Les laboratoires C-I-L en surveillent chaque jour la pureté. Servez-vous-en largement pour la cuisine et la table.

ACHETEZ-EN UN PAQUET DE PLUS POUR VOTRE SALLE DE BAIN

SEL
DE TABLE
REGAL

(coulant facilement)

Un Produit
"Sel Windsor"



Pour la table et la cuisine. Coule facilement.

Pour la cuisine et tous les besoins de la maison.

Pour vos enfants. Préviennent le goitre. Sert à la cuisine.



LE PLUS PUR ET LE MEILLEUR

117

WINDSOR SALT

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED, Section du Sel Windsor, WINDSOR, ONTARIO

Sa grâce, sa fraîcheur, sa sensibilité avaient fait sur lui une impression durable.

Lina avait été son premier, son seul amour sérieux, l'idylle de sa jeunesse. Souvent, il prenait plaisir à rendre son nom, à se rappeler leurs promenades sentimentales, les gais dimanches sous les bois, dans les environs de Paris, ou bien encore les soirées dans leur petite chambre. Il évoquait ce passé plein d'amour, comme on évoque quelque chose de lointain et de doux, qui ne reviendra plus.

— Présentez-moi donc à madame Bernard, dit-il à sa femme au cours de la soirée.

— Elle vous plaît déjà?... demanda ironiquement madame Dormeuil, en personne habituée à être trompée et que les caprices de son mari laissent d'ailleurs, indifférente.

Ils s'approchèrent de Lina.

— Permettez-moi de vous présenter M. Dormeuil, mon mari.

— Madame, je suis très flatté...

Lina et Maurice échangèrent un regard dont eux seuls pouvaient comprendre la signification. Puis, sans hâte, la jeune femme qui était en train de causer avec un vieux monsieur, un notable industriel de Paris, lorsque madame Dormeuil était venue lui présenter son mari, se détourna et reprit sa conversation.

Maurice s'inclina, puis s'éloigna; mais, pendant tout le restant de la soirée, il ne cessa de la regarder...

Elle le revit plusieurs fois durant l'hiver chez M. Verdurel d'abord, chez sa femme ensuite, car elle avait été obligée d'échanger quelques visites avec madame Dormeuil qui la première s'était présentée chez elle.

Chaque fois Maurice la regardait avec plus d'insistance, la recherchant visiblement et affectant de lui parler avec un respect, avec une soumission, un air triste et contrit qui l'énervaient.

— Oserait-il vraiment? se demandait-elle avec colère, avec angoisse.

Justement, madame Dormeuil donnait un bal dans son appartement du boulevard Maiesherbes et elle était invitée.

— Je n'irai pas, se dit-elle, prise soudain d'une inquiétude inexplicable.

Mais que dire à son mari?

Quel nouveau prétexte inventer?

D'autre part, ne valait-il pas mieux ne pas avoir l'air de fuir?

Mais que l'épreuve devenait dure, grand Dieu!!

Tout à coup, elle se raffermit.

— J'irai, se dit-elle, et à la moindre tentative de rapprochement, je saurai bien lui montrer qu'il ne peut plus rien y avoir entre nous.

Elle fit son entrée dans les salons au bras de son mari, toute simple et sans aucun trouble. Dès cet instant, Maurice ne cessa de la poursuivre du regard.

UN ENNEMI DE L'ASTHME. — Donnez une demi chance à l'asthme et il gagne vite du terrain. Mais donnez lui le traitement répété du Remède pour l'Asthme du Dr Kellogg et il disparaîtra plus vite encore. Il n'y a pas de demi-mesures avec ce remède. Il va droit à son travail et fait disparaître l'asthme. Il atteint les plus intimes voies respiratoires et ne laisse aucune place permettant le développement du mal. Ayez-le à votre portée pour usage immédiat.

A un moment il put s'approcher d'elle et l'entraîner à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre:

— Vous m'en voulez toujours? Pourquoi? Moi, je n'ai pas cessé une minute de vous aimer!

Sans répondre, elle voulut s'éloigner; il l'en empêcha.

Elle comprit qu'elle serait obligée de l'écouter jusqu'au bout.

— L'expérience de la vie devrait cependant vous rendre plus indulgente.

— "Si je vous avais épousée jadis, nous serions aujourd'hui pauvres tous les deux; nous aurions faim dans une mansarde, et nous ne serions pas heureux.

"Ne le comprenez-vous pas maintenant?

"Le mariage était un luxe que nous ne pouvions nous offrir.

"Pourquoi donc m'en vouloir?

— Vain espoir! mon cœur est comme un bloc de glace et vous m'êtes devenu si indifférent que je ne vous hais même plus!

Il haussa les épaules, voulut lui prendre la main, mais, au risque d'être aperçue, elle eut un geste violent et lui donna un coup d'éventail sur les doigts.

— La colère vous rend plus belle encore, fit-il d'une voix chaude et passionnée, comme si le coup d'éventail l'eût électrisé.

Et, tout près d'elle, le regard brillant de désir, il continua:

— Moi, je vous aime; je ne puis oublier nos tendresses d'autrefois; dans la petite chambre. Vous souvenez-vous, Lina?

— Je ne me souviens que de votre infamie.

— Et moi, que de tes baisers... Je t'aime toujours, Lina!...



Donne d'abord tes fleurs!...



*Donne d'abord tes fleurs; le reste est superflu.
Sois comme l'amandier dont l'ardeur nous étonne...
Donne d'abord tes fleurs et ne t'inquiète plus
De savoir si tes fruits mûriront en automne.*

*Sois comme l'amandier qui ne demande aux cieux
Qu'un peu de brise tiède entre deux giboulées,
Rien qu'un peu de sol dur, aride et rocailleux
Pour former les bouquets de ses fleurs étoilées.*

*Sois comme l'amandier! N'attends pas que l'avril
Ait fait s'épanouir le jardin de ton rêve,
L'amandier ne craint pas la neige et le grésil:
Sois comme lui, donne ton cœur, donne ta sève!*

*Et, si tu n'as plus rien pour la saison des fruits,
Si la grêle a brisé ta fougue et ta jeunesse,
Ne te lamente pas sur tes rameaux détruits,
Dans des cœurs plus heureux ils tiendront leur promesse.*

*Et ces cœurs te devront l'essor de leur printemps,
Puis s'anéantiront sans avoir pu connaître
Que, pour eux, certain soir, tu t'effeuillas longtemps
Dans la sérénité des fleurs qui vont renaître.*

*Pour que l'humanité recueille tes douleurs,
Pour que ton idéal apaise sa révolte,
Sois comme l'amandier, donne d'abord tes fleurs,
Et c'est Dieu qui fera, pour d'autres, ta récolte!*

SUZANNE BUCHOT.

— "Ce sont les circonstances, ce n'est pas moi qu'il faut accuser.

— Aussi je ne vous en veux, ni ne vous accuse.

"J'ignore simplement le passé auquel vous faites allusion.

— Notre passé, Lina, vous ne pouvez l'avoir oublié.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur.

"J'avais fait un mauvais rêve, mais le cauchemar s'est dissipé.

— Vous m'avez aimé, cependant!

— Moins que je ne vous méprise maintenant.

— Lina, l'amour a lié nos cœurs pour toujours.

— Le mépris et la haine les ont désunis à jamais.

— Le feu couve encore sous la cendre; je le rallumerai.

— Vous devenez fou, ma parole!

— Oui, je suis fou de toi! Je t'aime comme aux jours lointains auxquels je ne cesse de penser et je suis prêt à tout pour renouer la chaîne qui nous lie.

A ce moment quelqu'un s'approcha d'eux. Lina effrayée par le regard de Maurice et, toute frémissante de honte et de colère, en profita pour s'éloigner brusquement....

Quand le lendemain, seule dans sa chambre, elle se rappela les incidents de la soirée, elle ressentit un immense découragement, une lassitude sans nom.

Ce qu'elle craignait s'était produit. Que faire?

Lutter! et pourquoi, grand Dieu, elle était vaincue d'avance.

Qu'allait-elle devenir désormais, s'il lui fallait subir de pareils assauts chaque fois qu'elle rencontrerait son ancien ami.

Comme elle le détestait cet homme, qui non content d'avoir fait le malheur de sa vie venait encore la poursuivre, jusque sous les yeux de son mari, d'un amour qui lui faisait horreur!

Comme elle le détestait cet homme qui n'avait pas eu pitié de sa jeunesse, de son ingénuité, qui lui avait pris sans remords son cœur, son âme tout entière, puis un jour, froidement, pour de l'argent, lui avait broyé le cœur en l'abandonnant quand elle allait être mère...

Où, elle le détestait, et c'était justice!

Le même soir, elle reçut une longue lettre de Maurice; elle en reçut une autre le lendemain et une troisième le jour suivant.

Elle renvoya la dernière sans la déchiffrer mais elle avait ouvert les deux premières, et leur lecture l'avait remplie d'épouvante.

Elle le savait d'une nature emportée et violente, et comme il le disait, prêt à tout pour satisfaire sa passion.

Il ne reculerait devant aucun moyen pour arriver à son but.

Lina avait donc tout à craindre de lui d'autant plus, que dans sa seconde lettre, il faisait une allusion cruelle à l'enfant qu'elle élevait dans sa maison.

— S'il a deviné la vérité, gémissait-elle, faut-il qu'il soit vil et misérable pour essayer de s'en servir en vue de m'intimider!

Mais malgré le sentiment réel du danger qu'elle courait, pas une fois l'idée ne lui vint de céder à son ancien ami.

Ah! non, non. Tout, la mort ou même l'aveu de la faute. Mais pas cela!

Maurice lui inspirait maintenant un dégoût tel, qu'elle n'aurait pas voulu le froter du doigt.

Lui ne se rendit pas compte, tout d'abord, de cet état d'âme.

Il avait l'imagination remplie des souvenirs d'une époque où Lina, avec une candeur et un abandon pleins de charme, s'était donnée à lui.

— Elle a palpité et frémi dans mes bras, se disait-il. Rien ne pourra prévaloir contre cela.

Il fut bien obligé, cependant, de se rendre à l'évidence. Du reste, il comprit vite que si la jeune femme manifestait une telle répugnance à le revoir, c'était parce qu'elle aimait un autre homme... son mari...

Alors un sentiment de jalousie le mordit au cœur, et il la désira d'autant plus vivement. Ce fut une idée fixe, et non plus un simple caprice, dont il fut obsédé nuit et jour.

A plaisir il intervertit les rôles; il oublia que c'était lui qui avait abandonné son amie. Il en vint à considérer Jean Bernard comme un rival heureux, qui lui avait volé ce qui lui appartenait légitimement. Il le prit en haine.

Il le détestait déjà à cause de la confiance que lui témoignait M. Verdurel, à cause de la place qu'il avait prise, à son détriment, dans la fabrique de son beau-père.

Il se jura à lui-même de se venger, de lui ravir Lina ou, si elle résistait, de lui ravir son bonheur.

Il mit donc à la poursuivre une persévérance et une âpreté sans cesse stimulées par l'amour et par la jalousie, par le souvenir du passé et par la rancune du présent.

Madame Bernard vivait retirée dans le pavillon, se demandant chaque matin ce que la nouvelle journée allait lui apporter.

Elle était si inquiète qu'elle négligeait l'éducation du petit Pierre dont elle avait voulu se charger. Elle lui apprenait à lire et à écrire, et les heures qu'elle passait auprès de lui, étaient généralement les meilleures de la journée. Elle oubliait alors ce qui faisait le tourment de son existence.

L'enfant était soumis et docile, d'un caractère déjà sérieux et réfléchi, comme s'il se rendait un compte exact de sa situation dans la vie.

Il grandissait entre Jean et Lina, ses deux bienfaiteurs, auxquels il donnait les deux noms de parrain et de marraine et il les aimait tous deux d'un égal amour.

Néanmoins ses préférences allaient à la jeune femme dont il avait deviné l'inquiétude et la tristesse. Elle se surveillait devant son mari, mais elle se méfiait moins de l'enfant.

Plusieurs fois, il la surprit pleurant à chaudes larmes.

— Tu as du chagrin, tu souffres, marraine, demandait-il de sa voix douce d'enfant sage.

— Non, mon petit, ce n'est rien.

— Cependant, tu pleurais?

— Mais tu le vois bien, je ris, maintenant.

Et elle riait, en effet, pendant qu'elle le prenait dans ses bras, comme pour jouer avec lui et effacer l'impression pénible qu'il avait ressentie.

Mais l'enfant n'était pas dupe de cette comédie; il restait triste et grave.

Elle finit par s'en apercevoir. Elle eut peur; peur qu'il ne parlât et qu'il ne révélât le secret qu'il avait surpris.

Elle crut prudent de l'avertir. Elle lui recommanda le silence.

— Surtout, mon enfant, ne dis pas à ton parrain que j'ai pleuré, cela lui ferait de la peine inutilement.

— Bien sûr que je ne dirai rien, répondait l'enfant d'un air de reproche, un peu honteux que sa marraine qu'il aimait tant, ait pu concevoir une pareille crainte.

Dès lors, il y eut un secret entre eux; ce fut un lien de plus qui rattachait l'enfant à la mère. Quand Jean rentrait, petit Pierre la regardait d'un air qui voulait dire:

— Ne crains rien, marraine chérie! ce n'est pas moi qui dirai que tu as pleuré...

Un jour, le concierge de la fabrique apporta, au pavillon, une lettre qui n'était pas timbrée.

— On attend la réponse, fit la femme de chambre en la remettant à Lina.

Celle-ci, bien qu'elle ne reconnût pas l'écriture, eut un fâcheux presentiment.

Elle l'ouvrit et retira de l'enveloppe une invitation à une vente de charité de la part de Mme Dormeuil et une longue lettre de Maurice. Lina pâlit en reconnaissant l'écriture, mais elle surmonta son émoi en présence

de la domestique et eut l'air de la parcourir.

Quand elle fut censée avoir fini: — C'est bien! fit-elle, dites que je remercie et que j'irai...

Aussitôt seule, elle froissa le papier et le jeta, dans un moment de colère, sur sa table à ouvrage.

Ainsi donc, il ne renonçait pas à son projet? Il continuait à la poursuivre d'un amour odieux? Que pouvait-il bien méditer?...

Elle prit la lettre et se mit à la parcourir. Il valait mieux être fixée tout de suite sur ses intentions.

— C'est horrible! horrible! murmurait-elle en tournant chaque page.

Maurice après avoir protesté de la fidélité de ses sentiments, qui n'avaient jamais changé, accusait presque Lina de l'avoir trahi. Il suppliait la jeune femme d'avoir pitié de sa souffrance et de revenir à lui, sans quoi, il était prêt à faire un malheur, car il ne voulait pas être seul à souffrir!

Après avoir imploré, il menaçait en termes clairs et précis. Il avait conservé les lettres de la jeune femme, il les enverrait à son mari.

Quant au petit enfant blanc et rose que Lina élevait à ses côtés, pourquoi ne le réclamait-il pas puisqu'il en était le père?

— L'infâme! l'infâme! clamait Lina à travers ses larmes.

La fin de la lettre contenait un rappel de leur bonheur passé au nom duquel il suppliait la jeune femme de ne pas se montrer inexorable.

— Eh bien! non, non, je n'irai pas à cette vente de charité! déclara-t-elle quand elle eut achevé sa lecture. Il fera ce qu'il voudra. Je ne veux plus le voir!

Elle tint parole et ne parut pas à la fête où Maurice l'attendait anxieusement pendant trois heures. Le soir elle envoya un mot à madame Dormeuil pour s'excuser en invoquant une indisposition subite qui l'avait obligée de garder la chambre.

Le lendemain matin elle sortait du pavillon, se rendant au Bon Marché pour quelques achats, quand elle croisa Maurice qui allait à la fabrique.

— Je suis heureux de constater que vous allez mieux, dit-il d'un ton ironique.

Puis, d'une voix plus basse:

— Il faut en finir. Répondez-moi. Vous me trouvez changé, n'est-ce pas? Je ne dors plus; je passe la nuit dans la fièvre à vous maudire, à vous désirer et à vous pardonner tour à tour.

"Ce soir je viendrai à la fabrique sous prétexte de travailler. Je descendrai vers les onze heures dans le petit bureau. Trouvez-vous par hasard dans le salon à côté; soyez surprise d'entendre du bruit; ouvrez la porte pour vous rendre compte. Vous me trouverez, nous causerons.

"Personne ne pourra s'en étonner, si, ce qui est improbable, on nous apercevait. Venez, je vous en supplie, au nom de ce que vous avez de plus cher. Car si vous ne veniez pas, je ne quitterais pas le bureau sans y laisser une lettre pour celui que vous me préférez.

Il avait débité tout cela d'un trait, en homme froidement résolu, qui a tout pesé et qui ne reculera devant rien.



"Mais oui, Lucie, je sais que ce n'est pas moderne de bercer Bébé...mais elle est si agitée! Et elle ne veut pas manger!"



"Ma chère, c'est—tout probablement—qu'elle a besoin d'un laxatif. La constipation rend toujours les enfants maussades. Mon médecin recommande le Castoria."



"Bonne nouvelle, Lucie! La petite est comme un agneau, ce matin...je lui ai donné du Castoria, hier soir. Elle a trouvé que ç'avait bon goût et...c'est précisément ce qu'il lui fallait."

● "Quelle chance, ma chère, de pouvoir se procurer un laxatif sans danger pour les enfants, et toujours efficace—comme le Castoria!"

Le Castoria est particulièrement indiqué contre la colique causée par les gaz, la diarrhée résultant d'un régime imprudent, la flatulence, l'acidité et les aigreurs stomacales. C'est aussi une précieuse mesure préventive, aux premiers signes d'un rhume.

CASTORIA

Le Laxatif des Enfants

Des tout premiers jours à la 11^{ème} année

Bonne Nouvelle pour les Radiophiles:—Castoria vous présente maintenant "Rozy" et un superbe programme inédit. Ne manquez pas d'écouter cet hilarant chef de troupe et les excellents musiciens qui l'accompagnent. Tous les samedis, de 8 hres à 8 hres 45 p.m., H.N.E. (Réseau Columbia, y compris les postes CKAC de Montréal et CFRB de Toronto).

IL Y A TOUJOURS UNE HISTOIRE VRAIE DANS LA VIE DE TOUTE ÉPOUSE



AL'EPOQUE où nous vivons, une épouse est inexcusable de n'être pas renseignée en matière d'hygiène féminine. Elle n'a qu'elle seule à blâmer si elle ferme l'oreille aux renseignements ou s'en rapporte aux oui-dire pour son information sur un sujet aussi important.

Restez jeune avec des idées jeunes

Ne persistez pas à vous en tenir aux méthodes de votre mère ou de votre grand-mère, alors qu'on employait les antiseptiques toxiques, tout en les craignant. Les médecins prémunissaient les femmes contre ces poisons, sachant tout le tort qu'ils pouvaient causer aux tissus délicats et sensibles.

Aujourd'hui, heureusement, de récentes découvertes scientifiques permettent à votre médecin de mettre à votre disposition un fameux antiseptique, non toxique et d'une absolue sécurité: c'est le Zonite. Il s'emploie sans plus d'inquiétude que s'il s'agissait d'eau pure et, cependant, il est beaucoup plus puissant et effectif que toute dilution d'acide carbolique pouvant être supportée par le corps humain.

Parlez de Zonite à vos amies

Parlez des bienfaits antiseptiques de Zonite à vos amies. Elles vous sauront gré de leur avoir facilité la solution de cet important problème d'hygiène féminine. Zonite n'insensibilise pas les membranes les plus délicates, ni ne les durcit ou les brûle. Il n'offre non plus aucun danger pour les jeunes enfants dans la maison. Son action est douce et calmante. Vous l'achetez n'importe où, dans les petites comme dans les grandes villes.

Présenté sous formes liquide et solide

Le Zonite Liquide se vend dans les pharmacies en bouteilles de trois grandeurs à 30c, 60c et \$1.00. Les suppositoires en forme de cône se vendent \$1.00 la douzaine, chacun cacheté séparément dans un récipient de verre. Nombre de femmes se servent des deux.

Demandez la brochure intitulée "Pour vous, mesdames". Vous y trouverez, sous une forme franche et précise, la réponse à quantité de questions concernant la femme. Ecrivez, pour l'obtenir, à Zonite Products Corporation Limited, Ste-Thérèse, P. Q.

Cette brochure est gratuite

Zonite Products Corporation, Ltd. L.S.49 Ste-Thérèse, P. Q.

Veillez m'envoyer gratis la ou les brochures indiquées ci-dessous :

- Pour vous, mesdames,
 Ce qu'antiseptique signifie dans la vie de famille

NOM _____
(Ecrire en majuscules séparées)

ADRESSE _____

VILLE OU VILLAGE _____ PROV _____

Il avait dit vrai, d'ailleurs: il était changé. La résistance de Lina l'exaspérait, l'affolait, lui faisant perdre la raison, l'empêchant de manger, de boire et de dormir.

La jeune femme comprit que l'heure des résolutions énergiques était arrivée et qu'il fallait, une fois pour toutes, avoir une explication avec lui.

Elle accepta le rendez-vous et elle répondit:

— C'est bien; vous avez raison, il vaut mieux causer et en finir; ce soir, à onze heures j'irai vous retrouver.

Ils se saluèrent d'un air indifférent, comme des gens qui viennent d'échanger quelques banales paroles de politesse et ils se séparèrent chacun allant de son côté.

Durant toute la journée, Lina fut calme. Il n'était plus temps de pleurer, ni de supputer toutes les éventualités possibles. Le sort de sa vie allait se jouer ce soir-là.

Comme les grands capitaines au moment de livrer bataille elle retrouvait tout son sang-froid, toute son énergie.

Maurice était certainement plus ému qu'elle encore que la facilité avec laquelle Lina avait accepté son rendez-vous lui donnât grand espoir.

Il la croyait résignée et vaincue.

Il possédait un atelier dans la fabrique; car, bien qu'il ne rendit pas de grands services, il touchait de beaux appointements en qualité de chef des dessinateurs, et il venait assez souvent rue du Cherche-Midi, pour revoir, corriger et retoucher les dessins de ses subordonnés.

Il lui arrivait même quelquefois d'y venir le soir et de travailler jusqu'à minuit. Dans ce cas, il passait par la petite porte donnant sur la rue de Bagneux, dont il avait réclamé une clef, plusieurs années auparavant, pour n'avoir pas à traverser toute la fabrique.

Son atelier était situé, en effet, au second étage du bâtiment qui prenait jour sur cette rue.

Généralement il avertissait quant il avait l'intention de travailler tard dans la nuit. Mais, ce soir-là, comme il désirait que personne ne vint troubler son tête-à-tête avec Lina, il se garda bien de prévenir.

Vers les onze heures, il vint, en habit de soirée, et il entra discrètement par la rue de Bagneux. Il traversa toute la fabrique, se dirigeant sans peine à travers la dédale des pièces, car il connaissait admirablement les lieux.

Il pénétra dans le petit bureau par la porte qui le faisait communiquer avec les ateliers et il attendit avec impatience l'arrivée de Lina. Il regardait à tout instant sa montre. Les aiguilles lui semblaient marcher bien lentement, et cependant, au fur et à mesure qu'elles avançaient, son inquiétude augmentait.

Lina avait promis de venir, mais si elle l'avait trompé, si elle ne venait pas?

A cette pensée tous les sentiments mauvais dont son âme était pleine, fermentaient en lui et son visage prenait une expression douloureuse et méchante.

Si elle ne tenait pas sa promesse, eh bien! il se vengerait!

Dans les moments comme celui-là il la détestait autant qu'il l'aimait, autant qu'il la désirait...

Mais elle viendrait, il en était sûr.

Comme toutes les femmes, Lina avait voulu se faire prier.

Pour mettre sa conscience en repos elle désirait qu'on lui fit violence.

Après ce qui s'était passé entre eux, jadis, il était impossible qu'elle ne l'aimât plus.

La vanité et la fatuité aidant, Maurice en venait à croire que la résistance de la jeune femme n'avait été dictée que par un peu de ressentiment — et beaucoup de coquetterie.

Le beau Maurice s'imaginait difficilement qu'on pût cesser de l'aimer, lorsque lui aimait encore...

Soudain il interrompit sa rêverie. Il vient d'entendre un bruit, là, tout près de lui: une clé qu'on glisse dans la serrure.

Il retient sa respiration et il lui semble que son cœur cesse de battre.

Mais la porte s'ouvre et, dans l'encadrement, Lina paraît...

A sa vue, son émoi redouble.

Ah! comme il la trouve belle et séduisante! Assurément, jamais femme n'a produit sur lui une telle impression.

Il l'aime comme aux jours lointains de sa première jeunesse!

Et il est ému, ému, lorsqu'il songe avec ravissement qu'il va pouvoir la prendre dans ses bras et, dans un baiser, long comme un jour d'été, revivre les heures délicieuses qu'il craignait à jamais enfuies!

Son émotion est telle, qu'il ne peut que balbutier:

— Oh! Lina, ma chère Lina!

Il s'approche et lui tend les mains...

Mais, d'un geste ferme, quoique sans brusquerie, elle le repousse:

— Vous avez voulu causer, eh bien! soit, causons; aussi bien, j'ai moi-même beaucoup de choses à vous dire.

Elle s'assied tout près de la porte, qu'elle a laissée ouverte, et lui fait signe de prendre place dans un fauteuil qui se trouve juste en face d'elle.

Ce début, le ton froid et résolu de la jeune femme, le déroutent un peu.

Les choses ne marchent pas comme il l'aurait cru. Elle résiste encore. Bah! elle est là, près de lui, il saura bien venir à bout de sa résistance! Qu'elle épanche donc sa bile et sa mauvaise humeur, il verra bien ensuite!

Il s'assied à son tour et la laisse parler.

D'une voix grave, sans émotion apparente, le regard fixé sur lui, la jeune femme commença:

— Malgré ma volonté, les circonstances et la fatalité nous remettent en présence une seconde fois à huit ans d'intervalle.

"Il est inutile que j'insiste; vous m'accorderez, je crois, que je n'ai pas eu à me féliciter de vous avoir connu.

"Vous m'avez trompée, indignement trompée!

"Vous avez abusé de ma jeunesse et de ma candeur; vous m'avez lâchement abandonnée lorsque j'étais sur le point de devenir mère..

— Pardon, je ne vous ai point abandonnée. C'est vous qui m'avez quitté. Moi, je n'ai jamais cessé de vous aimer!

— Faut-il que vous me méprisiez pour que vous osiez encore me dire en face que c'est moi qui vous ai

quitté! Moi, qui avais placé en vous toutes mes espérances, et qui avais joué ma vie sur votre parole d'honneur!

"Je ne vous aurais pas quitté, sachez-le bien, alors que vous m'auriez battue ou torturée, alors que je n'aurais pas eu de pain à manger; car je considérais mon sort, bon ou mauvais, comme lié au vôtre par un lien qu'aucune force humaine ne pouvait rompre.

"J'aurais tout accepté, tout, vous m'entendez, sauf ce que vous avez eu le triste courage de m'offrir.

"Cela, non, non! C'était au-dessus de mes forces... J'aurais voulu, je n'aurais pas pu...

Elle eut un geste de dégoût, comme si le souvenir des propositions honteuses qu'il avait osé lui faire autrefois lui eût donné la nausée.

Assez gauchement, Maurice voulut essayer de se justifier; il invoqua les circonstances atténuantes:

— Dame! quand on est pauvre et qu'on veut arriver, on est souvent obligé d'employer des moyens qu'on réprouve soi-même.

"Je n'avais pas le choix...

— Quand on est pauvre, on travaille. Est-ce que vous m'avez jamais entendu proférer une plainte? J'aurais été heureuse de travailler pour vous...

— Je le sais bien. Le malheur est que moi, sans cesser de vous aimer, je ne pouvais me contenter de cette médiocrité, voisine de la misère, où nous vivions...

— Laissons cette discussion inutile. Vous avez préféré l'argent, la richesse... C'est votre affaire. Je ne vous le reproche même pas.

"Mais vous savez bien que de ce jour tout était fini entre nous.

"Je vous l'ai dit clairement, sans détour, quand je vous ai chassé de chez moi. Vous auriez pu alors renoncer à votre projet de mariage et revenir à moi. Oui, vous auriez pu revenir à moi, et vous seriez revenu si vous m'aviez aimée comme vous le dites. Je vous aurais accueilli avec joie.

"Mais vous n'êtes pas revenu...

"Pourquoi donc huit ans après, lorsque j'ai donné à un autre une vie dont vous n'avez pas voulu, pourquoi venez-vous me faire des propositions encore plus monstrueuses que celles de jadis!

— Parce que je n'ai pas pu vous oublier, parce que je vous aime passionnément, follement comme aux jours heureux où vous étiez à moi!

— Ces jours sont passés, bien passés, et vous savez bien qu'ils n'auront pas de lendemain.

— Ils peuvent renaître, Lina! Après l'hiver revient le printemps, et les joies du retour sont plus douces après les tristesses de la séparation...

— Ecoutez, fit la jeune femme d'une voix grave et solennelle et laissez-moi faire un appel à votre raison, car je ne suis venue ici que pour cela.

"Ce que vous me demandez est impossible, irréalisable. Je vous demande donc en grâce, au nom de mes souffrances passées, au nom de mes souffrances de chaque jour, de renoncer...

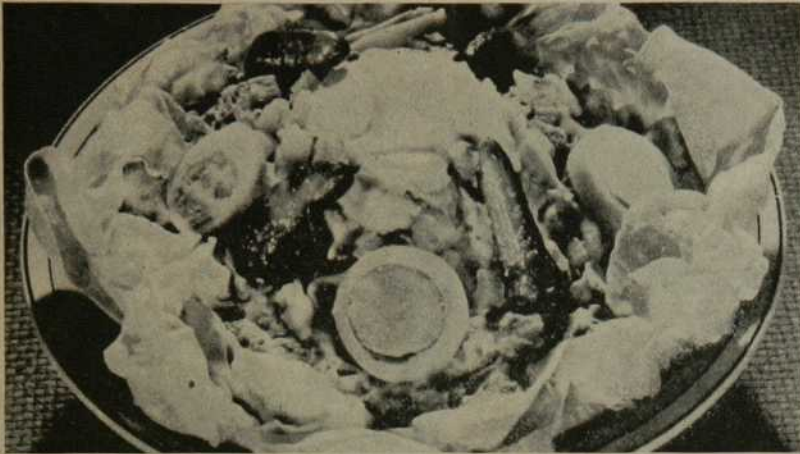
Mais à son tour, il lui coupa la parole. Il s'était levé et il se penchait

(Suite à la page 27)

La Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

SALADE AU POULET



3 tasses poulet froid en cubes
1 1/2 tasse de céleri haché
Mayonnaise Heinz

1 cuillerée à thé de sel
2 oeufs cuits dur
Cornichons doux Heinz

Mélez poulet et céleri et ajoutez le sel. Hachez les oeufs et gardez trois ou quatre tranches pour orner. Mélangez les oeufs au poulet au céleri avec la mayonnaise. Disposez sur un plat à salade sur feuilles de laitue. Recouvrez le sommet de mayonnaise et ornez des tranches d'oeufs et des cornichons entiers.

Purée de navet

1 navet; 2 c. à table de crème ou de lait; sel et poivre. — Blanchir le navet, refroidir, le faire cuire à l'eau bouillante salée; quand il est cuit, l'égoutter, l'écraser au moyen d'un pilon, ajouter la crème ou le lait chaud et l'assaisonnement. Batre avec une cuillère de bois.

Légumes escalopés

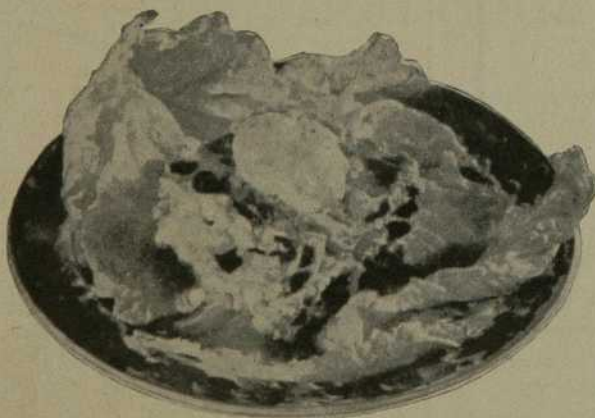
Cette préparation peut se faire avec un seul légume ou plusieurs légumes réunis: 3 pommes de terre; 1 ou 2 carottes; 1 tasse de fèves à beurre; sel et poivre; panure ou chapelure; 1/2 navet; 1 tasse de petits pois; 3 ou 4 tomates; 1 pinte de sauce béchamelle. — Faire cuire tous les légumes au naturel excepté les tomates. Les trancher, mettre

dans un plat creux beurré, un rang de chaque légume, du sel et du poivre et ainsi de suite jusqu'à ce que le plat soit rempli aux trois quarts. Verser la sauce béchamelle, couvrir de panure et de chapelure et d'un peu de beurre fondu. Faire gratiner au fourneau pendant 15 à 20 minutes. La sauce peut être remplacée par de la mie de pain ou des biscuits soda pilés et du lait dans les proportions de 1/2 tasse de mie de pain et un tiers à une demi-tasse de lait par tasse de légumes.

Gruau à l'eau

2 tasses de farine d'avoine; 1 pinte d'eau bouillante; 1 pincée de sel. — Faire bouillir l'eau et le sel, ajouter le gruau, brasser afin d'éviter les grumeaux, laisser cuire pendant 1 heure.

SALADE SAVOUREUSE



1 tasse de Raisins Nectars Sun-Maid sans pépins
2 tasses de céleri coupé fin
1 c. à soupe de gélatine granulée

1/4 tasse d'eau froide
1/2 tasse de beurre d'arachides
1 tasse de sauce à salade bouillie
1 chopine de fromage cottage

Passez les raisins à l'eau chaude, égouttez et laissez refroidir. Amollissez la gélatine dans l'eau froide et faites fondre à l'eau chaude. Défaites en crème le beurre d'arachides avec la sauce à salade, ajoutez le fromage cottage, la gélatine dissoute, les raisins, le céleri et mêlez bien le tout. Versez dans un moule à pain creux, laissez prendre, coupez en carrés et servez sur la laitue.

Ces populaires MUFFINS de SON vous aideront

A VOIR TOUTE LA VIE EN ROSE



Muffins ALL-BRAN

2 c. à table shortening
1/4 t. sucre
1 oeuf (bien fouetté)
1 t. lait sur
1 t. ALL-BRAN de Kellogg

1 t. farine
1 c. à thé poudre à pâte
1/2 c. à thé soda
1/2 c. à thé sel

Batre en crème le shortening et le sucre puis ajoutez l'oeuf et le lait sur. Mettez le ALL-BRAN et laissez tremper afin d'enlever l'humidité. Tamisez la farine avec la poudre à pâte, le soda et le sel; versez le tout sur le mélange précédent et fouettez jusqu'à disparition de la farine. Emplissez aux deux tiers les moules à muffins et faites cuire à four modéré (400° F.) pendant 20 à 25 minutes. Recette pour 8 gros ou 12 petits muffins.



La meilleure pour cuisson... et comme céréale

Ils sont faits de ALL-BRAN de Kellogg — cette savoureuse céréale que des millions emploient pour régulariser leurs intestins!

CET aliment céréale procure à tous suffisamment de "volume" pour empêcher la constipation ordinaire... cause habituelle des maux de tête, du manque d'appétit et de l'anémie. Le ALL-BRAN contient aussi la vitamine B, ainsi que du fer pour le sang. Son "volume" est identique à celui des légumes verts.

Vous avez goûté le ALL-BRAN comme céréale. Vous en avez parsemé vos salades, vos soupes et même d'autres céréales. Essayez-le maintenant dans la cuisson. Faites les plus délicieux et les plus légers muffins que vous ayez mangés, d'après la recette ci-dessus.

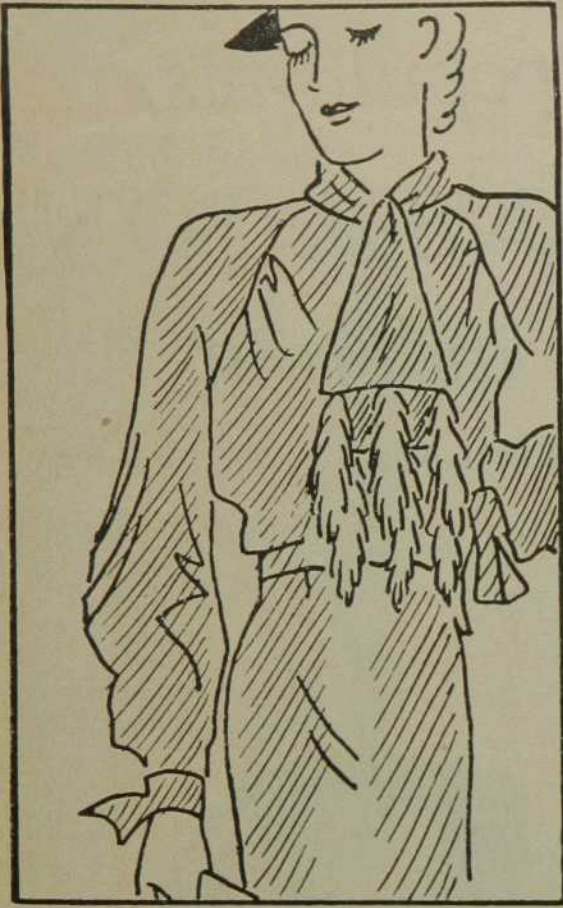
Le ALL-BRAN de Kellogg conviendra particulièrement à vos recettes. Soumis à un traitement spécial, il est plus léger et meilleur que le son ordinaire. Le ALL-BRAN se mélange mieux avec d'autres ingrédients et leur donne un goût d'amande des plus savoureux!

Deux cuillerées à table de ALL-BRAN de Kellogg suffiront le plus souvent à soulager d'une constipation ordinaire. Dans un cas chronique, prenez-en à chaque repas. Si c'est plus grave, consultez un médecin. Le ALL-BRAN n'est pas une panacée.

Ce traitement aux céréales ne vaut-il pas mieux que d'insipides remèdes brevetés? Essayez dès demain la célèbre méthode ALL-BRAN. Procurez-vous chez votre épicier le carton rouge et vert. Préparé par Kellogg à London, Ontario.

QUALITE GARANTIE

W.K. Kellogg



Les nouvelles robes d'automne sont toujours aussi charmantes. En voici une en laine souple avec manches raglan et cravate.

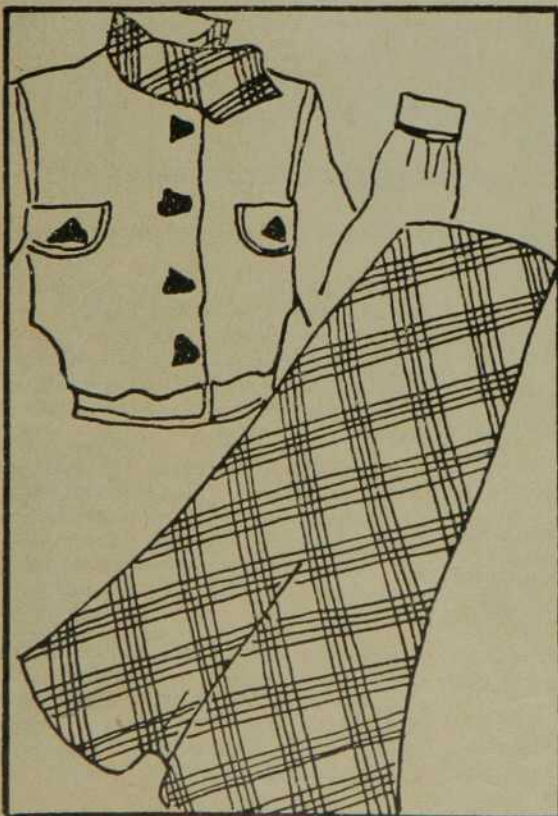
Du Nouveau



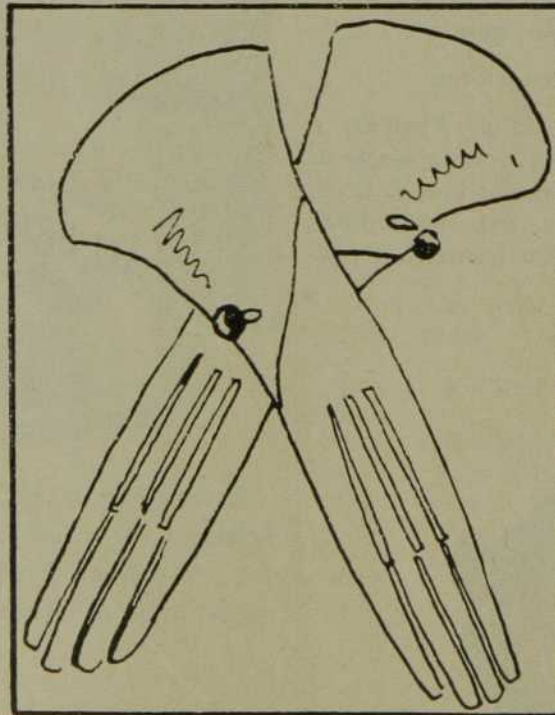
Le métal, substitut du bois et de mille autres choses, apparaît maintenant jusque dans les bérets, en petits dessins modernes.



Avec les bérets et sacs à main ornés de motifs métalliques on peut porter ces attaches et cette ceinture



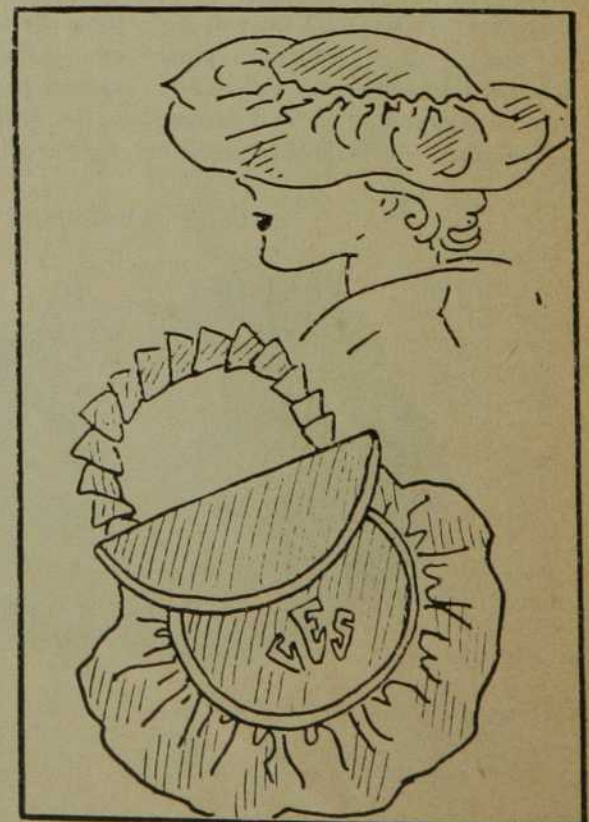
Un bel ensemble de sport comprenant gilet de camel hair et jupe carreaütée en tissu épais. Ce modèle est aussi pratique que joli.



Un gant imaginé par Schiaparelli, le grand couturier parisien. On remarquera la simplicité élégante de la pagode.

LES
DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



De Paris nous vient ce charmant dessin de sac à main s'appareillant au béret. Il est de suède spécialement préparé.



La simplicité est l'indice d'un bon goût

1577 — Un élégant manteau sport dans les grandeurs 14 à 18 et 36 à 42. Pour un 36, $3\frac{3}{8}$ verges de 54. Doublure: $3\frac{1}{4}$ verges de 39. Prix: 15 cents.

8108 — Une robe pratique pour dames ou jeunes filles. Grandeurs: 14 à 18 et 36 à 42. Le 36 demande $3\frac{3}{8}$ verges de 36; $3\frac{5}{8}$ verges de 39; $2\frac{1}{2}$ verges de 54. Ruban, $2\frac{1}{4}$ verges. Prix: 25 cents.

1582 — Une petite robe futuriste pour votre fillette. Grandeurs: 2 à 8. Pour un 4, $1\frac{5}{8}$ verge de 36 ou 39. Bordure double: $1\frac{1}{4}$ verge. Bouffants: $\frac{5}{8}$ verge de 36 ou 39. Prix: 15 cents.

1573 — Une robe d'une sobre distinction dans les grandeurs 12 à 18 et 36 à 40. Pour un 36, $4\frac{1}{8}$ verges de 36; $2\frac{3}{8}$ verges de 54. Velours: $3\frac{3}{8}$ verges de 39. Prix: 15 cents.

1572 — Une blouse qui sera toujours pratique, ornée d'une large boucle. Grandeurs: 14 à 18 et 36 à 42. Pour le 36: $2\frac{3}{4}$ verges de 36 et $2\frac{1}{2}$ de 39. Prix: 15 cents.



1572



PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante:
PATRONS SIMPLICITY, Département «S», 8368, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

Les Passagers de

Par FLORIAN-PARMENTIER

Illustration de G. M. ROY

Nous étions en mer", dit l'oncle Peyrol, un grand voyageur. "Soudain, à quelques milles de nous, une voile attira l'attention du capitaine. C'était singulier. Après avoir paru nous fuir, la coque venait sur nous. Puis elle changea encore de direction, revint à notre rencontre, fit presque un tour sur elle-même, et se remit à zigzaguer sans raison.

La mer était calme. Le gréement du navire paraissait intact. Que signifiaient ces allures? Pour le savoir, notre capitaine résolut d'acoster.

Or, à mesure que nous approchions, le désordre qui régnait sur le pont nous devint plus suspect. Bientôt, nous eûmes l'impression que le bâtiment était occupé par des êtres insolites. Et tout à coup le vent nous apporta un abominable concert, où d'aigres ricanements dominaient par intervalles les cris et les hurlements les plus forcenés.

L'angoisse commençait à s'emparer des passagers. Quelques-uns, entourant le capitaine, le suppliaient de rebrousser chemin. D'autres, l'esprit désemparé, évoquaient des histoires de vaisseaux hantés et donnaient, sur le navire que nous avions devant nous, des appréciations dont ils n'étaient déjà plus capables de discerner l'absurdité.

Je fus heureux de voir que notre commandant ne se laissait pas influencer. Et bientôt nous fûmes assez près pour distinguer sur le pont de gigantesques éléphants, en compagnie de toutes sortes d'animaux, dont les formes, à cette distance, nous restaient confuses. Un peu plus tard, nous aperçûmes une multitude de singes qui gambadaient et se poursuivaient dans les agrès.

Quand nous fûmes à trente mètres du navire, un spectacle troublant s'offrit à nos regards. Aucune silhouette humaine n'apparaissait à bord. Le bâtiment était entièrement au pouvoir des fauves. Un énorme gorille s'était emparé de la barre et la manoeuvrait à sa guise. En ce moment, il nous considérait avec une extrême attention, ce qui l'empêchait, fort heureusement, de faire faire au navire de fatales embardées sur nous. D'autres grands singes se promenaient sur le pont, bras dessus, bras dessous, en se balançant comme des matelots ivres. Les éléphants se comportaient de la façon la plus singulière. L'un d'eux la trompe dressée vers le ciel, la bouche ouverte, les oreilles agitées et claquant en mesure contre ses défenses, faisait entendre une musique infernale. Les autres, dodinant leur trompe, s'avançaient, s'agenouillaient, exécutaient une sorte de danse, poussaient des barrissements formidables, ou se roulaient sur le dos, les quatre pieds en l'air.

Tigres, jaguars et panthères couraient et bondissaient le long du bastingage, nous lançant des regards étincelants, comme s'ils avaient voulu franchir l'espace qui nous séparait d'eux. Les lionnes, l'œil

inquiet, rugissantes et se battant les flancs de leur queue, allaient et venaient comme des femmes nerveuses, autour des lions paisiblement étendus sur le pont, les paupières mi-closes, avec une nuance de dédain sur leur visage majestueux.

Des vautours et des aigles tournoyaient au-dessus du navire, puis venaient se poser à la pointe des mâts. Partout, sur le tillac, dans l'entrepont, aux écoutes et derrière les hublots, on apercevait des ours, des loups, des hyènes, des buffles, des girafes, des serpents géants... Ici et là, des bêtes massacrées, les restes d'un zèbre, ceux d'un antilope, témoignaient, curée anglante, de la lutte pour la vie qui se livrait, là comme ailleurs, au détriment des plus faibles.

Les femmes, à l'aspect de cette jungle flottante, s'étaient presque toutes évanouies. Les hommes, guère plus rassurés, pressaient de partir notre commandant. Nous allions donc nous éloigner, lorsque des appels, aussi impré-

vus que possible, se firent entendre en pareille circonstance. Cette voix humaine. Cette voix de tressaillement d'épaves inconnues. Pourtant, elle venait de la direction d'où nous venions. S'agissait-il point d'un danger? Non, bel et bien la tête et le visage nous montraient des signes désespérés.

Une intense curiosité nous saisit à l'heure. Ou plutôt elle se fixa sur un navire peuplé de fauves. Assurément, ce n'était pas à lui un je ne sais quel danger. Une certaine méfiance nous saisit. Le capitaine ayant demandé ce qu'ils sentaient aussitôt. Je fis pour tirer sur les fauves pris donc ma carabine.

Il paraît que nous avons nous ont vus faire. Mais de rien. Nous étions très



l'Arche

se firent entendre. Oui, c'était bien de l'imprévu, car ces appels étaient poussés par une voix qui, au premier moment, ne fit qu'augmenter le trouble qui secouait la plupart de mes compagnons. Ceux qui se sentirent le courage de regarder dans les yeux, les cris durent se convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une apparition surnaturelle. Un homme passa et regarda le buste par le hublot d'une cabine, et nous faisions des signes désespérés.

La curiosité avait remplacé la peur mystique de tout à l'heure. Elle s'y était amalgamée. Car l'homme qui vivait dans l'Arche n'était pas un homme comme les autres. Il s'attachait à tout ce qui avait quelque chose de mystérieux qui n'allait pas sans inspirer la crainte. Toutefois la curiosité fut la plus forte, et, le lendemain, j'en demandai des volontaires, quatre hommes se présentèrent. Je fis le cinquième, disant qu'il fallait quelqu'un qui ne se laisserait pas effrayer par les fauves s'ils voulaient s'opposer au sauvetage. Je m'installai dans la cabine, et nous mîmes une embarcation à la mer. Nous avons donné les plus vives alarmes à ceux qui nous entouraient. Mais, nous autres, nous ne nous sommes doutés de rien. Dans le feu de l'action, l'on ne



Nous avons eu toutes les peines du monde à lancer une corde à notre homme.

G.M. ROL

se rend que vaguement compte du danger. On se démène, on pare au plus pressé, on s'en tire comme on peut, et voilà tout. Oh! certainement, cela n'a pas été tout seul. Quand elle nous a vus approcher, la ménagerie a cru que nous venions pour l'attaquer, et elle est entrée dans une belle fureur. En rugissements et grincements de dents, nous avons été servis. Mais le pire, c'est que le pilote improvisé, le fameux gorille, s'est mis à secouer la barre comme s'il avait la danse de Saint-Guy. Nous avons eu toute les peines du monde à lancer une corde à notre homme. Enfin, nous y sommes parvenus, c'est l'essentiel. Et, par miracle, nous ne nous sommes pas brisés contre la quille du navire. On peut dire que nous avons eu de la chance!

Au retour, les autres nous ont salués par un tonnerre d'applaudissements. Puis tout le monde a entouré notre Moïse sauvé des fauves, et nous avons su le fin mot de l'histoire. Mais le pauvre diable était bien épuisé; et ce n'est que le lendemain qu'il a pu nous conter tout au long son aventure.

Naturellement, vous l'avez deviné, les fauves appartenaient à un grand cirque américain, un cirque-ménagerie, que le navire passé désormais au nombre des vaisseaux fantômes avait mission de transporter de New-York en Europe.

Tout le mal venait de ce que le commandant avait eu l'idée malheureuse de donner une fête à bord, et que le directeur du cirque n'avait pas refusé le concours de ses artistes et de ses animaux. La fête tirait à sa fin. L'équipage, la troupe foraine, les quelques passagers qui les accompagnaient, tout le monde, alourdi par le vin, commençait à somnoler, lorsque subitement un cri de terreur mit sur pied toute l'assistance. En même temps, chacun put voir la cause de cette brusque alerte: les lions et les tigres, échappés de leurs cages, venaient de bondir sur le pont.

Pendant que les femmes fuyaient en criant, que les hommes, éperdus, cherchaient un moyen de défense, les dompteurs se mirent en devoir de maîtriser les bêtes. Mais ils furent bientôt débordés. De tous côtés affluaient jaguars, ours, loups, chacals, sangliers, boas, pythons, caïmans... Des oiseaux de proie, en s'évadant, leur battaient le visage de leurs lourdes ailes. Un grand singe terminait l'oeuvre par lui commencée au cours... (Suite à la page 38)

NOS PAGES

MARIEZ-VOUS

— Mariez-vous donc, jeune homme! Le mariage, que diable! ce n'est pas la mer à boire!

— Non, mais c'est la belle-mère à avaler!

SOURCE DE REVENUS

Elle.— Si vous continuez comme cela à jouer au poker avec papa, je ne vous épouse pas.

Lui.— Si votre père continue de jouer avec moi, je n'aurai pas besoin de me marier.

CLEF DES SONGES

— Crois-tu aux rêves?

— Oui.

— Qu'est-ce que cela signifie pour un homme marié de rêver qu'il ne l'est pas?

— Cela signifie un gros désappointement quand il se réveillera.

SA COLLABORATION

— Je viens d'écrire quelque chose qui sera certainement accepté par le magazine à qui je vais l'envoyer.

— Qu'est-ce donc?

— Un chèque pour le prix de l'abonnement.

UN LINGUISTE

Le commerçant.— Pourriez-vous vous faire comprendre si un Allemand ou un Espagnol venait au magasin?

Le solliciteur.— Certainement, s'ils savent parler le français.

SUR LA RUE

— Quel est cet imbécile que vous venez de saluer?

— C'est mon mari.

— Oh! je vous demande pardon.

— Pas nécessaire. Vous pouvez vous vanter d'être un excellent juge.



— Quelles nouvelles aujourd'hui?

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore vu le canard.

UNE RECETTE

Si vous voulez que votre fiston arrose votre parterre ou votre jardin, défendez-le lui expressément.

PROPOS DE TABLE

— Quelle est la chose la plus curieuse au monde?

— Une femme qui n'est pas curieuse.

PENIBLE SITUATION

Etre chez un marchand de chaussures et ne pas se rappeler à laquelle de ses chaussettes il y a un trou.

AU TELEPHONE

— Hello!

— Hello!

— Est-ce toi, chérie?

— Oui. Qui êtes-vous?

DOCUMENTATION



— Dis, maman, pourquoi qu'on met des coqs sur les clochers?

— Parce que, si c'étaient des poules, les oeufs tomberaient sur la tête des passants!



— Papa, est-ce qu'il vient du ciel mon petit frère?

— Certainement.

— Ça ne me surprend pas qu'on l'ait mis à la porte.

PAS AU COURANT

— As-tu vu Fabien depuis quelque temps?

— Pas depuis qu'il est enterré.

DONC...

— Une bonne cuisinière est préférable à l'argent.

— Oui, mais comment garder une bonne cuisinière sans argent?

SON EPITAPHE

Madame.— C'est une heureuse pensée que tu as eue de faire ton testament en cas que tu décèdes avant moi. Que veux-tu que je fasse inscrire sur ta tombe?

Le mari.— "Enfin seul".

AMENITES CONJUGALES

Elle.— Ça n'est pas d'hier que je me suis aperçu que tu es un imbécile!...

Lui.— Oh! je sais! Tu as dû le comprendre le jour où j'ai demandé ta main!

ULTIMATUM

— Votre mari parle sept langues? Comme c'est beau!

— Oui, mais quand vous aurez affaires à nous veuillez vous adresser à moi.

EN COUR

— Pourquoi avez-vous épousé un cambrioleur?

— Je me faisais vieille et je n'avais de choix qu'entre lui et un avocat.

DANS LA MEME NOTE

— Et moi je vous jure que je vous aime comme un fou.

— Et moi, je vous dis que j'en ris comme une folle.

LA VERITE

— Maman, j'ai vu M. Alfred embrasser ma soeur.

— Ça ne fait rien, mon enfant, ils vont se fiancer dimanche.

— Et quand papa va-t-il se fiancer avec la bonne?

AMUSANTES

PENSEE

L'homme le plus carré ne tient plus sur ses jambes lorsqu'il est rond.

LE QUIPROQUO

Elle.— Mais avant de m'épouser tu prétendais être à l'aise!

Lui.— Oui, je l'étais, mais je ne le savais pas.

PAS DE REGLE FIXE

— Qu'est-ce qu'il y a de plus embêtant dans la vie maritale?

— Des fois, c'est le mari, des fois c'est la femme.

COMMENT IL L'A SU

Lui.— Je voudrais bien savoir ce que vous diriez si je vous disais que je vous aime?

Elle.— Je ne sais... Mais n'aimeriez-vous pas à le savoir?

RIEN DE PRECIS

— Où est ton père?
— C'est bien difficile à dire.
— Comment cela?
— Il est mort.

UN BRAVE

— Alors, il m'a envoyé une gifle.
— Et qu'est-ce que tu as dit?
— Je n'ai pas bronché, et il a été tellement intimidé par mon sang-froid qu'il est parti sans insister.

LOGIQUE ECOSSAISE

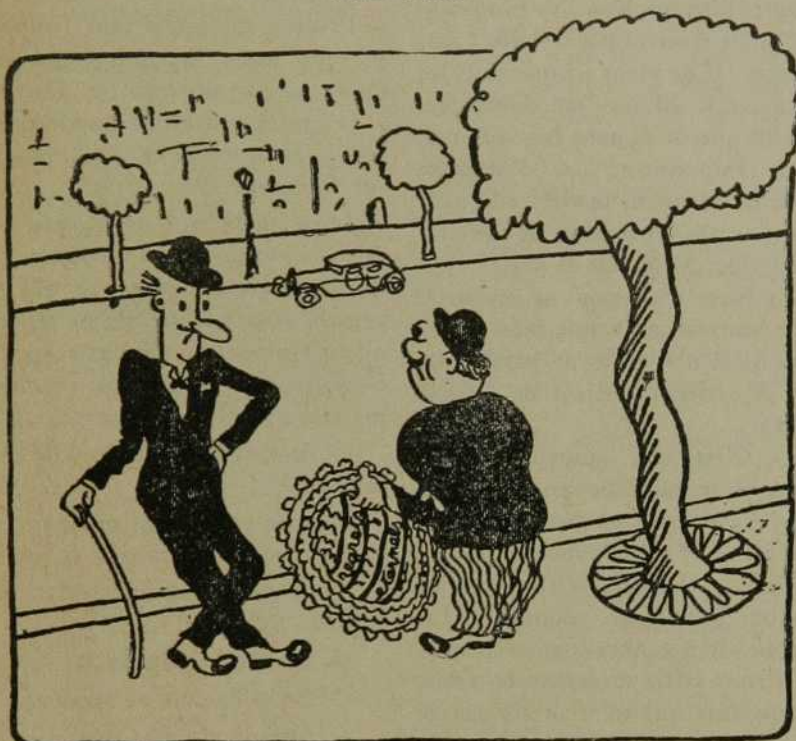
1er voyageur.— Auriez-vous l'obligeance de me passer une allumette.

2ème voyageur.— Avec plaisir, monsieur.

1er voyageur.— Est-ce assez malheureux, j'ai aussi oublié mon tabac.

2ème voyageur.— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin d'allumette.

SOUVENIRS



— Pourquoi cette couronne «Regrets éternels» ?
— Parce qu'avant de mourir, il m'a emprunté cent piastres !...

TABLE TOURNANTE

— Quel est l'esprit que vous interrogez ?
— Cambronne!
— Qu'est-ce qu'il répond ?
—
— Je m'en doutais.

NOTRE JEUNESSE

On pose à un enfant de dix ans cette question :
— Noé avait trois fils : Sem, Cham et Japhet. Qui était leur père ?
Et l'enfant de répondre :
— Est-ce que le vieux avait des doutes ?

LA LEÇON DU PERE

Un père reprochait à son fils de se lever trop tard.
— Apprends, lui disait-il que la diligence est toujours récompensée. Un homme qui s'était levé de grand matin trouva au milieu du chemin une bourse pleine d'argent.
— Mais, papa, celui qui l'avait perdue s'était levé encore plus matin.

ENUMERATION DETAILLEE

— Avez-vous des enfants, madame.
— Deux vivants et un de marié.

PROMOTION

— Ta femme te considère-t-elle toujours comme son trésor ?
— Hum ! maintenant c'est comme son trésorier.

CRI DU COEUR

— Mon gendre, je me sens très malade, je voudrais vous demander un service.
— Mais avec plaisir, belle-maman, un service de première classe...

JOURNALISME

— Cher directeur, veuillez me lire attentivement le poème ci-inclus et me dire votre avis sincère pendant que je suis dans le feu de la composition.
— Cher poète, ce n'est pas le feu qu'il faut mettre dans la composition, c'est la composition qu'il faut mettre dans le feu.



— Cyrille ! ta cigarette ! C'est comme cela que commencent les incendies !

DIFFERENCE

— Maman m'a expliqué la différence qu'il y a entre économie et avarice, mais je l'ai oublié !

— Elle a dû te dire, mon enfant, que si je restreins les dépenses sur mes effets, c'est de l'économie. Si je les restreins sur ses toilettes à elle, c'est de l'avarice.

IL Y EN A TANT D'AUTRES

— Vous ne jouez donc pas le bridge ?
— Jamais à une table où est ma femme.

— Pourquoi ça ?

— Nous avons dans la vie tant d'autres occasions pour nous disputer.

SECRET FEMININ



— Quel âge as-tu, mon petit garçon ?
— Ben... j'sais pas. Quand je suis né, maman avait vingt-six ans; maintenant, elle en a vingt-quatre !...

ESSAYEZ
UNE TASSE DE

BOVRIL

LA BONTÉ CONCENTRÉE
DU BOEUF

37FM

REFUSEZ LES
IMITATIONS



Essayez LA NOUVELLE
Maybelline

NON-CUISANTE
A L'EPREUVE DES LARMES



Embellissez vos yeux de cette manière simple et nouvelle — avec la NOUVELLE Maybelline. Assombrir instantanément les cils et les fait paraître naturellement longs et brillants. S'applique uniquement et facilement. Non cuisante et à l'épreuve des larmes. Noir ou brun. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distributeurs: Palmers, Ltd. Montréal.



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

L'AMOUR AU PRESBYTERE

(Suite de la page 7)

Je hochais la tête dubitativement.

— Les amoureux n'ont pas coutume de courir les presbytères!...

Pourtant ils y viennent parfois, comme je devais plus tard m'en convaincre.

J'avais coutume d'aller faire mes emplettes au magasin général de Basile Lacoursière. On trouvait là à peu près tout ce dont on avait besoin quotidiennement.

Le village de Ruisseau-Clair était curieusement construit, tout en longueur, ce qui fait que l'église était à une extrémité et le magasin Lacoursière à l'autre. Je dis *était*, parce que le village s'est développé depuis et, prenant de l'extension, s'est agrandi de telle sorte que l'église est maintenant à peu près au centre. Mais pour ce qui était de la situation du magasin, je ne m'en plaignais pas car cela me donnait l'occasion de faire de plus longues courses et de rêver plus longtemps sous le firmament bleu ou gris suivant les jours ou les saisons.

Un jour donc qu'il faisait une température idéale, temps froid et sec, (nous étions en février), que le soleil brillait dans la voûte uniformément bleue du ciel, je me rendis chez le père Lacoursière, comme tout le monde l'appelait, dans le dessein de faire quelques achats et aussi pour voir Louise, ma petite amie.

La neige était si brillante, si éblouissante, qu'en entrant dans le magasin, je crus pénétrer dans un four; j'étais littéralement aveuglée.

— Bonjour Sylviane! Quel bonheur de te voir! s'écria Louise Lacoursière.

— Bonjour chérie! répondis-je sans voir la blonde frimousse de mon interlocutrice qui accourait vers moi.

— Je ne vois plus clair, déclarai-je en riant, il faut que je m'habitue à la *noirceur* du magasin, et plantée toujours à la même place, je me frottai les yeux et distinguai peu à peu ce qui m'entourait.

Un jeune homme assez gros, pas très grand, était à quelques pas de moi et me dévisageait sans aucune gêne. Je ne fus jamais timide mais tout de même, je détournai les yeux avec un peu d'embarras, ce que voyant, ma jeune amie se mit en frais de me présenter le personnage.

— Monsieur Prosper Généreux, commis-voyageur.

— Mademoiselle Sylviane Des-saules.

— Enchanté de faire votre connaissance, Mademoiselle, fit le gros

jeune homme en saluant avec un sourire.

Je ne sais pas si j'ai dit que j'ai un malheureux penchant à la railerie, un tour d'esprit qui me fait tirer une petite pointe d'humour de la chose la plus banale.

Cette présentation imprévue, l'admiration béate du bon gros garçon qui me regardait de tous ses yeux, me parut ridicule, et je retins avec effort une folle envie de rire. Mais aussi peut-on s'appeler Prosper Généreux?... Je n'avais jamais rencontré pareille association de noms!

À mon amie qui m'entraînait chez elle, je dis doucement:

— Cette présentation n'était pas indispensable, ma petite Louise.

— En es-tu fâchée? me dit-elle. J'espère bien que non. Ne t'inquiète pas, tu ne reverras pas de sitôt l'ami Prosper. Il ne vient ici que tous les trois mois. Mais c'est dommage. Sais-tu que tu as paru lui faire une forte impression?... Pourquoi donc, Sylviane, ne te maries-tu pas? Tu n'as pas l'intention de finir tes jours chez Monsieur le Curé?

— Non, mais pour se marier il faut trouver, et tu sais bien Louise qu'il n'y a pas de parti pour moi ici, dans ce village de colonisation.

— C'est vrai, approuva mon amie, il te faudrait un mari très bien. Le notaire est marié, le docteur aussi, et tu ne voudrais pas du bedeau... continua-t-elle avec un sourire gentiment moqueur. En somme, il n'y aurait que Prosper, et si tu voulais te mettre en frais, je suis sûre que tu n'aurais pas de peine...

— Tais-toi, lui dis-je en lui fermant la bouche. Je n'apprécie pas beaucoup les voyageurs. Ils doivent être trop inconstants... Qui sait si ton Prosper n'est pas comme certains marins qui se font une *blonde* à chaque escale?

— Mon Prosper, protesta-t-elle. Je t'assure que la conquête est loin d'être faite, et je suis certaine depuis dix minutes que dans son cœur j'ai une rivale!...

Après nous être tour à tour taquinées et voir bien ri, je quittai Louise Lacoursière en passant par le magasin où je fis mes achats. Le voyageur était toujours là; je m'enfuis très vite, sans tourner la tête, feignant d'ignorer sa présence et je revins par la *grand' rue* sans trop me presser pour mieux goûter le charme de cette journée d'hiver.

J'étais rendue à mi-chemin lorsque je perçus un pas derrière moi. Quelques secondes après, une om-

bre trapue se dessina sur la neige à côté de la mienne, et Prosper Généreux se mettant à mon pas, manifesta le désir de faire route en ma compagnie.

Il avait dû se renseigner auprès du marchand, car il paraissait savoir où je demeurais, d'où je venais, etc.

— Vous n'aimeriez pas retourner dans la région de Québec? me demanda-t-il.

— Si, lui dis-je, mais je me trouve bien ici.

Le laissant parler avec enthousiasme de son joli village de Lotbinière, je l'observais discrètement. De visage agréable, il n'était cependant pas joli; les yeux sans couleur, d'un bleu comme déteint, étaient à fleur de tête et ils eussent été laids si le regard droit n'eût exprimé la franchise et beaucoup de bonté de même que la bouche trop grande.

Prosper, puisqu'il faut l'appeler par son nom, m'accompagna jusqu'au presbytère où je l'invitai sans empressement ni conviction à entrer se reposer, ce qu'il accepta sur-le-champ.

Mon oncle, qui nous avait vus venir, s'avança vers l'inconnu et la conversation s'engagea, ce qui me permit de m'éclipser. Je ne reparus qu'au moment du départ, alors que le visiteur se retournant vers moi me salua d'un retentissant:

— Au revoir! mademoiselle Des-saules!

Prosper parti, mon oncle me regarda avec un fin sourire et dit:

— Je pense que tu as suivi mon conseil, Sylviane!

— En quoi, mon oncle?...

— En te faisant un *cavalier*!

— Oh! je n'y suis pour rien, je vous assure! C'est un voyageur rencontré au magasin Lacoursière que cette étourdie de Louise m'a présenté, ce qui lui a fait croire qu'il pourrait prendre la liberté de m'accompagner... Mais la chose ne se renouvellera pas, je pense, car ce monsieur ne vient ici que tous les trois mois.

— Bien! bien! fit mon parrain sans insister davantage.

Quinze jours après, je recevais une carte postale ne portant que quelques mots que je ne me rappelle plus exactement, et la signature de Prosper. Naturellement, je n'y répondis pas.

Mais il faut croire que les affaires devinrent subitement meilleures, car le voyageur se mit à visiter son client du Ruisseau-Clair tous les mois!... Il ne manquait jamais de passer au presbytère voir la nièce de Monsieur le Curé, ce qui faisait ja-

(Suite à la page 39)

(Suite de la page 18)

vers elle, les yeux brûlants de fièvre et de passion:

— Renoncer à vous quand je vous retrouve si belle, quand je m'aperçois de quel prix est le trésor que j'ai laissé échapper de mes bras! Jamais...

— Qu'espérez-vous donc? E que prétendez-vous?

— Je prétends vous aimer, comme si nous ne nous étions jamais quittés, et vous revoir dans la petite chambre que l'ai conservée, et où tout est prêt pour vous recevoir!

— Vous êtes fou, ma parole d'honneur, vous oubliez...

— Que vous en aimez un autre? Votre mari, n'est-ce pas?

— Oui, je ne m'en cache pas. Je l'aime de tout mon coeur cet honnête homme, car il m'a sauvée de la honte et du ruisseau, où, grâce à vous, j'aurais peut-être fini par rouler.

— Eh bien! moi, je le hais cet homme qui vous a sauvée, qui seul vous empêche de revenir à moi. Oui, je l'exècre de toute la force de mon âme et je me vengerai sur lui...

— Les menaces, pas plus que les prières, ne me feront céder.

Il eut un ricanement sinistre.

— Les prières peut-être, mais les menaces, c'est autre chose.

— Quoi que vous fassiez, sachez-le bien, vous n'aurez jamais que ma haine et mon mépris.

— Que m'importe, si vous êtes à moi?

— La haine et le mépris ne vous rendent ni moins jolie, ni moins désirable!

Les deux adversaires se regardaient fixement, les yeux dans les yeux; elle, vibrante de colère et d'indignation, mais ne faiblissant pas, décidée à lutter jusqu'au bout, et à ne céder jamais; lui, le regard enfiévré de convoitise et de jalousie, véritablement exaspéré par une résistance aussi farouche qu'inattendue.

Il fit cependant un dernier effort pour l'apitoyer:

— Lina, ma Lina, je vous demande pardon. C'est la jalousie qui m'égare et votre indifférence qui m'affole.

— Mais j'ai menti, Lina, tu l'as deviné sans doute, c'est ton amour que je veux comme autrefois. Aie pitié de moi, songe à ton propre bonheur... Si tu voulais comprendre nous pourrions être heureux.

— Il est impossible que tu ne m'aimes plus. Songe Lina...

Elle l'interrompit d'une voix glaciale, pendant que son regard allait à lui chargé de dédain.

— Ecoutez, monsieur Dormeuil. Je ne voudrais pas vous fâcher. Voyez: je suis très calme en ce moment. Ce n'est donc ni la haine ni le ressentiment qui me font parler.

— C'est ma raison d'honnête femme et ma volonté de ne pas charger ma conscience d'un mensonge de plus qui dictent mes paroles.

— Je vous le répète donc: ce que vous désirez est impossible... et ne sera pas.

Il comprit alors que l'hostilité et la répugnance que lui témoignait la jeune femme étaient vraiment insurmontables et que nulle prière ne pourrait la fléchir.

Elle ne céderait qu'à la peur.

Eh bien! soit.

Après tout que lui importait, si le résultat était le même?...

Il cessa de tendre les mains. Ses yeux reprirent leur regard mauvais, et d'une voix sourde, que la colère faisait un peu trembler:

— J'aurais préféré ne pas recourir à certains moyens. Vous en conviendrez vous-même, j'y ai mis de la complaisance et du temps.

— Je vous ai assez suppliée, implorée, mais ma patience a des limites.

— Je crois avoir des droits à votre amour et je veux que vous soyez à moi, de gré ou de force.

— En tout cas je ne supporterai pas que l'homme que je déteste le plus, l'homme que vous aimez, goûte en paix une félicité sans bornes, pendant que vous me faites horriblement souffrir... Je lui écrirai donc, je lui dévoilerai tout le passé.

— Vous oseriez faire cela? Quel homme êtes-vous donc?

— Un homme qui vous aime, et qui est capable de commettre un crime pour vous conquérir.

— Il n'y a donc pas de bornes à l'infamie! Je vous devrai donc tous les malheurs de ma vie!

— Non, car j'espère que votre intérêt bien compris, l'intérêt même de cet homme qui vous est si cher, vous dictera votre conduite, et vous amènera où mes supplications et mes prières n'ont pu vous attirer... dans la petite chambre...

— Taisez-vous; ne soyez pas plus infâme!

— Je porte vos lettres, toutes vos lettres d'autrefois, là, dans ma poche; elles témoignent, je vous le répète, pour le cas où vous l'auriez oublié, que si vous me repoussez aujourd'hui, vous m'avez aimé, ardemment aimé jadis.

— Eh bien! ces lettres, je les enverrai à votre mari, en un pli recommandé, avec un petit commentaire que je me charge de rédiger. Leur lecture lui procurera, je suppose, un moment d'émotion agréable.

Il eut un ricanement diabolique.

Puis il continua tranquillement:

— Si ça ne suffisait pas, d'ailleurs, je pourrai lui révéler un autre secret, et lui apprendre l'origine d'un certain enfant qu'il a presque adopté...

— Qu'en pensez-vous?

— Je lui dirai où et comment il est né.

— Vous ne répondez pas; vous baissez la tête maintenant.

— Oui, je rougis de honte à la pensée que j'ai pu être assez aveugle, assez ignorante pour me laisser séduire par un homme tel que vous.

— Je suis un misérable, c'est entendu. Vous me l'avez déjà dit mais tel que je suis, je vous aime, et je suis le maître de votre destinée.

— Je vous attends donc demain à cinq heures du soir, dans la chambre que vous connaissez...

— Inutile de m'attendre, je n'irai pas, s'écria Lina relevant la tête.

— Si vous ne venez pas, j'enverrai immédiatement à votre mari toutes les lettres que je possède encore.

— Voyez, elles sont là.

Il tira de sa poche un portefeuille, et montra à la jeune femme des lettres jaunies par le temps, dont elle reconnut, hélas! l'écriture.

Elle se cacha le visage dans ses mains. Dieu qu'elle expiait durement la faute d'avoir eu confiance et d'avoir ignoré le mal et la trahison avant d'en être victime!



Succès point n'attend qui trop tard se rend!

QUAND votre emploi dépend de votre ponctualité, le meilleur réveil que vous puissiez acheter n'est pas un luxe — mais bien une nécessité.

Vous pouvez toujours vous fier au "Big Ben". La précision avec laquelle il marque le temps en a fait le plus fameux de tous les réveils. Il est toujours exact et ne vous fera jamais défaut.

Mais ce n'est pas tout — le "Big Ben" est aussi poli. Il possède deux voix — il vous appelle d'abord comme en murmurant, mais si vous ne vous levez pas, il change de ton — il crie! Il ne vous dérange pas non plus durant votre sommeil, car son tic tac n'est pas plus bruyant que celui d'une montre.

Faites-vous montrer cet attrayant réveil chez un marchand et commencez dès demain à vous lever d'après l'agréable et ponctuelle méthode "Big Ben".

Le nom de Westclox

vous permet de reconnaître tout un assortiment de chronomètres de qualité, y compris le "Big Ben" à \$4.50; le "Baby Ben" au tic tac régulier, silencieux et au carillon moelleux, à \$3.95; autres modèles à ressort à partir de \$1.25 et modèles électriques, à partir de \$3.00. Il y a aussi la superbe montre nouvelle "Ben" de poche, à \$1.75 et la "Dax", à \$1.25. Quelques-uns des réveils Westclox ont un cadran lumineux que vous pouvez voir dans l'obscurité.

Fabrication canadienne par

Western Clock Company Ltd
Peterborough, Ont.

Cela vaut la différence
pour avoir un

BIG BEN... \$4.50

AVEC TIC TAC SILENCIEUX et CARILLON A 2 VOIX



D'abord il murmure...
... puis il crie



Il referma les lettres dans le portefeuille qu'il remit en place, dans la poche de son habit.

Puis, croisant les bras, il ajouta d'un air féroce :

— Ne croyez pas d'ailleurs que vous en serez quitte à si bon compte.

— Je reviendrai à la charge, un mois après, pour vous laisser le temps de vous calmer et je vous réclamerai de nouveau l'amour auquel j'ai droit.

— Si vous persistez dans votre refus, si vous vous obstinez à ne pas venir, j'écrirai encore à votre mari; je lui apprendrai la vérité sur l'enfant; il le chassera de chez lui, il le jettera à la rue...

— Vous n'avez donc ni cœur, ni entrailles, et vous ne craignez pas que Dieu vous punisse de menacer aussi un pauvre petit innocent qui devrait vous être deux fois sacré?...

— Non, madame je ne crains rien, ni personne, et...

Il se retourna brusquement, et il recula ensuite, les yeux pleins de surprise et d'effroi.

Il recula devant un homme qui s'avavançait menaçant :

— Tu as tort de ne craindre personne, misérable, car je connais quelqu'un qui saura bien te châtier...

Dans le feu de la discussion, ils avaient l'un et l'autre peu à peu élevé la voix, sans remarquer qu'une porte s'était ouverte et qu'un homme les écoutait.

Ils pensaient qu'à cette heure-là, ils n'avaient rien à redouter. Le pavillon était plongé dans le silence et dans l'obscurité.

Jean et les domestiques qui couchaient au second dormaient. Le grand bureau voisin était vide. Ils se croyaient en pleine sécurité.

Ils n'avaient pas songé qu'on pouvait les entendre de l'étage au-dessus, et descendre par le petit escalier qui faisait communiquer le bureau et l'appartement de monsieur Verdurel.

Ils n'avaient pas prévu ce danger.

Aussi l'apparition d'un homme dans le recoin le plus obscur de la pièce, à l'endroit le plus inattendu, produisit sur eux un effet tragique.

La jeune femme poussa un cri de terreur, et dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber. Quant à Maurice il devint horriblement pâle; il jura entre ses dents, et il ferma les poings dans un geste de colère.

Mais il ne répliqua rien.

Qu'aurait-il pu répondre?

L'homme qui venait de prononcer des paroles insultantes et vengeresses, était en effet un vieillard, dont il espérait beaucoup et dont il avait tout à craindre, un vieillard aux moeurs sévères, qui n'avait jamais transigé lorsque l'honneur était en jeu.

C'était son beau-père, le propriétaire de la fabrique, monsieur Verdurel lui-même.

LE BAUME PERSAN donne un teint attrayant, doux et velouté. Rafraîchit et repose la peau. Lui donne une texture délicate et agréable. Odoriférant et d'emploi agréable. Rapidement absorbé par les tissus, il donne aux femmes ce charme auquel on reconnaît les élégantes. Le Baume Persan protège la peau délicate. Préserve et fait ressortir le teint le plus pur. Toutes les femmes soucieuses de leur beauté doivent se servir de cette lotion inestimable. C'est l'auxiliaire de beauté par excellence.

Pourquoi et comment se trouvait-il là ?

Le bruit des voix était-il parvenu jusqu'à lui, ou bien le vieillard était-il descendu dans le bureau pour travailler, faire une recherche quelconque, amené par un de ces hasards comme la vie en offre tant d'exemples ?

Nul ne le saura jamais.

Mais un fait certain, c'est que présent quoique invisible, il avait entendu la plus grande partie de leur entretien.

Il avait pu apprécier ainsi l'immoralité et l'infamie de son gendre...

Maintenant, les bras croisés, dans une attitude de justicier, pleine de colère et de mépris, il regardait Maurice et il hochait la tête sans rien dire.

Pendant quelques secondes—de ces secondes qui paraissent longues comme des heures—un silence angoissant plana sur eux.

Enfin, le vieillard parla :

— Ainsi, fit-il, d'une voix cinglante et dure, il ne te suffit pas de faire le désespoir de celle qui a eu la sottise de vouloir t'épouser! Il ne te suffit pas d'être joueur, paresseux, débauché. Il faut encore que tu sois aussi lâche, aussi vil, aussi abject qu'un homme peut l'être!

— Vous abusez, monsieur Verdurel, répliqua Maurice d'un ton énergique, oui, vous abusez vraiment du privilège que vous confèrent l'âge et la qualité de parent, et je ne supporterai pas plus longtemps votre langage...

Il voulut s'éloigner; mais M. Verdurel se plaça devant lui et l'empêcha de sortir.

— Tu ne t'éloigneras pas sans m'avoir entendu jusqu'au bout.

— Si vous désirez que je vous écoute, veuillez, je vous prie, me parler sur un autre ton.

— La vérité t'offense, mon garçon, et il te paraît dur d'être traité comme tu le mérites. Tu t'y feras cependant. C'est moi qui te le promets.

— Tout à l'heure tu osais menacer une femme qui n'a d'autre tort que d'avoir eu confiance en toi. Tu voulais réduire au désespoir un malheureux garçon, honnête et sympathique entre tous.

— Je ne vous comprends pas.

— Ne fais pas l'innocent.

— Tu me comprends fort bien.

Maurice haussa les épaules.

— N'essaie pas de nier, c'est inutile. J'ai tout entendu.

— Grâce à Dieu, je connais tes projets et il te faudra désormais compter avec moi, mon gaillard! Tu ne protestes plus maintenant?

— A quoi bon?

— Oui, à quoi bon?

— Je t'avertis donc sans autre préambule que si tu continues à persécuter cette femme, ou si tu révéles la moindre des choses à son mari, je te chasse de la fabrique et je te déshérite complètement.

— Tu m'entends, misérable, je te chasserai de chez moi.

A cette menace, le gendre ne put s'empêcher de frémir.

Il connaissait M. Verdurel, et il le savait fort capable d'agir comme il le disait.

Il savait bien qu'aucun scrupule ne l'arrêterait et qu'il ne reculerait même pas devant le scandale.

Autoritaire et violent, le beau-père de Maurice ne se laissait jamais fléchir par rien ni par personne, lorsqu'il avait pris une résolution. Sa menace était donc des plus sérieuses, et Maurice le comprit.

Son intérêt bien entendu lui conseillait donc de filer doux. Mais la façon cavalière et méprisante dont M. Verdurel le traitait en présence de Lina, en présence de la femme qu'il convoitait si ardemment, à laquelle il cherchait lui-même à en imposer, l'humiliait profondément.

Il ne voulut pas rester sous le coup de cette défaite. L'orgueil et l'amour-propre l'incitèrent à tenir tête à M. Verdurel.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, répliqua-t-il durement en redressant la tête, et vous me permettrez d'agir de même.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, et si je vous cède la place ce n'est qu'en raison de votre âge...

De nouveau il essaya de s'éloigner. Mais le vieillard avait déjà fermé la porte de sortie.

— Tu ne t'en iras pas avant d'avoir remis à cette femme toutes les lettres que tu portes sur toi, toutes ces lettres dont tu avais l'intention de faire un si monstrueux usage.

— Allons, exécute-toi.

— Donne-moi ces lettres, misérable!

— Non, je ne vous les donnerai pas. En voilà assez du reste.

— Laissez-moi passer.

— Je te le répète : tu ne sortiras pas d'ici...

— Est-ce vous qui m'en empêchez ?

— Prends garde!

— Vous ne me faites pas peur. Encore une fois, laissez-moi sortir.

— Rends les lettres d'abord.

— Non, non, non.

— Rends les lettres immédiatement ou malheur à toi!

— Malheur à vous-même!

— Misérable! Tu oses me menacer ?

Les deux hommes exaspérés par leur mutuelle obstination étaient l'un contre l'autre, visage contre visage, si près que leurs souffles se mêlaient.

Avec un mouvement de rage, M. Verdurel saisit le revers de l'habit de son gendre, voulant fouiller dans la poche pour prendre le portefeuille qui contenait les lettres.

— Laissez-moi; ne me touchez pas, hurla Dormeuil.

— Je ne te lâcherai pas tant que tu n'auras pas rendu les lettres!

Maurice leva les mains, repoussa le vieillard.

Mais celui-ci s'accrocha à lui et le secoua avec une force extraordinaire pour ses soixante-dix ans.

— Rends les lettres, criait-il dans un hoquet de rage.

— Non, cent fois non, répondait Maurice dont la colère tournait maintenant à la fureur.

Ses yeux s'étaient injectés de sang son regard lançait des éclairs, ses lèvres frémissaient; tout le masque de son visage exprimait l'affolement haineux d'un homme qui n'est plus maître de lui.

Décidé à se dégager coûte que coûte, il porta les mains sur son beau-père, le repoussa avec violence.

Mais M. Verdurel s'élança de nouveau sur lui.

Alors Maurice complètement affolé, le saisit au cou et le serra si fort, si fort, qu'il en eût bien vite raison.

Et quand il sentit l'étreinte du vieillard se relâcher, il le rejeta brutalement sur le canapé qui se trouvait derrière eux...

Debout, immobile, la sueur au front, les lèvres blanches, les mains cramponnées au dossier d'un fauteuil, Lina avait assisté à cette scène, sans dire un mot, la bouche close, les pieds cloués au sol par la terreur.

Quand elle vit Maurice—qui n'avait plus figure humaine tant était grande sa fureur—porter les mains sur son beau-père, elle pressentit le danger et poussa un cri :

— Malheureux! prenez garde! Vous allez faire un malheur!

Elle se précipita, voulut séparer les deux hommes.

Son intervention fut inutile.

Ses efforts désespérés et tardifs furent vains.

Maurice avait déjà lâché prise.

La fin de cette scène tragique n'avait pas duré dix secondes!

Il était trop tard.

Maintenant, Maurice s'était reculé. Lina, à genoux devant le canapé sur lequel le père de Valentine était tombé lourdement, regardait le patron de son mari, l'homme bon et gé-

N'accuse pas...



*N'accuse pas l'amour, l'amour n'est pas en cause.
L'amour est plus profond que nos rêves humains,
Et parce que son aile a glissé dans ta main,
Ne va pas blasphémer l'infini de ses roses.*

*Que lui reproches-tu? Sa trahison, peut-être?
Et l'ombre où s'abolit l'extase du passé.
Il ne t'eut pas trahi s'il ne t'avait bercé!*

*Vois, tu vibres toujours de son ultime étreinte
Son souffle embrase encor ton coeur saignant et nu,
Laisse le dénüment, les larmes et les plaintes
A tous ces malheureux qui ne l'ont pas connu.*

*Et loin d'exaspérer ta peine et ta blessure,
De ceindre d'amertume un front désenchanté,
Lève les bras vers Dieu, dont la tendresse sûre
Te fait vivre un moment de son éternité.*

néreux qui avait voulu la défendre et elle n'osait encore comprendre.

— Monsieur Verdurel, gémit-elle d'une voix suppliante, monsieur Verdurel, êtes-vous blessé?

Le vieillard ne répondit rien, ne fit aucun mouvement.

Elle tendit les mains vers lui, sans oser le toucher, et elle resta ainsi un instant, les bras en avant, les yeux hagards, immobile, soudain comme pétrifiée.

— Monsieur Verdurel, monsieur Verdurel, répéta-t-elle, d'une voix de plus en plus basse.

Mais elle n'obtint aucune réponse. Alors, elle comprit. Elle fut bien obligée de comprendre.

Ses lèvres exhalèrent une dernière plainte.

— Mort, il est mort!

Et elle s'effondra comme une masse sur le parquet.

Maurice ne se porta pas à son secours.

Il n'osait faire un mouvement.

Il regardait, les yeux brillants de fièvre et de terreur ce lamentable spectacle: Lina à terre, évanouie; M. Verdurel étendu sur le canapé, ne donnant plus signe de vie.

Il regardait, les yeux démesurément agrandis, et il n'osait bouger.

De grosses gouttes de sueur coulaient de son front et il lui semblait qu'à son tour il allait s'effondrer.

— Qu'ai-je fait? murmura-t-il. Suis-je fou, suis-je le jouet d'une hallucination?

— Est-ce bien vrai?...

— Oh je suis perdu, je suis perdu...

Il passa la main sur son front brûlant, cherchant à surmonter la terreur qui l'avait envahi.

Il osa s'approcher; il osa regarder de plus près...

M. Verdurel était mort; il n'était plus possible d'en douter:

— J'ai serré trop fort, je l'ai étranglé!...

Les dents du meurtrier claquèrent de frayeur, ses jambes fléchirent, pliant comme sous un poids trop lourd.

— Je suis perdu, je suis perdu, répétait-il à voix basse, oui, je suis perdu.

Egoïste forcené, il ne pensait qu'à lui.

Il n'eut pas un mot de regret pour la victime.

Pas un instant les remords n'effleura son âme.

C'était la crainte seule des conséquences que pouvait avoir pour lui ce crime affreux qui causait sa frayeur!

Peu à peu cependant il recouvra son sang-froid...

Le sentiment du danger qu'il courait, le désir d'y échapper, furent les plus forts.

Il redressa la tête.

— Eh! bien, non, je ne suis pas encore perdu, fit-il presque à haute voix avec un geste énergique.

Et dès lors il ne songea plus qu'à assurer sa sécurité.

Il réfléchit cinq minutes, et il formula ainsi le résultat de ses réflexions:

— Le danger ne peut venir que de Lina.

— Si elle ne parle pas, je suis sauvé. Jamais on ne songera à me soupçonner; jamais on ne devinera la vérité. Elle est trop invraisemblable!

Il s'approcha de la jeune femme, toujours évanouie.

Il la releva sans ménagement, la porta sur un fauteuil, lui frappa les mains l'une contre l'autre.

Elle reprit connaissance; la mémoire lui revint du drame auquel elle venait d'assister.

A peine eut-elle ouvert les yeux qu'elle poussa un cri d'horreur.

— Est-ce possible, fit-elle en joignant les mains dans un geste d'immense pitié pour la victime.

Mais brutalement Maurice la prit par le bras.

— Ne me touchez pas, misérable, cria-t-elle éperdue.

Elle se leva brusquement pour échapper à son contact.

Lui craignit qu'elle s'échappât.

Il lui barra la route.

— Ecoutez-moi, commença-t-il, d'une voix dure et impérieuse, le temps presse. Je n'ai d'ailleurs que quelques mots à vous dire.

— Ce qui arrive est de votre faute...

— De ma faute?

— Oui... Taisez-vous... J'ai bien dit: de votre faute. Mais personne ne s'en doutera, personne ne pressentira la vérité si vous m'obéissez aveuglément. Comprenez donc bien le sens de mes paroles et malheur à vous si vous me trahissez!

Lina suffoquait de douleur.

Elle faisait un effort surhumain pour arrêter les sanglots qui s'étranglaient dans sa gorge.

Pour éviter le regard de Dormeuil, ce regard où brillaient des lueurs sinistres, elle détourna la tête.

Mais dans ce mouvement brusque, ses yeux se portèrent vers l'angle de la pièce où gisait le cadavre de M. Verdurel.

Elle vit les bras ballants, le visage blême, marqué de l'empreinte de la mort!

Et pas moyen de fuir! Pas moyen d'échapper aux yeux du mort ou au regard de l'assassin!

Celui-ci continuait de sa voix implacable, froide comme l'acier, cruelle comme le destin:

— Ecoutez-moi bien pour que pas une de mes paroles ne vous échappe.

— Vous allez rentrer chez vous, vous coucher sans bruit.

— Vous oublierez ensuite ce qui s'est passé ce soir.

— Demain, quoi qu'il arrive, vous ne sortirez pas; vous resterez chez vous.

— Naturellement vous ne direz rien, car vous n'avez rien vu, vous n'avez rien entendu.

— Que pourriez-vous savoir, puisque vous étiez couchée, puisque vous dormiez à l'heure où le crime a été commis...

— Eh! quoi, vous voulez vraiment que je ne dise rien...

— Oui, j'exige que vous gardiez le silence.

— Mais, me taire, c'est devenir votre complice!

— Parler c'est vous perdre irrémédiablement. C'est perdre en même temps votre mari et votre enfant. A vous de choisir. Si je sombre dans cette aventure, je ne sombrerai pas seul.

— Je vous entrainerai dans ma chute, vous et ceux que vous aimez...

— Dieu! quelle honte!...

— Cette honte vous sera épargnée, car j'espère bien ne pas sombrer.

Mme. Jean reçoit une Aubaine!



JE NE ME SENS PAS BIEN, MARIE. TIENS, JE VAIS TELEPHONER POUR DES FRUIT-A-TIVES PENDANT QUE J'Y PENSE

OH, TU CONNAIS CE BON REMEDE, TOI AUSSI? ET JUSTEMENT, IL Y A UNE OFFRE SPECIALE UNE VRAIE AUBAINE, MA CHERE!



CERTAINEMENT, MME JEAN-NOUS LES AVONS... ET PUIS UNE BELLE EPARGNE, N'EST-CE PAS... OUI, OUI, LE POCKET-PAK CONTIENT LES MEMES FRUIT-A-TIVES QUE VOUS AVEZ TOUJOURS CONNUES ET QUE J'AI TOUJOURS RECOMMANDEES



TU L'AS DIT, C'EST UNE VRAIE AUBAINE, MA BELLE. JE VAIS GARDER LE NOUVEAU POCKET-PAK DANS MA POCHE POUR ME GARDER EN FORME SUR LE VOYAGE

JE NE SAIS PAS CE QUE NOUS FERIONS SANS LES FRUIT-A-TIVES ELLES NOUS GARDENT SI BIEN PORTANTS



QUELLE COMBINAISON!

ACHETEZ et Recevez ceci GRATIS!

Les Fabricants sont si sûrs que les Fruit-a-tives sont supérieures à tout remède semblable qu'ils vous donnent cette:

GARANTIE d'Argent Remis

Commencez par employer les Fruit-a-tives qu'il y a dans le "Pocket-Pak" gratuit. Si vous n'êtes pas entièrement satisfait des résultats obtenus, retournez le grand paquet de Fruit-a-tives non ouvert. Votre argent vous sera remis.

Fruit-a-tives

"Le remède qui se vend plus que tout autre de son genre au Canada"



UN savon à laver jaune renommé—connu partout des ménagères comme étant digne de confiance, inoffensif et pourtant peu coûteux.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

SAVON COMFORT

MATURITE-MATERNITE AGE MOYEN

Une femme a besoin, à ces trois époques critiques, d'un remède sur lequel elle peut compter. C'est pourquoi il y en a tant qui prennent le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. 98 sur 100 disent: "Il m'a soulagée". Il vous soulagera aussi.

Le COMPOSE VEGETAL de LYDIA E. PINKHAM



GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBELLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

Le Liniment Egyptien Douglas soulage maux de tête et névralgie. Indispensable en cas de croup, maux de gorge et amygdalite. Ayez-en toujours une bouteille sous la main.

J'espère détourner les soupçons, égarer la justice sur une fausse piste.

"Dans ce cas, vous serez sauvée, vous aussi. Vous le voyez, votre sort est lié au mien. Ne l'oubliez pas, car moi, je n'oublierai rien.

Maurice se tu, et un silence lugubre se fit sous le haut plafond de la chambre du crime.

Maintenant, Lina pleurait.

Elle baissait la tête comme la bête qui vient d'être battue et qui attend de nouveaux coups, résignée, sachant bien qu'elle ne peut pas échapper à son sort.

Encore une fois, elle était la plus faible; elle le sentait bien; elle devait subir sa destinée.

Sa poitrine se gonflait sous la poussée des pleurs qu'elle ne pouvait retenir.

Et près du mort, déjà froid, ses sanglots sonnaient l'agonie de son âme et la détresse où sa vie allait sombrer.

Maurice restait impassible.

Il regardait couler les larmes sur le beau visage de la femme qu'il avait aimée, qu'il convoitait encore, et il devinait bien que ces larmes devaient être plus brûlantes que le feu, plus amères que le fiel. Il savait que la jeune femme souffrait atrocement et qu'elle n'aurait pas éprouvé une plus grande douleur s'il l'eût livrée au bourreau, s'il l'avait soumise aux pires tortures physiques.

Et cependant il n'eut pas pitié d'elle.

En la voyant vaincue, anéantie, réduite à l'état de pauvre loque humaine, il ressentit une sorte de joie et de soulagement. Dans son égoïsme féroce, un réconfort lui vint de cette détresse.

— Elle ne parlera pas, murmura-t-il.

"Je suis sauvé!

Sauvé! c'était là le grand mot, le seul cri qui pouvait sortir de cette âme.

Qu'importait les souffrances de Lina puisqu'il avait la certitude qu'elle garderait désormais le silence?

Il voulut néanmoins lui porter un dernier coup.

Il lui prit le bras, l'obligea à lever les yeux.

Elle ne résista pas; elle le laissa faire. Elle n'avait plus ni force, ni volonté.

— Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

Elle fit signe que oui.

— Alors rentrez chez vous. Une dernière fois, oubliez ce que vous avez vu. Ignorez ce que vous avez entendu... Retenez seulement ce que je viens de vous dire...

Il la poussa dans la direction de ses appartements, dans la direction du pavillon où Jean dormait d'un sommeil heureux.

Se soutenant à peine, la pauvre femme s'éloigna et pénétra dans le salon qui faisait suite au bureau. Elle ne fit, d'ailleurs, que traverser cette pièce et elle se réfugia dans son cabinet de toilette où elle put enfin pleurer à son aise.

Dans sa hâte de fuir le lieu du crime, dans le désordre de ses pensées, elle oublia de fermer la porte qui faisait communiquer le bureau et le salon.

Fatal oubli qui devait avoir, nos lecteurs le savent déjà, les plus terribles conséquences!

Les magistrats n'eurent pas tort de considérer ce fait comme capital et de le prendre pour point de départ de leur enquête.

Ils ne se trompaient qu'à moitié, quand ils affirmaient que le meurtrier, avant ou après le crime, avait franchi le seuil de cette porte.

Ce n'était pas l'assassin qui l'avait ouverte, mais c'était un complice, un complice involontaire, il est vrai.

Mais dans l'impossibilité où ils se trouvaient de pressentir le drame, les magistrats devaient être fatalement amenés à soupçonner d'abord, à accuser ensuite le seul homme qui habitait le pavillon, le mari de Lina, le malheureux Jean Bernard.

Quand la jeune femme eut disparu dans l'ombre du salon, Maurice Dormeuil, qui l'avait suivie un instant du regard, se retourna.

Brusquement, il se trouva face à face avec sa victime.

Un long frisson le secoua des pieds à la tête.

Mais son émotion ne dura pas.

— Allons, il le faut, dit-il presque à haute voix, comme pour se donner du courage.

Rapidement, avec des gestes fébriles, il porta la main en avant, débouonna la redingote du vieillard, fouilla les poches.

Malgré son trouble, il poussa un soupir de satisfaction lorsqu'il trouva dans la poche du gilet un porte-monnaie, dans celle de la redingote un portefeuille.

Porte-monnaie et portefeuille devaient, en effet, jouer un rôle dans le plan qu'il avait déjà conçu pour détourner les soupçons, et un instant, il avait eu peur que M. Verdurel ne les eût point sur lui ce soir-là.

Pendant qu'il le fouillait, ses mains tremblaient et ses yeux brillaient étrangement.

Il vida le portefeuille et porte-monnaie, mit le contenu dans sa poche, puis les jeta sous le canapé.

— On croira à un vol, murmura-t-il entre ses dents.

Pour rendre l'hypothèse du vol plus vraisemblable, il essaya de forcer les tiroirs, d'ouvrir le secrétaire.

Mais il n'avait aucun des instruments nécessaires, pas même une simple clef.

— Bah! le porte-monnaie et surtout le portefeuille vide suffiront comme indices du vol.

Il jeta un dernier regard dans la pièce, mais, à cette minute solennelle, la vue du cadavre, dont les yeux grands ouverts semblaient suivre tous ses mouvements, lui fit perdre contenance, et il ne s'aperçut pas que Lina, dans son émotion, avait oublié de refermer la porte!

Et il s'en alla avec la certitude qu'il ne laissait derrière lui aucune trace qui permit de deviner le drame dont il était le triste héros.

Il n'alla pas loin.

Il s'arrêta dans l'arrière-bureau qui se trouvait au milieu de la fabrique et qui prenait jour sur une cour intérieure, dans l'arrière-bureau où Théodore avait l'habitude d'écrire la nuit.

Il tourna le bouton électrique et se laissa tomber sur le divan qui garnissait tout un coin de la pièce, et, la tête dans ses mains, il réfléchit longtemps.

A un moment donné, il murmura :

— Il aurait fallu forcer le secrétaire. La police n'y aurait vu que du feu.

Il réfléchit un instant encore :

— Il faudrait que j'aie le courage de retourner dans le bureau; je trouverai bien ici une pince, un morceau de fer quelconque... Oui, oui, il le faudrait...

Mais il comprit vite qu'il n'oserait jamais.

Il frémissait à la seule pensée de se retrouver en présence du cadavre de son beau-père. Il sentait un froid de glace envahir tout son corps.

Décidément, il fallait trouver autre chose.

Il chercha longtemps.

Tout à coup, il se frappa le front...

Il avait trouvé.

Une lettre anonyme naïvement révélatrice suggérerait la fausse piste.

La justice saisirait la lettre... se lancerait dans une fausse direction.

— Oui, oui, c'est cela, fit-il joyeux, en se frottant les mains.

Justement, sur une table, devant lui, était posée une machine à écrire.

Dormeuil ne se demanda pas pourquoi elle était là, ni si elle se trouvait à sa place habituelle.

Depuis son mariage, il ne faisait plus à la fabrique que des apparitions de plus en plus rares.

Il ne pouvait donc s'étonner de voir une machine à écrire dans ce bureau.

Elle était là, c'est tout ce qu'il remarqua.

Il s'approcha, regarda un instant, d'un air distrait, pensant à autre chose; puis il s'assit à la place même où une heure avant s'était assis Théodore Rozet.

C'était, en effet, la machine Sinclair dont se servait le mari de Sidonie, qu'il transportait, la nuit, dans cette pièce retirée et que ce soir-là, pressé de fuir, il n'avait pas rapportée dans le bureau des dactylographes.

Dormeuil chercha sur la table une feuille de papier.

Toutes celles qu'il trouva étaient marquées.

Quelques-unes portaient le nom et l'adresse d'un architecte.

— Tiens, comme c'est drôle, remarqua Maurice!

C'étaient les feuilles dont se servait Théodore pour établir ses devis

Le gendre de M. Verdurel constata le fait sans l'approfondir, sans pressentir une difficulté.

Il se dit simplement :

— Je ne puis pas me servir de ce papier. Il faut que j'en trouve un autre.

Après deux secondes de réflexion, il eut le léger sourire de l'homme qui vient de trouver.

Il prit dans sa poche son portefeuille, en tira plusieurs lettres et les examina.

Deux d'entre elles ne contenaient que quelques mots écrits sur la première page. Il n'avait qu'à découper la seconde et il aurait ainsi la feuille de papier désirée.

L'une d'elles était précisément la lettre par laquelle Lina s'était excusée auprès de madame Dormeuil de n'avoir pu assister à la vente de charité qui avait eu lieu l'avant-veille.

Maurice la regarda, la tourna et la retourna en tous sens. Elle ne portait aucun signe.

C'était du papier à lettres ordinaires

(Suite à la page 33)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 11



1—Bien décidé à s'enfuir avec son ami Jack, le petit James quittait une riche demeure où il était l'enfant gâté.



2—Mais il voulait rester fidèle à une amitié éprouvée par plusieurs années de souffrances dans l'orphelinat.



3—Il n'emportait avec lui qu'une cassette dans laquelle il mettait ses petites économies de chaque jour.



4—Il s'aperçut en ce moment que l'économie avait du bon car cet argent était leur seul moyen de ne pas mourir.



5—Jack amena son ami dans l'atelier des fournaises où il avait travaillé. Il savait qu'ils seraient en sûreté.



6—Il réussit, malgré l'heure tardive, à se procurer des aliments, grâce à l'argent apporté par son ami.



7—Insouciant comme tous les enfants, ils mangèrent gaiement et se couchèrent à terre, près d'un tas de charbon.



8—Ils se réveillèrent à bonne heure et quittèrent en hâte le terrain de l'usine. Ils se dirigèrent vers le port.



9—Ils espéraient obtenir un engagement sur un bateau en partance. Mais c'était un dimanche. Le port était fermé.



10—Ils rôdèrent quelque temps dans les environs, cherchant une ouverture qui leur permettraient d'arriver sur les quais.



11—Ils rencontrèrent des enfants qui jouaient au cricket et s'associèrent avec eux afin de se divertir un peu.



12—Jack lança la boule. Le « batter » l'attrapa et l'envoya à toutes forces dans une fenêtre. Les enfants s'enfuirent aussitôt.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 5



1—On se souvient que le Capitaine, parti à la recherche de son cheval, s'était trouvé devant un ours gris énorme.



2—Surpris par l'arrivée inattendu de cet animal, il perdit l'équilibre et roula en bas de la longue pente.



3—L'ours lui-même, entraîné par son propre poids, devalait aussi la pente. Tous deux s'arrêtèrent sur la glace du fleuve.



4—Par un heureux hasard, le Capitaine tomba sur un morceau de glace qui se détacha du rivage et se mit à descendre avec le courant.



5—Mais au moment où la glace, approchait un peu de la rive, l'ours y grimpa et s'avança lentement vers sa victime.



6—Le Capitaine n'avait pas son revolver. La lutte était ainsi inégale et l'officier avait peu de chances d'y échapper.



7—Tout occupé à se défendre contre cet adversaire d'une force extraordinaire, le Capitaine ne savait plus où il se trouvait.



8—Soudain, la glace céda : il fut entraîné avec l'ours dans une chute de quelques pieds encombrée de rochers.



9—C'est ce qui lui sauva la vie. L'ours nagea dans une autre direction et le Capitaine se cramponna à une glace flottante.

(Suite de la page 30)

re, comme il s'en vend des milliers de boîtes chaque année à Paris.

Il se décida pour cette feuille, la déchira soigneusement, puis il la glissa dans la machine et aussitôt il se mit à tapoter sur le clavier.

Il écrivit :

"Méfiez-vous. Une personne à qui vous avez rendu service a surpris un secret. Ne descendez pas le soir dans le petit bureau, surtout lorsque vous aurez touché de l'argent. Ce serait très imprudent. Un homme vous guette, qui depuis longtemps médite un mauvais coup."

Quand il eut terminé, Maurice lut et relut sa lettre. Il en fut satisfait.

— Maintenant, il me faudrait une enveloppe. Malheureusement je n'en ai pas.

Il fut obligé d'aller dans le grand bureau et de chercher dans les caissiers.

Il n'osa pas éclairer l'électricité. Il se dirigeait à la lueur d'une allumette. Enfin, il trouva des enveloppes jaunes, communes, sans en-tête.

C'était ce qu'il lui fallait.

Il revint sur ses pas et écrivit l'adresse :

"Monsieur Verdurel,
rue du Cherche-Midi,
Paris."

Il ajouta la mention : "Personnelle".

Puis, il glissa la lettre dans l'enveloppe et la cacheta après avoir mis un timbre.

— Je la jeterai à la poste, en passant, rue Littré. Elle sera distribuée demain, dans la matinée.

"Les magistrats s'en saisiront et leurs soupçons s'égareront sur l'entourage, sur un domestique ou un ouvrier quelconque.

"En tout cas, ils n'hésiteront plus sur le mobile du crime; le vol deviendra évident.

Tout en raisonnant ainsi, Maurice regardait autour de lui, jetant un dernier coup d'oeil avant de se diriger vers la sortie.

Satisfait de son inspection, il éteignit la lumière électrique et s'en alla par le chemin par lequel il était venu.

Arrivé devant la porte qui donnait sur la rue de Bagnaux, il s'arrêta. Il releva son col et enfonça son chapeau jusqu'aux oreilles.

Mais ces précautions ne lui parurent pas suffisantes.

Il ne fallait pas qu'on le vit sortir. Son salut pouvait en dépendre.

La rue de Bagnaux, à cette époque surtout, était peu fréquentée. Passé neuf heures du soir, très rares étaient les passants.

Il prêta l'oreille cependant, et très attentivement écouta.

Justement il entendit un bruit de pas.

Il attendit.

Peu à peu le bruit diminua, devint de moins en moins distinct. Puis, plus rien.

Néanmoins Maurice ne bougea pas. Il attendit encore.

Il laissa s'écouler une minute. Il ouvrit alors tout doucement la porte, se pencha, avança la tête et inspecta la rue.

Comme vermifuge, une préparation effective est Mother Graves' Worm Exterminator et elle peut être donnée à l'enfant le plus délicat sans crainte d'injure à sa constitution.

Tout était désert; on n'entendait aucun bruit. Rassuré, il sortit, et referma la porte avec les mêmes précautions.

Maintenant, c'est fini.

Il est dehors. Il n'a plus rien à craindre. Il fait un pas pour s'éloigner et gagner la rue de Vaugirard.

Mais au même moment, il a un brusque mouvement de recul et un juron s'étrangle dans sa gorge.

En face de lui, débouche sur l'autre trottoir une allée étroite, bordée d'arbres frêles, tapissée de lierre, chemin sombre et mystérieux qui conduit à des pavillons blottis sous la verdure, ateliers d'artistes raffinés, amateurs de silence et de solitude, et aussi nids d'amoureux fervents qui cachent dans ce décor de feuillage le secret de leur bonheur.

De l'ombre épaisse de cette allée, une forme humaine a surgi brusquement et, pendant un instant rapide comme l'éclair, Maurice croit voir un fantôme!

Il reste cloué sur place, glacé d'effroi.

Mais la raison et le sang-froid lui reviennent.

Ce n'est pas un fantôme, c'est une femme qui est devant lui...

Une femme enveloppée d'un grand manteau et d'un voile noir.

Elle l'a aperçu au moment même où il l'apercevait.

Elle a eu le même mouvement de recul. Elle ressent la même frayeur.

Comme lui, elle a peur—c'est bien évident.

Elle a peur d'être reconnue et elle reste en place, pétrifiée.

Pendant deux secondes, l'homme et la femme se regardent à la dérobée, cherchant à voir sans être vus.

Puis, un même instinct les pousse tous deux. Ils cherchent l'un et l'autre le salut dans la fuite.

Mais ils fuient dans un sens opposé.

Pendant qu'elle disparaît dans la rue du Cherche-Midi, lui court, épouvané, vers la rue de Vaugirard, vers la rue de Rennes, où il se perd dans la foule qui se précipite à la gare Montparnasse pour prendre les derniers trains du soir.

VI

Trois jours après, un innocent, Jean Bernard, était accusé d'avoir commis le crime dont Maurice Dormeuil était l'auteur!

La porte que Lina, dans son trouble, avait oublié de refermer; le papier dont le meurtrier s'était servi pour écrire la lettre anonyme destinée à égarer les soupçons de la justice, constituait contre le mari de Lina des présomptions d'autant plus fortes qu'elles s'ajoutaient à une autre présomption.

— Celui qui a fait le crime, disaient les anciens, c'est celui à qui le crime profite.

Or la disparition de M. Verdurel était si grosse de conséquences heureuses pour Jean Bernard, que le juge d'instruction n'hésita pas une minute à le faire arrêter et à livrer son nom à la malédiction publique...

Comme tous les innocents qui ont franchi le seuil maudit d'une prison, accablés sous le coup d'une infâme accusation, Jean Bernard passait de la révolte à l'abattement, de la surexcitation et de l'espoir au plus sombre découragement.

Les choses s'étaient passées avec tant de rapidité qu'il en resta confondu.

Tout d'abord, la mort du patron, l'assassinat de l'homme à qui il devait plus que la vie.

Un coup de foudre, et aussi une grande douleur!

Puis l'avalanche grossissante des soupçons suspendus un instant sur sa tête et l'écrasant enfin sous la honte et le mépris public.

Ah! ces premiers interrogatoires où le juge d'instruction jouait avec lui, comme le chat avec la souris!

Il lui semblait que toutes ses réponses se dressaient contre lui, que ses dénégations piteuses et gauches avait des tournures d'aveux.

C'est qu'en effet le malheureux ne pouvait donner aucune explication plausible aux faits incompréhensibles qui servaient de base à l'accusation dont il était l'objet.

Cette porte toujours fermée, qui donc avait pu l'ouvrir?

Pas un instant Jean ne songea à faire porter ses soupçons sur sa femme ou sur les deux domestiques qui étaient à son service.

Mais, en dehors d'elles, qui donc soupçonner?

Lorsque le juge d'instruction, M. Maire, lui affirmait avec une belle conviction :

— La porte qui conduit de votre appartement au bureau où a été commis le crime n'a pu être ouverte que par l'une des personnes qui habitent le pavillon.

Jean ne protestait pas.

Il se taisait.

Et lorsque le juge ajoutait :

— Vous en convenez vous-même, n'est-ce pas?

Il se contentait de lever les yeux et les bras au ciel.

Il ne commençait à s'indigner et à protester énergiquement que lorsque M. Maire concluait :

— Des quatre personnes qui habitent dans le pavillon, vous seul pouvez être accusé.

"C'est vous qui avez ouvert la porte et qui, le crime accompli, dans la hâte et la précipitation de la fuite, avez oublié de la refermer.

— Non, non, criait le malheureux. Je le jure; je suis innocent, je suis innocent!

— Il ne suffit pas de nier.

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Que vous me donniez une autre explication raisonnable de l'ouverture de la porte qui aurait dû être fermée.

A cette mise en demeure, l'accusé ne répondit rien.

Quelle explication aurait-il pu donner?

Jean Bernard, aussi bien que M. Maire, était à cent lieues de la vérité.

Comment aurait-il pu deviner ce qui s'était passé?

Il cherchait, il cherchait... sans rien trouver, sans pressentir quoi que ce soit du drame qui s'était joué la nuit, si près de lui, pendant qu'il dormait.

Son attitude était si piteuse, si pitoyable que des gens moins prévenus que le juge d'instruction l'auraient cru coupable.

C'est qu'il est bien difficile à un innocent, victime de coïncidences et

BEECH-NUT

COMMENT

LA

TOUX

A

DISPARU

FABRIQUÉE AU CANADA



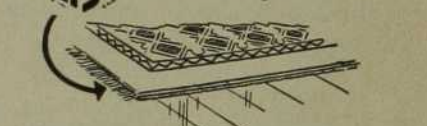

Danger Caché!

Maintenant complètement vaincu par le

FIXE-TAPIS



Il y a chaque année au Canada un grand nombre d'accidents graves causés par le danger caché des tapis glissants.



Ce coussin en caoutchouc spongieux et rebondissant fait trois choses... prévient le glissement même des petits tapis dispersés... donne aux tapis une plus belle apparence et une plus grande souplesse... et protège leur beauté et leur durée.

Le Fixe-Tapis Aristo est garanti pour un long usage... à l'épreuve de la poussière... facile à nettoyer à l'aide d'un tuyau d'arrosage.

Il y en a un échantillon pour vous... servez-vous de ce coupon

The Canadian General Rubber Co., Limited
Galt, Ontario

Veuillez m'envoyer un échantillon de Fixe-Tapis Aristo pour que je l'essaie.

Nom _____

Adresse _____

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 3, Ont.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 146



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 147



HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. D'une façon normale. — Garçons, filles dans l'enfance. 2. Qui est au bon air. 3. Du verbe nuire. — Petit ruisseau. 4. Espaces de terre entourés d'eau. — En les. — Recueil de bons mots. — Masse de pierre très dure. 5. Anagramme de <i>mien</i>. — Adj. poss. pl. — Tête d'une tige de blé. 6. Du verbe être. — Quatrième note de la gamme. — Du verbe tuer. — Anagramme de <i>loi</i>. 7. Part. passé du verbe rire. — Unité de travail mécanique. — Anagramme de <i>non</i>. 8. S'enfoncer dans la boue. — Nom vulgaire de la Serratule (pluriel). 10. Avec qui on est lié d'une affection réciproque. — Saint, en espagnol. — Pronom pers. masculin. 11. Arbre toujours vert. — Homme ignorant (au figuré). — Dénué d'esprit. 12. Fille de Cadmus et d'Harmonie. — Le plus grand fleuve de Sibérie. — Conj. qui exprime le doute. 13. Métal servant à une foule d'usage dans l'industrie. — Conj. copulative. 15. Action de laver (pl.). — Formation et sortie naturelle des dents. | <ol style="list-style-type: none"> 1. Femme qui allaite un enfant qui n'est pas le sien. 2. Le même que le premier du onze hor. 3. Redonne de la vigueur. — Air du visage, prestance. 4. Servent à aiguiser. — Qui a la forme d'un oeuf. 5. Partisan de l'arianisme. 6. Blanchir au moyen de la lessive. — Carte à jouer. — La première femme. 8. Deuxième note de la gamme. — Vif, remuant. 9. Usages. — Fluide que nous respirons. 10. Coups de baguettes donnés sur le tambour. 11. Coups donnés sur la tête avec la main. 12. Action ou manière d'atteler. 13. Donner le jour à un enfant. 14. Enfant à la mamelle. 15. Opération par laquelle on débarrasse des poils. — Fourrure que les dames portent autour du cou (renversé). 16. Très petite quantité. 17. Boule métallique contenant un morceau de métal qui le fait résonner dès qu'on le remue. 18. Dis son avis. — Pron. 3e pers. des deux genres. 19. Action de sucer (pl.). — Liquide blanc très nutritif. |
|---|--|

de hasards malheureux, de prouver son innocence!

Que de pauvres gens en ont fait l'expérience avant Jean Bernerd!

Le plus souvent d'ailleurs une accusation injuste a pour effet de déprimer celui qui en est la victime et de le laisser sans défense en présence du juge d'instruction.

Le mari de Lina, habitué à être entouré d'estime et de sympathie, avait senti son coeur faiblir dès qu'il s'était aperçu que son entourage le regardait tout à coup avec un doute au front.

Saisi en plein bonheur au lit moelleux des joies domestiques, le sort, après l'avoir cajolé quelques années, le précipitait à l'abîme! Il en demeurait confondu.

Conscience droite et ayant cru jusqu'alors que la justice régnait sur la terre parce que son travail et sa probité avaient eu leur récompense matérielle, il restait abattu devant l'effondrement de sa vie heureuse.

Un espoir lui restait, c'est que la justice découvrirait le coupable.

Mais chaque jour, à la suite de chaque nouvel interrogatoire, il se rendait compte que M. Maire ne cherchait même plus.

Le juge avait en effet la conviction entière qu'il tenait l'assassin. Il en était aussi certain qu'on peut l'être.

Et lentement l'espoir diminuait dans l'âme désemparée de l'accusé.

Pauvre Jean Bernerd!

Ce qui déchirait le plus son coeur, c'était la pensée de Lina.

Que devenait la chère créature séparée de lui?

L'horrible chagrin dont il était pour elle la cause innocente, devenait une obsession, sa plus vive souffrance.

Pendant tout le temps qu'il avait été au secret, aucune nouvelle de sa femme ne lui était parvenue.

C'était la tombe anticipée avec ses affres et ses terreurs.

Aussitôt qu'il avait pu écrire et communiquer avec l'extérieur, ç'avait été pour apprendre que sa Lina adorée, tombée gravement malade après son arrestation, devait rester au lit, en proie à la fièvre et au délire!

Nos lecteurs se rappellent sans doute qu'après l'arrestation de Jean, Lina avait eu une entrevue avec son ancien ami, avec Maurice Dormeuil.

Elle avait supplié l'assassin de sauver son mari, de sauver l'innocent.

Mais Maurice lui avait fait comprendre qu'il ne voulait pas et qu'il ne pouvait pas parler.

S'il parlait, il dirait tout, la liaison ancienne, les amours lointaines, la naissance de l'enfant.

Il ressusciterait du tombeau de l'oubli tout le passé maudit!

Et Jean souffrirait encore plus. Il souffrirait toute son existence, blessé au plus profond de son âme d'une blessure qui ne guérirait jamais!

Lina comprit si bien qu'elle se trouvait dans la nécessité ou de laisser son mari en prison, victime d'une accusation infâme autant qu'injuste, ou de lui briser le coeur et d'anéantir sa vie, qu'en présence de cet épouvantable dilemme, elle perdit presque la raison.

Après avoir pleuré toute la nuit, après s'être roulée sur le tapis en s'arrachant les cheveux, elle resta plusieurs jours inerte, sans force, sans volonté, terrassée par la fièvre et bou-

leversée pendant le sommeil par d'horribles cauchemars.

Très inquiet les trois premiers jours, le médecin prescrivit à l'entourage de prendre les plus grandes précautions et surtout de la rassurer le plus possible au sujet du sort de son mari.

Une nouvelle émotion pouvait la tuer.

Jean ignorait la gravité de l'état de sa femme, il croyait à une simple faiblesse passagère.

Il s'en félicitait presque. Il n'était pas loin de penser que la demi-inconscience où elle était plongée devait être considérée comme un bienfait.

La nature offrait en effet, une trêve à ses tortures morales; la gravité des événements lui demeurait cachée.

Chaque jour, aux heures lucides, elle s'attendait à voir revenir son Jean, à le voir revenir la tête haute, son innocence ayant été enfin reconnue.

Son entourage s'efforçait d'entretenir ses illusions et l'avocat de Jean faisait aussi de son mieux pour la tranquilliser.

Cet avocat, nous le connaissons.

C'est Pierre Marty, le jeune homme qui avait trouvé, rue de Bagneux, le sac aux mailles d'or contenant la bague de saphir et les lettres d'amour que nos lecteurs n'ont pas oubliées.

Pourquoi Jean Bernerd l'avait-il choisi comme défenseur?

Certes, Pierre Marty n'était pas encore un avocat célèbre, Jean Bernerd aurait pu confier sa défense à un maître plus illustre et plus expérimenté.

Mais une secrète sympathie l'avait poussé à choisir celui que le hasard avait mêlé au drame dont il était le héros.

La veille du crime, il ne le connaissait pas encore. Il ne l'avait vu pour la première fois que le lendemain du jour tragique.

Mais ce jour-là, il l'avait entendu soutenir avec un tel accent de conviction que le bibelot précieux qu'il avait trouvé constituait la clef de voûte de l'affaire ténébreuse qui les préoccupait tous deux, qu'une fois accusé il avait tout naturellement songé à lui.

— Qui choisirez-vous pour avocat? lui avait demandé M. Maire.

Le juge s'attendait à entendre l'accusé répondre:

— Maître Louis Aubert.

Ou bien encore:

— Maître Henri Dessaigne.

Aussi ne put-il cacher sa surprise lorsqu'il l'entendit répondre, après un instant de réflexion:

— Maître Pierre Marty.

Mais il comprit bientôt les raisons de ce choix et il ne put s'empêcher de sourire.

— Vous choisissez un avocat que vous n'aurez pas grand-peine à convaincre de votre innocence. C'est, d'ailleurs, un excellent choix; maître Marty est un jeune homme de grand talent et, avec lui, votre cause sera en bonnes mains.

Mêlé par le hasard à cette affaire, qui intriguait tout Paris, Pierre Marty n'avait cessé, depuis la première heure, de s'y intéresser passionnément.

Il était absolument convaincu que la mystérieuse trouvaille faite par lui la nuit du crime, aux abords de la maison ensanglantée, se rapportait di-

rectement ou indirectement au drame de la rue du Cherche-Midi.

Les recherches de ce côté, si promptement écartées par M. Maire, à sa grande surprise, il les avait reprises, lui, pour son compte.

La bague, où la lueur bleue d'un saphir étincelait parmi le rayonnement des diamants, avait brillé à une main qu'il eût bien voulu découvrir.

Il était persuadé que tout ce mystère s'éclaircirait si l'on parvenait à déchiffrer l'énigme du saphir rouge.

Tout de suite, l'accusé, que des présomptions terribles avaient fait tomber dans les mains de la justice, lui avait été sympathique.

Aussi, quand il apprit que Jean Bernard l'avait spontanément choisi pour avocat, il en fut très heureux.

Après une heure d'entretien avec lui, il était sorti du Palais de Justice plus convaincu que jamais que le juge d'instruction faisait fausse route et que son client était innocent.

Cette conviction s'était fortifiée au cours de l'instruction, et sa franche sympathie s'était vite doublée d'une immense pitié pour l'innocente victime qu'il ne parvenait pas à arracher aux griffes de la justice.

Il témoignait à Jean Bernard un dévouement sans limites, s'ingéniant chaque jour pour lui en donner de nouvelles preuves.

Il le rassurait sur le sort de sa femme, comme il s'efforçait de rassurer Lina sur le sort de son mari.

Il s'apitoyait sur la situation de la frêle jeune femme foudroyée en plein bonheur et qui se débattait péniblement sous l'étreinte de la folie.

Tous les matins, il passait à la prison, réconfortant le malheureux, et ensuite il se rendait auprès de Lina, endormir ses craintes, réveiller ses espérances.

Elle l'accueillait comme un sauveur, toujours avec le même empressement.

Dès l'entrée, elle scrutait ses yeux. Que lui apportait-il?

— Eh bien! cher maître, rien encore de nouveau? Je le vois bien, allez, à votre regard, au grand pli qui traverse votre front.

— La bonne nouvelle n'est pas encore pour aujourd'hui...

De fait, l'instruction était depuis longtemps close et la fatale décision de faire passer Jean en cour d'assises prise, que l'infortunée Lina, qui n'avait de la marche du temps qu'une vague conscience, l'ignorait encore, le docteur ayant affirmé qu'un nouveau coup pouvait la tuer.

L'opinion du docteur, hâtons-nous de le dire, n'était pas celle de Pierre Marty.

Il songeait, lui, que l'état de torpeur mentale dans lequel déperissait la femme du prévenu pouvait la mener lentement au tombeau.

Il pensait qu'il aurait mieux valu l'en arracher, pour la jeter dans l'action défensive.

N'aurait-il pas été préférable qu'elle connût exactement le péril de son Jean, qu'elle pût suivre au jour le jour les incidents de la défense?

N'aurait-il pas été préférable qu'elle vit le malheureux délaissé de tous et qu'elle lui apportât le réconfort suprême de sa tendresse plutôt que de succomber à un état morbide?

Pourtant, il n'osait pas agir dans ce sens, d'autant plus que l'accusé lui-même lui recommandait sans cesse la

prudence et le priait de ménager l'impressionnabilité de sa chère compagne.

— Penser, mon cher défendeur, s'écriait-elle avec des sanglots dans la voix, ce qu'elle va souffrir, la pauvre enfant!

— Ah! mon ami, mon seul ami, laissez-la encore dans son inconscience! Ce sont des jours de répit qu'elle passe, et des larmes qu'elle aura le temps de verser plus tard.

— Oui, répondait Marty en hochant tristement la tête, mais ensuite quel réveil!

— Préparez-la bien doucement. Attendons encore, nous avons le temps...

Cependant les jours passaient et l'avocat laissait Lina dans la même incertitude.

Quelquefois, il se montrait moins optimiste, et à la question de la jeune femme:

— Eh bien! quoi de nouveau?

Il répondait, au risque de la faire défaillir:

— Hélas! chère madame, M. Maire s'obstine toujours. Il en revient sans cesse à son éternelle marotte de la porte ouverte et de la lettre écrite à la machine Sinclair...

— Mon Dieu!...

— Fatale lettre, dont le papier fut vraisemblablement pris dans votre propre boîte.

La malade, alors, gémissait, livide, enfonçant ses ongles dans ses oreilles pour ne plus rien entendre.

Des paroles de folie sortaient de ses lèvres brûlées.

— Pauvre petite femme, pensait Pierre, quelle sensitive! Si je n'arrive pas à tirer son mari d'affaire, ce sera la folie. Quel dommage! Une si jolie créature!

Malgré sa perspicacité coutumière, l'avocat ne comprit pas le drame de conscience qu'il cotoyait.

Comment eût-il pu comprendre?

Lina ne savait que clamer avec un accent étrange:

— Mon mari est innocent: je le sais, j'en suis sûre...

Et elle étranglait dans sa gorge les mots prêts à s'en échapper.

— Je pourrai le faire sortir de prison, ajoutait-elle quelquefois.

Mais elle se reprenait vite pour dire:

— Il n'y a pas une preuve contre lui. Rien que des présomptions.

— L'accusation est absurde; n'est-ce pas, monsieur Pierre, le simple bon sens la repousse.

— En effet, pourquoi ce crime? Jean et moi nous étions si heureux. N'avait-il pas une position enviable, inespérée, un avenir sûr et brillant? Jamais un différend ne s'est élevé, même le plus faible, entre son patron et lui.

— Sans doute, et chacun est unanime à reconnaître que l'attitude de votre mari était celle d'un homme pleinement satisfait de son sort.

— C'est pourquoi, chère madame, je ne doute pas que son innocence ne soit reconnue...

— N'est-ce pas? Mais quand, mon Dieu, quand?

— De la patience, du courage surtout.

— La justice est lente dans ses opérations...

— Elle ne lâche pas vite ceux qu'elle a une fois saisis...

"J'habite UN VIEUX MANOIR"

"Mais je connais un procédé économique d'entretien à la cire"

"Ma vaste maison comprend 12 pièces et je n'ai qu'une seule bonne; aussi j'étais terriblement fatiguée jusqu'à ce que je connus un procédé d'entretien plus facile. Je travaille presque à moitié moins depuis que j'ai découvert la méthode à la Cire Johnson pour le soin des planchers, des meubles et des boiseries. Plus besoin maintenant de m'excuser sur l'état de ma maison lorsqu'il m'arrive des visiteurs. Il semble que mes planchers n'ont jamais besoin de frottage. Mes boiseries restent d'une blancheur immaculée. Aucune saleté ni trace de doigt sur mes meubles. Cela s'explique aisément. Presque tout dans la maison est à l'abri de la saleté et de l'usure grâce à une couche brillante de véritable Cire Johnson, la cire qui constitue un poli si durable."



Ci-dessus: "La Cire Johnson nettoie tout en polissant! Elle élimine égratignures et taches et donne aux meubles un poli satiné. La poussière ne peut adhérer à sa surface luisante."

A droite: "La Cire Johnson forme une couche protectrice sur les planchers, bouche tous les trous et fentes. Vous pouvez louer pour une modique somme le Polisseur électrique Johnson, chez un vendeur local et polir aisément tous vos planchers en quelques minutes."



CIRE JOHNSON



pour planchers et meubles

S. C. Johnson & Son, Ltd., Dépt LS10 Brantford, Ontario.

Ci-inclus 10c. Veuillez m'envoyer votre grosse boîte d'essai de Cire Johnson et votre intéressante brochure.

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Province _____

Division du compte d'éclairage

1/10
COÛT DES
LAMPES

9/10
COÛT DU
COURANT

ELECTRIC LIGHT BILL					
PERIOD	SENT DURING	NEW HOURS USED	GROSS BILL	MONTHS	NET BILL
RESIDENCE				CREDIT	
THIS BILL COVERS SERVICE FROM METER READING DATE ON PREVIOUS BILL				ARREARS	
Mr James Brown				TOTAL	
46 King St				APPLIANCE	
E. E. C. YORK ONT.				TOTAL	

SI VOUS n'employez pas des lampes qui donnent le plus d'éclairage pour le courant dépensé, vous perdez de l'argent. D'autres lampes éclairent moins, bien qu'elles consomment tout autant de courant. Le coût du courant représente à peu près quatre-vingt-dix pour cent de vos frais d'éclairage. Vous épargnez de l'argent en employant les Lampes Laco Mazda. Elles ne consomment pas plus de watts qu'il est indiqué sur l'ampoule et elles vous donnent le maximum d'éclairage. Elles coûtent moins cher au carton de six.



«S'il faut lutter encore, préparons-nous à la lutte.

Quand l'avocat laissait à dessein tomber un de ces mots d'alarme mitigé de doute, la pauvre Lina ne pouvait retenir des cris de douleur et d'effroi...

Et Pierre Marty se retirait, torturé lui aussi à la pensée de l'épouvantable malheur suspendu sur la tête de deux innocents.

VII

Il n'était pas un village de France où le crime de la rue du Cherche-Midi, sombre drame entouré d'un angoissant mystère, n'eût eu un certain retentissement.

Un endroit où l'on en parla longtemps et ardemment, même après l'émotion des premiers jours, fut le petit pays de Saint-Germain-des-Feuilles, joli village perdu dans le haut Limousin.

Au cabaret qui est aussi débit de tabac, et où l'on vend le *Petit Parisien* et les journaux locaux, les fortes têtes en discutèrent à loisir.

Pensez donc, un de leurs concitoyens, une gloire pour tous, Jean Bernard, ce petit qui avait si bien fait son chemin dans la grande ville, était natif de Saint-Germain-des-Feuilles!

Sa vieille mère habitait au bout du pays une maisonnette tapie sous des châtaigniers.

C'était là qu'elle avait élevé l'enfant avec une tendresse sans défaillance.

Veuve encore jeune d'un honnête cantonnier, elle avait consacré toutes ses forces à suffire aux besoins de ses enfants.

Jean était le plus jeune et dès sa plus tendre enfance il avait émerveillé ses parents et ses voisins par la précocité de son esprit.

Intelligent, éveillé, travailleur, l'enfant à l'école dépassait tous ses camarades, et en savait bientôt presque autant que l'institutrice, une vieille fille qui enseignait à lire aux fillettes et aux garçons.

Un de ses oncles qui était maître-maçon à Paris et qui passait les périodes de chômage dans le Limousin offrit à sa mère de l'emmener avec lui.

Non pas qu'il voulût faire de lui un apprenti maçon.

Le petit était bien trop intelligent pour ça!

Mais l'oncle avait des amis à Paris qui se chargeraient de le faire entrer soit dans des bureaux—il avait une si belle écriture et il savait si bien l'orthographe!—soit dans un atelier.

Il avait, en effet, de réelles aptitudes pour le dessin et pour la mécanique.

La Bernarde se révolta tout d'abord à l'idée de se séparer de son fils.

Pensez donc, il n'avait encore que onze ans!

Et c'était le dernier né...

Mais l'oncle insista et la pauvre mère finit par se rendre à ses raisons.

Elle comprit avec un orgueil bien naturel que la place d'un tel enfant n'était pas au village.

Et, un automne, elle le laissa partir.

Une fois dans la capitale Jean ne tarda pas, suivant l'expression populaire, à faire son chemin.

Deux ou trois étapes dans diverses maisons sérieuses. L'avaient conduit chez M. Verdurel.

Ignorant ce que l'avenir lui réservait, il avait cru que c'était pour son bonheur.

Hélas!...

Nous nous réjouissons souvent d'événements que nous déplorerions, si nous connaissions l'avenir.

Au village, tout naturellement, il avait des envieux.

Parti en veste de droguet, en sabots, avec un feutre grossier à larges bords, parlant le patois, on l'avait vu revenir vêtu en bourgeois, avec une canne, une moustache fine, des bottines et ce langage aisé des villes qui paralyse le paysan, qu'il méprise et qu'il envie en même temps.

Au lendemain de ce crime entouré d'un mystère impénétrable, on avait dit dans une stupeur:

— Le patron de Jean Bernard, qui a été assassiné!

La nouvelle avait fait la trainée de poudre entre les deux rangées de mesures inégales qui font comme une rue boueuse que les troupeaux, deux fois par jour, traversent à pas lents.

Dès le midi, un bon voisin de la Bernarde passait devant sa maisonnette et, apercevant la vieille femme en train de cueillir des légumes au potager, le paysan ne put tenir sa langue:

— Dites donc, l'Antouena!...

L'Antouena, en langue limousine, veut dire la femme d'Antoine.

— Hé! hé! répondit la mère de Jean en relevant la tête et en abritant ses yeux du soleil pour reconnaître son interlocuteur.

— Il en est arrivé un accident au maître de votre fils?

Tout de suite, la paysanne pâlit; elle se releva et secoua la terre de sa jupe de futaine.

Et, à petits pas craintifs, les mains tremblantes, elle s'approcha de la baie qui séparait son jardin de la route communale.

— Comment que vous dites, père Chénot? C'est-il de ce bon monsieur Verdurel que vous voulez parler?

Chénot agita le journal, arrivé le matin.

— C'est dans le *Petit Parisien*, ma pauvre Bernarde, c'est imprimé. M. Verdurel est mort. Il a été assassiné avant-hier dans la fabrique.

La mère leva les bras au ciel.

— Grand saint Baudile, c'est-y possible, ce que vous dites là?

— Absolument. Un scélérat s'est introduit la nuit dans l'usine. On a trouvé le patron de votre fils, mort, dans son bureau. Le bandit l'avait étranglé!

— Ah! mon bon Chénot, en voilà un coup pour mon pauvre Jean!

La Bernarde avait l'air consterné.

— Tant de bontés, pensez-y donc, que ce brave et saint homme a eues pour mon fils.

«A tel point que celui-ci l'aimait comme si c'était son défunt père! Il m'en a tant parlé, chaque fois qu'il vient ici, que c'est comme si je l'avais connu, et qu'on aurait travaillé la terre ensemble.

«Et on l'a tué? Miséricorde du bon Dieu, quel malheur!...

«J'ai même son portrait au-dessus de ma cheminée, près de celui de la dame de mon garçon.

«Si vous voulez entrer, Chénot, vous pourrez le voir comme tout un chacun.

Le paysan, vraie gazette villageoise, ne se le fit pas dire deux fois.

Laissant ses sabots au pas de la porte, il entra d'abord dans la cuisine, puis dans la salle à manger de la Bernarde. Une salle à manger où, à vrai dire, la Bernarde n'entraît pas souvent.

C'était là qu'étaient tous les beaux meubles envoyés par le fils à sa bonne maman, pour la faire participer un peu de loin à son bien-être d'homme enrichi.

Il y avait une table couverte d'un tapis et dessus un grand vase avec des fleurs en papier.

La cheminée portait une belle pendule avec des candélabres à cinq branches, luxe inouï à Saint-Germain-des-Feuilles, et au-dessus s'étalait la bonne tête de M. Verdurel, un agrandissement de photographie que l'employé reconnaissant avait fait faire à ses frais.

La Bernarde le désigna d'un geste pieux, les yeux humides.

Et elle dit simplement:

— Avant, il y avait là le portrait du président Félix Faure...

Certes, pour elle, M. Verdurel avait une autre importance qu'un Président de la République puisqu'il était le bienfaiteur de son fils chéri.

Elle continua:

— Je l'ai remplacé par celui-ci qui est le patron de mon Jean comme le grand saint Baudile est le mien.

Chénot ne put se défendre de rire.

— Elle est bonne celle-là! s'exclama-t-il. Mais dites donc, l'Antouena, je me suis laissé raconter, hier, au marché, que vous vouliez aller à Paris voir votre feu.

La figure de la vieille s'épanouit.

— Ça vous étonne, n'est-ce pas?

«Pensez donc, mon bon Chénot, jamais je n'aurais cru avoir le courage d'y aller dans ce Paris, mais mon petit n'a pas le temps de venir souvent embrasser sa vieille mère. Ça le dérange de son travail.

«Alors tant pis, voyez-vous, Chénot, j'irai moi.

«Vous me direz: vous aurez peur du chemin de fer.

«Oui, ça c'est vrai, j'en ai peur; surtout quand il entre en sifflant dans le grand trou noir de la montagne; mais la peur, tte, ne fait pas mourir.

«Je n'en aurai que plus de joie à l'arrivée, de serrer mon Jean bien fort sur mon cœur. Alors, bravement, j'en ai pris mon parti. J'ai acheté une malle.

«Tenez, voyez, elle est là, ma malle, au pied de mon lit, elle est prête et au premier jour je pars.

«J'attends encore un peu pour que mes poulets soient un peu plus gros, pour ne pas arriver les mains vides.

— Comme de juste, approuva Chénot, en vrai paysan.

Il ajouta aussitôt:

— Je vous conseille, la mère, de les emporter vivants, dans une caissette, bien emballés, avec la tête libre.

— Ainsi ferai-je, Chénot...

«Mêmement, ce que vous venez de me dire au sujet de M. Verdurel, Dieu ait son âme, me décide à presser mon départ...

Et comme si elle voulait s'embarquer incontinent, la bonne femme ou-

vrit sa malle et y empila des chemises et des mouchoirs bien repassés.

Chénot reprit:

— Si vous voulez me faire signe, je vous porterai votre malle à la gare, avec mes vaches.

— C'est pas de refus, entendu, voisin, consentit l'Antouena, et cela ne tardera pas.

Le lendemain Chénot raconta au cabaret cette nouvelle sensationnelle: la veuve d'Antoine partait pour Paris!

Mais ce jour-là aussi la mère prit une entorse en sortant de sa maison, et elle dut rester plusieurs jours seule avec son petit berger de treize ans, accroupie au coin du foyer avec une compresse d'herbes sur la cheville.

Et Chénot, qui faisait du charbon dans le bois, ne revint pas faire la causette avec elle.

Pendant ce temps, après quelques tâtonnements, d'ici de là, la justice mettait la main sur Jean Bernard et ne le lâchait plus.

Ce fut une stupeur à Saint-Germain-des-Feuilles.

Personne n'eut la cruauté d'apprendre cet événement incroyable à la pauvre Bernarde.

Même son petit père sut tenir sa langue.

Et quand elle fit signe à Chénot de lui porter enfin ses bagages à la gare, il vint l'oreille basse et se montra d'un mutisme égal à sa loquacité ordinaire.

Avec toutes sortes de prévenances, il installa la paysanne dans un wagon de troisième réservé aux femmes seules et bondé de religieuses, l'exode d'un couvent de soeurs grises.

Il se félicita de cette circonstance et il se dit en lui-même:

— La Bernarde n'a jamais lu un journal de sa vie; les soeurs n'y passent point leur temps non plus. En route, au moins, la pauvre n'apprendra rien.

«Sa bru, que j'ai prévenue, saura sans doute prendre des ménagements pour lui faire connaître le malheur qui la frappe. C'est à elle de le faire, non à nous autres.

Et le brave Chénot quitta sa voisine, après l'avoir embrassée trois fois, suivant la coutume, la larme à l'oeil et le cœur chaviré.

Dans le train, la Bernarde plaça ses poulets près d'elle, et elle glissa sous la banquette le panier qui renfermait du beurre fraîchement baratté.

Elle ne tint point conversation avec les bonnes soeurs. Elle se parlait à elle-même, par demandes et par réponses, et sa vieille bonne figure réfléchissait au fur et à mesure ses pensées.

Elle imaginait la bonne surprise qu'elle allait faire à son Jean, à la fin du jour.

Justement, elle arriverait sur le coup de six heures, au moment où il sortait de la fabrique pour rentrer chez lui.

Ce qu'il serait content!

A l'avance elle jouissait de l'épanouissement de sa figure quand il l'apercevrait.

— Ce qu'il sera heureux, répétait-elle, anticipant sur la fête de leur cœur qui s'approchait au fur et à mesure que les heures fuyaient.

Vers deux heures, elle cassa une croûte pour se désennuyer.

Puis, sa tête retomba sur sa poitrine et elle fit un somme.

Quand elle s'éveilla, on était près de Paris.

— Etampes, criait la voix de l'employé.

Enfin on arriva, et, son bagage pris, le facteur qui portait sa malle neuve, héla un cocher.

— Rue du Cherche-Midi, à la fabrique Verdurel.

— Là oùsqu'eu lieu le crime alors? gouailla le cocher. Tâchez de ne pas vous faire suriner, la mère!

— Pas de risque, répartit la vieille en installant ses poulets sur le strapontin; pensez-vous seulement un peu, mon garçon, si votre cheval a des jambes. Il n'a pas l'air vaillant, le pauvre.

Quand la voiture stoppa devant la fabrique, elle descendit prestement et déposa ses colis sur le trottoir.

Un homme et une femme causaient sous la porte cochère.

C'était Baptiste, l'ancien valet de chambre de M. Verdurel, et Sidonie, la femme de l'économiste.

La Bernade s'approcha du coupe et, sans gaucherie, le visage brillant de joie malicieuse sous son petit chapeau de paille tressée, elle questionna:

— Excusez-moi; pourriez-vous pas me dire si mon fils est là?

— Votre fils?

— Oui, mon fils, ajouta-t-elle avec cette fierté villageoise qui se dissimule mal sous des airs modestes; mon fils, le maître de la fabrique, quoi, Jean Bernard!

L'homme et la femme se regardèrent stupéfaits.

— Elle ne savait donc rien, celle-là!

Sidonie examinait la paysanne avec une curiosité insolente.

Une expression de pitié, au contraire, se lisait sur le visage grave et bon de Baptiste.

Ils se taïsaient tous deux.

Un grand silence tombait, sinistre, sur les épaules de la mère.

Enfin, d'un air contraint, Baptiste commença:

— M. Bernard n'est plus là, présentement.

Il n'en dit pas plus.

Il ne se chargeait pas, lui, d'apprendre à la pauvre vieille que son fils, à cette heure, était en prison.

C'était au-dessus de son courage.

Décontenancé, la Bernade répliqua:

— Ainsi, il n'est pas là... Et sa femme?

— Ah! sa femme y est, sûrement; je vais même vous conduire au pavillon où elle habite.

Remise, la mère pensait:

— Il va arriver tout à l'heure.

Et comme ses poulets piaillaient, elle eut un petit rire:

— Ils sont beaux et bien nourris, n'est-ce pas?

— Acompanyez-la donc, madame Rozet, et montrez-lui le chemin, une femme arrange mieux les choses.

Tout de suite la femme de Théodore accepta la tâche de préparer la paysanne au choc de la fatale nouvelle.

Saisissant le panier d'une main, elle pria la Bernade de la suivre.

Souvent, depuis la maladie de Lina, elle s'introduisait à son chevet sous prétexte de lui apporter ses soins, et l'autre, la croyant attendrie par son malheur, supportait sa présence sans joie mais aussi sans défiance.

— Voilà la maison de votre fils, fit-elle avec un air calme et triste qui impressionna la voyageuse.

La mère de Jean porta les yeux sur le petit hôtel clos et qui avait déjà cet air d'abandon des demeures où agonisent des vivants, hier heureux.

Puis son regard vint se heurter, interrogateur cette fois, aux yeux aigus de sa compagne.

Sidonie la saisit par le bras, et, arrêtant son élan vers la porte, elle murmura:

— La pauvre Lina est malade. Sans doute, ma bonne femme, vous venez pour la soigner.

— Malade, ma belle-fille?

— Non, je n'en savais rien. Je suis partie comme ça parce qu'il y a six mois que je n'ai pas vu mon enfant, et que je m'ennuyais trop de lui.

— Pauvre femme... Alors vous ne savez rien?

— Non, mais qu'y a-t-il donc, s'écria la mère d'une voix éteinte.

— Ma belle-fille serait-elle bien malade? Voyons, dites?

Sidonie hocha la tête affirmativement.

— Bien malade, oui, et, plus à plaindre encore.

La vieille paysanne chancelait sur ses jambes.

Que voulaient dire les paroles de cette femme inconnue?

Sidonie reprit:

— Quant à votre fils...

— Mon fils! répéta la mère haletante, suspendue aux lèvres minces de son interlocutrice; à ces lèvres qui distillaient des paroles de malheur.

— Eh bien! l'assassinat du pauvre M. Verdurel...

— Seigneur, acheva la vieille mère, ce meurtre lui aura tourné l'esprit; je devine, le malheureux est devenu fou!

— Cela vaudrait mieux pour lui, répondit la femme de Théodore en hochant la tête d'un air lugubre.

La paysanne poussa un cri rauque. Les larmes jaillirent.

— Mon fils serait-il mort? balbutia-t-elle.

— Non, mais il est accusé; on l'a mis en prison!

La physionomie de la Bernade se transforma en un instant.

De livide, elle devint pourpre.

La colère, l'indignation flambaient dans ses petits yeux encore mouillés.

— Accusé, mon fils? En prison, Jean Bernard?

— Hélas!

— Ah! je voudrais bien savoir pourquoi, par exemple?

Et comme Sidonie hésitait.

— Mais, dites donc, madame, vous me faites mourir! Parlez! Que j'aie voir mon fieu et le défendre.

La tête relevée, faisant face au malheur, la Bernade était sublime.

Doucèrement, Sidonie insinua:

— On l'accuse d'avoir tué M. Verdurel... Mais venez voir Lina; si elle a sa tête, elle vous contera tout ce qui s'est passé...

— Non, répondit la vieille, avec une admirable énergie; si la femme est au lit quand le mari se désolé en prison, c'est qu'elle ne peut rien pour mon fieu, mais je suis là, moi, à présent...

Ses yeux maintenant dévisageaient madame Rozet d'un air soupçonneux.

On eut dit qu'elle la sentait hostile, malgré les semblants de pitié qu'elle affectait de ressentir.

Comment corriger l'"indigestion acide"



Pour soulager le mal en quelques instants

Les médecins disent que beaucoup de personnes qui prétendent avoir un "estomac faible", ne souffrent pas d'autre chose que d'acidité d'estomac. Cela provient de ce que les aliments habituels sont trop souvent producteurs d'acidité. Par exemple, des aliments nécessaires à la vie tels que les viandes, les amidons, les sucreries.

Les effets en sont très incommodes... douleurs, gaz... lourdeur après les repas, qui empoisonnent votre vie. Cependant on peut ordinairement corriger cet état en quelques minutes.

QUE FAIRE

S'il vous arrive parfois que votre estomac est détraqué par l'acidité, prenez un peu de Lait de Magnésie Phillips après les repas. Celui-ci neutralise presque immédiatement l'acidité stomacale, cause de votre malaise.

Vous avez moins de maux de tête et d'indigestions. Vous vous sentez renaitre. Et ce qui est mieux, vous pouvez bientôt manger encore comme les autres.

Essayez cela une première fois. C'est vraiment merveilleux. Prenez le PHILLIPS bien connu sous forme liquide, ou bien le nouveau Lait de Magnésie si commode en tablettes. Et assurez-vous que l'on vous donne le véritable Lait de Magnésie PHILLIPS.

FABRIQUE AU CANADA

Aussi en tablettes:

Les Tablettes de Lait de Magnésie Phillips se vendent maintenant dans toutes les pharmacies. Chaque petite tablette vaut une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.

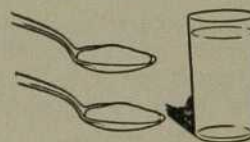


LES SYMPTOMES

D'"ACIDITE STOMACALE"

Indigestion	Manque
acide	d'appétit
Auto-intoxication	Maux de tête fréquents
Nausées	Faiblesse
Aigreurs d'estomac	Insomnie
	Acidité buccale

LE REGIME A SUIVRE



PRENDRE — 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un verre d'eau le matin au lever. En prendre une autre cuillerée à thé trente minutes après chaque repas. Et une autre au coucher.

Lait de Magnésie PHILLIPS

AIGRIS CONTRE LE MONDE ENTIER? —

CELA DEPEND DU FOIE

Stimulez la Bile de votre Foie

— Pas besoin de Calomel

Maintes gens qui se sentent aigris contre le monde entier, indolents et dans un état de délabrement général commettent l'erreur de prendre des sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales qui font simplement mouvoir les intestins et ignorent le foie.

Ce dont vous avez besoin, c'est de stimuler la bile de votre foie. Commencez à faire déverser par votre roie ses deux livres quotidiennes de liquide biliaire dans vos intestins. Faites recouvrer à votre estomac et à vos intestins leur action normale.

Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) vous remettront bientôt. Purement végétales. Inoffensives. Sûres. Rapides. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c chez tous les pharmaciens.

IL PREVIENT L'ULCERATION DE LA GORGE. — Aux premiers symptômes de gorge malade, qui présagent l'ulcération et l'inflammation, prenez une cuillerée d'Huile Electrique du Dr Thomas. Ajoutez un peu de sucre pour la rendre agréable. Cela dissipera l'irritation et préviendra l'ulcération si douloureuse. Ceux qui sont sujets aux quintes doivent s'immuniser contre ces attaques périodiquement.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsa Products Co, S. A. P. O. Box 93 Times Sq Sta., New-York, N. Y.

Traitement de Beauté pour rideaux changés, décolorés



SI l'apparence de vos rideaux est pour vous un sujet de découragement, l'expérience de cette femme de Toronto vous profitera peut-être. "La poussière, la fumée et la lumière avaient tellement changé et décoloré les rideaux de mon vivoir que je ne voulais plus les regarder. Cependant ils étaient en très bon état et je ne pouvais m'en procurer d'autres. Un pharmacien me conseilla de les passer aux Teintures Diamond. Il me dit que sa femme avait retiré de splendides résultats de ces teintures et qu'elles contenaient réellement une plus grande quantité de meilleures anilines. Je les employai, et mes rideaux semblent littéralement neufs — leur couleur est si brillante et si jolie!" Employez les Teintures Diamond pour obtenir par ébullition de solides couleurs foncées: les couleurs légères et délicates s'obtiennent sans ébullition au moyen des Teintes Diamond. Toutes deux donnent d'excellents résultats. Aux pharmacies, 15c.

TEINTURES DIAMOND

FABRIQUEES AU CANADA

meilleures — plus riches en anilines pures

1 Seule capsule

ANTALGINE
MAÎTRISE

Maux de Tête

DETECTIVES

Hommes et femmes de 18 ans et plus, apprenez la profession de détective, chez vous par correspondance. Cours complet en français. Excellentes opportunités, chances de voyages, bons salaires, grande demande partout. Pour plus d'informations écrivez à, — Maurice (D) Julien, Casier 42 St-Roch, Québec.



Poils PARTIS

FIGURE
LEVRES
MENTON

C'est ainsi que j'étais avec mes vilains poils sur la figure... délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, liquides, rasoir même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. ELLE réussit! Ce secret a rendu la beauté et l'amour à des milliers. Mon livre gratuit, "Comment se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode et ses succès. Adressez sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95, rue Church, Dépt. C-461, Toronto, Ontario, Canada

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario, Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto & Ontario.

Elle devinait quelque chose d'inavouable dans le feu de ce sombre regard.

— Celle-là! ah! celle-là n'est pas l'amie de mon fils, ni de la pauvre Lina!

Malgré sa défaillance intime et le tremblement de ses jambes, elle faisait bonne contenance, se raidissait héroïque.

Elle demanda:

— Où est-ce donc que c'est, cette prison, madame?

— C'est à la Santé qu'il est, expliqua Sidonie de sa voix cruelle, et, sans doute, vous pourrez le voir maintenant car il n'est plus au secret.

"Pourtant, une permission est nécessaire, je crois: allez tout d'abord au Palais de Justice en demander une.

Pendant que les deux femmes s'entretenaient ainsi, Baptiste s'était rapproché, et, tout de suite, il proposa ses services, avec un air de comisation non jouée.

— Jamais vous ne pourrez aller à pied. Je m'en vais chercher un fiacre, et je donnerai les indications au cocher. Ah! pauvre femme, je vous plains bien, allez, et je plains bien aussi monsieur Jean...

"Du reste, tout espoir n'est pas encore perdu.

"Il va passer aux assises, c'est vrai, mais il peut être acquitté!

"Vous me direz qu'il y a des preuves contre lui, mais c'est des preuves qui n'en sont pas... Moi, ma bonne, je ne crois pas qu'on le condamne, voyez-vous; non, je ne le crois pas.

La pauvre femme étendit le bras.

— Je le jure sur le cercueil de son père, mon fils est innocent.

"Jamais, entendez-vous, même pour défendre sa vie, il n'eût tué quelqu'un, à plus forte raison, il n'a pas tué un homme qu'il adorait. "Un père pour moi, qu'il disait, un vrai père!..."

"Et pourquoi qu'il l'aurait tué, dites ?

Prête à défendre son Jean devant le monde entier, la mère devenait maintenant plus agressive.

— Ah! si vos juges le connaissent mon fieu! C'est à croire qu'ils ont perdu la raison saint jour du bon Dieu!

"Vite, cherchez la voiture, mon brave homme, que je m'en aille trouver mon Jean et que je le tire de là...

"Vos juges, ils verront bien ce que je leur dirai, moi!..."

Quelques minutes plus tard, la paysanne roulait vers le Palais de Justice.

Et peu à peu elle commençait à gravir son calvaire, pliée aux démarches, renvoyée d'un bureau à l'autre, étouffant le bruit de ses gros souliers au long des couloirs cirés.

L'infortunée gardait une contenance assurée.

Rien ne la troublait.

Sûre de son fils comme d'elle-même, c'est la tête haute et sans rougir qu'elle disait:

— Il faut que j'aie voir mon fieu, qu'on a mis en prison par tromperie, car il est innocent.

Dans les bureaux qu'elle traversait, les employés ne relevaient même pas le nez.

D'autres la regardaient sans répondre, d'un air distrait ou ironique.

Enfin, elle l'eut la permission tant désirée, mais il était trop tard ce jour-

là et elle n'était valable que pour le lendemain.

Son cocher, un brave homme originaire, lui aussi, du centre de la France, et qui avait grande pitié de l'ancienne, lui dit:

— Si des fois que vous voudriez coucher chez mon frère qui est marchand de vin et qui tient pension à des pays, demain je vous mènerai à la Santé. Nous en serions tout près, vu que le commerce de mon frère se tient rue d'Alésia.

La Bernarde se demandait ce qu'elle devait faire.

Devait-elle retourner près de Lina? Non, elle ne voulait voir personne avant son fils.

Malgré quelle se le reprochât, elle ressentait une certaine animosité contre cette jeune femme douillette qui demeurait au lit quand son homme était en péril.

Puis, elle n'osait plus affronter ces gens du personnel de son fils, les employés et les ouvriers de la fabrique, ceux qu'il avait commandés et qui avaient assisté à sa peine.

LES PASSAGERS DE L'ARCHE

(Suite de la page 23)

du spectacle: mal renfermé, il avait pris du large et, soit malice, soit manière de passe-temps, il s'était mis à ouvrir les cages les unes après les autres, rendant à la liberté toute la ménagerie.

Sans doute les dompteurs seraient-ils parvenus, néanmoins, à faire tout rentrer dans l'ordre. Mais, par malheur, un tigre ayant renversé une femme et commencé à la déchiqueter, les matelots, armés de crochets, se mirent à pousser de tels hurlements que les animaux, surexcités, complètement affolés, se ruèrent à travers tout, faisant des bonds prodigieux, culbutant et piétinant ceux qui se trouvaient sur leur passage, véritable furie vivante. Les allées et venues des monstres étaient si rapides, si vertigineuses, que nul ne voyait plus où se réfugier. Déjà, perdant la tête, les gens même qui ne savaient pas nager avaient préféré enjamber le bastinage que de rester en présence des fauves. Le pire est que toutes les échelles, toutes les écoutilles étaient occupées. Des animaux s'y pressaient, ayant l'air de monter la garde. Et ce fut bien une autre affaire lorsque, les éléphants, que tout ce vacarme avait mis au paroxysme de la fureur, faisant craquer le plancher de l'entrepont, apparurent, formidables, avec un balancement de la trompe qui, pour sûr, n'annonçait rien de bon.

En effet, faisant massue de leur tête énorme, de leurs pieds pesants, ils se mirent à pillonner tout ce qu'ils rencontrèrent. Ce fut la débâcle. Tous ceux qui n'étaient pas

Cette femme surtout, cette brune au regard sombre, un regard à jeter le mauvais sort, parole... celle-là, elle ne voulait pas la revoir...

Elle accepta donc la proposition du cocher.

— Eh bien! oui, mon garçon, j'irai là où tu dis passer la nuit.

En parlant pour elle-même autant que pour son compatriote, elle ajouta:

— J'aime mieux confier mon malheur à de petites gens pareilles à moi. Je sais qu'ils me comprendront mieux que ces Parisiens à la langue dorée, — que Dieu les maudisse!

"Ah! pourquoi mon Jean n'y est-il pas resté, au village! Il n'aurait pas là-bas trouvé des méchants pour le perdre. Car ce sont des jaloux, je le sens bien, qui ont jeté sur lui l'outrage et les juges les croient.

"Mais patience, je découvrirai bien qui a fait le mauvais coup, moi!

Elle s'exaltait, sa voix vibrante, menaçante.

(A suivre dans le prochain No)

blessés à mort se précipitèrent dans les flots.

Les dompteurs résistèrent jusqu'au bout. Mais, déchiquetés, sanglants, affreusement mutilés, ils finirent par être dévorés. Seul, celui que nous avions sauvé avait réussi à se glisser dans une cabine et s'y était barricadé. Mais ce n'était pas tout: il lui avait fallu recourir à des ruses d'apache pour parvenir à se ravitailler.

C'est ainsi, dissimulé sous une peau de lion, qu'il avait pu observer une scène invraisemblable, et pourtant bien réelle. En mettant les provisions du navire au pillage, les animaux avaient défoncé des barils d'eau-de-vie; et tigres, éléphants, singes, ours, loups, etc., étaient venus à tour de rôle boire la liqueur de feu, qui les avait entretenus, pour la plupart, dans un état d'ivresse dont les effets, en toute autre circonstance, eussent paru du plus haut comique.

Notre dompteur, en arrivant à New-York, nous quitta avec l'intention de s'associer à un entrepreneur de spectacle, d'affréter un navire et de partir au plus tôt à la recherche de la ménagerie, qui constituait, pour qui eût été en mesure de s'en emparer, une fortune considérable.

Plus tard, j'ai retrouvé mon homme. Il avait réussi dans sa tentative, et était devenu l'un des directeurs de *La Caravane Américaine*, dont le renom s'est étendu sur le monde entier.

FLORIAN-PARMENTIER

L'AMOUR AU PRESBYTERE

(Suite de la page 26)

ser les bonnes langues, mais je n'étais pas plus fière! . . .

Le printemps, l'été et l'automne passèrent amenant les visites régulières d'un Prosper de plus en plus aimable malgré ma froideur qu'il essayait de vaincre par des lettres tendres et fréquentes auxquelles je répondais le moins souvent possible . . .

Enfin, lorsqu'il revint en décembre, il fit à mon oncle la *grande demande*, m'accordant généreusement deux mois pour réfléchir.

— Je ne viendrai pas en janvier, dit-il, à mon prochain voyage en février, je vous demanderai une réponse; j'espère qu'elle sera favorable . . .

J'aurais préféré lui dire tout de suite qu'il n'avait pas besoin d'espérer, mais mon oncle me conseilla d'attendre. Les renseignements qu'il avait pris étaient bons . . . Enfin, ça ne coûtait rien de réfléchir.

Non pas que mon oncle voulût m'influencer ou se débarrasser de moi. Au contraire, il avouait qu'il n'avait pas hâte de me perdre, mais il avait en vue avant tout mon bonheur et il ne voulait pas me voir refuser à la légère une occasion sérieuse de m'établir.

Louissette était convaincue que j'allais accepter et devenir Madame Généreux . . . Elle m'entretenait sans cesse des rêves qu'elle faisait pour moi.

— Epouse-le donc toi-même, puisque tu y tiens tant! fis-je un jour avec un peu d'humeur. Mais moi! . . . On ne se marie pas avec un commis-voyageur! ajoutai-je.

Mais je regrettai aussitôt ce mot injuste après tout, car il n'y a pas de sot métier, et voyageur ou autre, celui qui fait son devoir et gagne sa vie honnêtement est aussi digne d'estime que l'artiste le plus remarquable ou le professionnel le plus distingué.

Néanmoins, ma résolution était prise: je répondrais par un refus à la demande de Prosper pour la raison très simple que je ne l'aimais pas!

Nous étions au début de janvier. Il faisait une véritable tempête. La neige chassée par un vent d'est violent interceptait la vue à dix pas et s'infiltrait partout, dans les moindres interstices des fenêtres, par les joints pourtant étanches des portes. Bien que la température fut assez douce, personne ne se risquait au dehors par ce vent suffocant et, assurée d'une parfaite tranquillité,

je m'étais installée dans ma chambre pour répondre à Prosper qui devenait de plus en plus pressant et lui faire part du résultat de mes réflexions, car j'étais décidée à ne pas attendre davantage pour lui faire connaître la vérité.

J'avais déjà fait plusieurs brouillons dont je n'étais pas du tout satisfaite, et je me creusais la tête pour trouver la manière de dire sans blesser le refus inévitable . . . Je n'aurais jamais cru que ce fut si difficile de refuser une demande en mariage. C'est que la chose est délicate! . . . Je mâchonnais sans succès le bout de mon crayon qui n'en pouvait mais, le pauvre, et demeurait impuissant à m'inspirer, lorsque le timbre de la porte d'entrée résonna sous une pression énergique ou seulement impatiente.

— Qui peut venir par ce temps? me demandai-je. Quelqu'un qui vient chercher mon oncle pour un malade sans doute! Pauvre parrain! obligé de sortir par un temps pareil!

Je courus voir si ma supposition était juste afin de préparer les affaires de Monsieur le Curé que je ne voulais voir partir que bien emmitouflé.

Au milieu de l'escalier, je m'arrêtai pour écouter assez indiscrètement ce qui disaient les deux hommes, car c'était une voix masculine extrêmement sympathique quoique un peu essoufflée qui disait à mon oncle:

— Ainsi c'est au presbytère que je suis venu frapper! Permettez-moi de me présenter: Emmanuel Carignan, médecin de Montréal.

— Vous êtes sans doute un parent de mon paroissien: Luc Carignan, décédé le mois dernier?

— En effet, Monsieur le Curé.

— Fontaine, Sylvio Fontaine.

— Bien, Monsieur le Curé, je suis le neveu de Luc Carignan et son héritier. Je ne sais trop quelle idée eut mon original d'oncle de me léguer à moi, médecin de la métropole, une terre dans le nord de l'Ontario. J'en fus assez surpris lorsque le notaire m'annonça ce legs et comme ce dernier m'a paraît-il trouvé un acquéreur, je vais me hâter de disposer de cet encombrant héritage, mais avant il faut que je voie en quoi il consiste, car on m'a dit que mon oncle possédait de très curieuses choses que je ne devrais pas laisser aller en des mains étrangères.

Je descendis doucement les dernières marches de l'escalier et passai

(Suite à la page 40)

Du Fudge vraiment Fudge!



Lait Eagle

FUDGE AU CHOCOLAT

2 tasses sucre granulé
1 tasse eau
1 tasse Lait Eagle
Condensé Sucré

3 carrés chocolat non sucré
1 tasse amandes (au goût)

Diluez le sucre avec l'eau, dans une grande casserole et portez à ébullition. Ajoutez le Lait Eagle Condensé Sucré et laissez bouillir à feu doux, jusqu'à ce qu'un peu du mélange, essayé à l'eau froide, se forme en boule ferme (235° F.—240° F.) Remuez constamment le mélange pour l'empêcher de brûler. Retirez du feu, ajoutez le chocolat coupé en petits morceaux, puis les amandes pilées. Battez en demêlé ferme et crémeux. Versez dans une lèchefrite beurrée. Laissez tiédir et détaillez en carrés. Servez du Fudge craiment Fudge.

Même les débutantes feront merveille avec cette recette. L'écouit qui met l'eau à la bouche! Douceur crémeuse insurpassable!

Mais souvenez-vous—que cette recette exige du Lait Condensé Sucré. Ne le confondez pas avec le Lait Evaporé. Rappelez-vous qu'il faut demander du Lait Eagle.

GRATIS "LES PLUS ETONNANTS RACCOURCIS"
Découpez la recette étonnante ci-dessus. Ecrivez-la vous-même. Puis, sans tarder, jetez ce coupon à la poste, afin d'apprendre une méthode de cuisiner entièrement nouvelle! The Borden Co., Limited, Yardley House, Toronto, Ont. Veuillez m'expédier GRATIS le livret "Les Plus Etonnants Raccourcis."

Nom _____
Rue _____ Province _____
Ville _____
(Ecrivez le nom et l'adresse lisiblement, en lettres moulées) 101-F

Prenez la bonne habitude de lire . . .

LA REVUE POPULAIRE

En octobre: *La Flamme Sacrée*, par *Dorothée UPSON*

JEUNES MARIEES

N'oubliez pas que la maladie inspire la sympathie — jamais l'amour. Veillez à votre santé et dès que vous éprouverez les premiers symptômes de maladies féminines, employez sans tarder les PILULES FEMOL — le remède par excellence des femmes. Des milliers de jeunes mariées en ont fait l'expérience et s'en sont bien trouvées — suivez leur exemple.

En vente partout \$1.00 la boîte. Expédiée poste payée ou C. O. D. INSTITUT CAZO (S. A.) Place Royale—Montréal.

PILULES FEMOL



COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

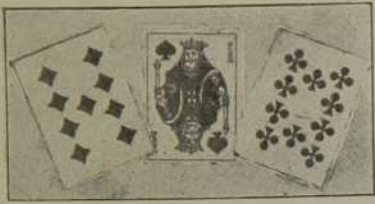
Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESETTE CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.




L'ART DE TIRER LES CARTES

Par J. MERY

No 3*


(suite)

CINQ DE CARREAU

 *Droite.* — C'est ici le meilleur pronostic de richesse, de prospérité, de réussite dans les travaux, dans les entreprises. La présence d'un carreau ou d'un trèfle favorable promet un retour de bonne fortune et une opération financière heureuse; celle du roi de pique donne l'espérance très ferme de triomphe sur les litiges, les procès.


Renversée. — Ce ne sont que contrariétés, contradictions, malchance, litiges, troubles de toutes sortes. Le sujet a besoin de grands efforts pour diminuer les mauvais présages.

QUATRE DE CARREAU

 *Droite.* — C'est le symbole de l'association, de relations nombreuses et sympathiques, qui aideront à la réalisation des espérances, à l'avancement, aux réussites en tout.


Renversée. — Les pronostics sont les mêmes que pour la carte droite.

TROIS DE CARREAU

 *Droite.* — Cette carte signifie un commencement d'entreprise pour laquelle il faudra beaucoup d'efforts, de hardiesse, d'audace. La présence du roi ou de la dame de carreau marque l'intervention d'une protection puissante qui ramènera le calme.


Renversée. — Elle annonce la fin des tourments, des peines, des inquiétudes. C'est le repos.

DEUX DE CARREAU

 *Droite.* — C'est l'approche de tourments, de chagrins, de fâcheries. Il faut user de beaucoup de prudence contre quelques malveillances. Cette signification est plus forte pour une jeune fille, s'il y a déjà dans le jeu, une indication d'ennuis, dans les sentiments, par une carte de coeur.

Renversée. — Evénement imprévu. Une surprise dont l'influence sera des plus heureuses, à moins que le voisinage du roi de pique ne vienne apporter un malheur, par la jalousie.

AS DE CARREAU


 *Droite.* — Cette carte présage de la prospérité et des nouvelles prochaines. Considérée comme lettre, sa signification portera sur une lettre d'amitié ou d'amour, si elle est accompagnée d'une carte de coeur; et sur une question d'intérêt pécuniaire, avec le voisinage d'un trèfle; sur une dette, une maladie ou un deuil avec une carte de pique.

Le sens bénéfique ou maléfique sera indiqué par la valeur de la carte voisine.

Renversée. — Ruine, découragement, fautes qui conduisent à la décadence, à la dissipation.

LES COEURS

ROI DE COEUR

 *Droite.* — Cette carte représente un homme blond, honnête, bon, aimant, un ami prêt à donner son appui par bienveillance, par affection. La personne consultante peut compter sur sa protection.

Renversée. — Le consultant ou la consultante verra ses projets d'appui entourés d'obstacles. C'est aussi le présage d'injustice, de malveillance de la part d'un personnage de haute situation.

Si cette carte droite est tirée pour une jeune fille ou une jeune femme veuve, et si le valet de coeur non renversé l'accompagne, c'est l'indice d'une relation avec un homme marié ou d'un mariage prochain avec un veuf.

L'AMOUR AU PRESBYTERE

(Suite de la page 39)

devant le bureau de mon oncle où le visiteur, débarrassé d'un paletot de fourrure que je vis accroché dans le couloir, était assis. Il me parut très distingué et jeune... à faire rêver une petite romanesque!

— Veuillez, Monsieur le Curé, me dire où je pourrais me retirer pour aujourd'hui, car je crois qu'il est inutile de songer à visiter par ce temps, le notaire et la propriété de mon oncle.

— Si vous vouliez bien accepter mon hospitalité très modeste, sans doute, mais cordiale, j'en serais heureux, fit mon parrain, dont l'idée me parut pour le moins gêniale... Le jeune homme s'empressa de remercier et accepta sans façon.

— Nous n'avons pas d'hôtel proprement dit. Le propriétaire du magasin général, Basile Lacoursière, loue des chambres, mais c'est à l'autre bout du village, et la course que vous venez de faire est bien suffisante. Comment se fait-il que vous venez à pied à cette heure?

— Je suis venu par le train rapide qui était en retard de cinq heures... J'étais le seul voyageur à descendre au Ruisseau-Clair. Je m'informai de la distance du village, on me répondit: deux milles. Je demandai une voiture; il paraît que je n'en pouvais trouver, et comme le chef de gare ne paraissait pas se soucier de m'héberger, je résolus de faire le trajet à pied, mais ces deux milles m'en parurent bien quatre!...

— Les tempêtes sont terribles dans votre pays, Monsieur le Curé; je pensai ne jamais arriver tant le vent m'empêchait d'avancer avec cette neige qui me collait aux yeux et m'aveuglait complètement. Mais je suivis la route qu'indiquaient seules les têtes de clôture dépassant à peine les bancs de neige."

Jusqu'à l'heure du souper, je fus nerveuse, impatiente, ne tenant pas en place, questionnant Sophie sur le visiteur dont elle ne savait rien de plus que moi. Bien entendu, la lettre à Prosper fut oubliée... Lorsque mon oncle vint m'avertir que nous avions un hôte, je ne me retins pas de faire quelques questions:

— Comment est-il?

— C'est un jeune homme qui me semble très bien.

Cette réponse trop laconique pour satisfaire ma curiosité féminine me rendit plus circonspecte, car je pensai que mon oncle allait trouver mon intérêt bien puéril...

Avant le repas, il me présenta son visiteur qui témoigna d'une parfaite courtoisie à mon égard. En le voyant face à face, l'impression fut encore meilleure que celle que m'avait laissée le premier coup d'oeil.

De haute taille et d'apparence plutôt robuste malgré sa sveltesse, le docteur Carignan avait vraiment grand air. Il portait haut la tête et son visage aux traits irréguliers mais délicats s'éclairait de deux yeux brillants d'un brun doré dont l'expression de douceur et de bonté devait lui attirer spontanément la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

J'avoue qu'il me plut énormément, et je ne me souvins pas d'avoir jamais rencontré personne qui m'eut inspiré au premier abord autant de confiance, aussi je levai souvent les yeux sur notre hôte durant le souper pour rencontrer son regard attentif et observateur fixé sur moi, ce qui me forçait à baisser le mien.

Plusieurs fois Emmanuel Carignan s'adressa à moi, paraissant s'intéresser à ce que je disais. Il me parut posséder une profonde érudition bien qu'il n'en fit pas étalage devant mon ignorance, car ignorante, je l'étais en dépit de mes brevets; quelle culture avais-je pu acquérir au Ruisseau-Clair, loin de tout centre intellectuel, ne lisant que des romans? Pourtant la bibliothèque de mon oncle était bien pourvue d'ouvrages substantiels et nous recevions des revues sérieuses, trop sérieuses pour que j'eusse songé un seul moment à y puiser le supplément d'instruction qui m'eut été nécessaire.

La soirée me parut couler très vite entre ces deux hommes également instruits dont l'intéressante conversation était une révélation pour moi.

Durant les deux jours qui suivirent la tempête fit rage, augmentant d'intensité à mesure que venait la nuit durant laquelle je ne dormis guère, écoutant les sinistres sifflements du vent qui secouait par moment la maison, et rêvant un peu à l'inconnu... bienheureusement emprisonné chez nous par la poudrière et les bourrasques.

Le soleil se leva enfin sur un horizon de neige éblouissante, capricieusement amoncelée en hautes ondulations dont il fallait pour circuler détruire la pittoresque harmonie.

Tout le monde se mit à l'oeuvre, armé de pelles, car la neige était

montée à l'assaut du presbytère où l'on ne pouvait plus pénétrer que par la porte d'en arrière, le devant ne présentant qu'une formidable montagne blanche.

Le docteur se mit aussi joyeusement de la partie, et autant par amusement que par nécessité, pelleta avec entrain une partie du jour. Il rentra enfin, le visage animé par l'exercice, en disant:

— Nous avons délivré la Princesse des Neiges emprisonnée dans son château!

Je souris en répondant sur le même ton de badinage:

— Et grâce à vous elle pourra reprendre ses courses vagabondes à travers son immense domaine du Ruisseau-Clair.

Je pensai avec un peu de mélancolie au départ prochain de notre hôte, souhaitant qu'il se souvienne quelquefois de la petite Sylviane perdue dans le désert neigeux de l'Ontario-Nord...

Ses affaires le retinrent encore quelques jours parmi nous, et chaque soirée passée ensemble semblait tisser plus étroitement les mystérieux fils d'une intimité charmante qui s'était établie entre lui et moi. Il ne paraissait pas pressé de nous quitter et j'éprouvais un peu d'émoi en voyant ses yeux à la fois doux et graves se poser sur moi comme une muette caresse.

La petite fille folle et romanesque malgré ses vingt-deux ans se demandait quel sentiment elle pouvait bien inspirer à ce grand jeune homme sérieux...

Je ne savais pas alors que le médecin de vingt-sept ans, dont le coeur était affectueux et tendre, confiait à son journal ce qu'il ne voulait dire à personne et que si j'avais pu lire dans son carnet, j'aurais pu y déchiffrer les lignes suivantes tracées d'une petite écriture nerveuse et quasi illisible:

Ruisseau-Clair, le 10 janvier 1923

Je traitais mon oncle d'original de m'avoir légué une terre dans un village perdu du Nord-Ontario. Que ne me suis-je plutôt félicité de cette bonne fortune, car c'en est une... Sans cela, je ne serais sans doute jamais venu ici et je n'aurais pas connu la charmante jeune fille que j'y ai rencontrée...

Pouvais-je imaginer que je trouverais ici celle que j'ai vainement cherchée partout autour de moi dans la trop bruyante métropole? Car elle est bien celle que je cherchais, cette petite Sylviane blonde et fine, dont les yeux noisette révélaient l'âme tendre et pure, un peu sentimentale, un peu romanesque peut-être, mais que je devine sincère et droite.

Se doute-t-elle du sentiment que j'éprouve pour elle et que personne encore ne m'a inspiré? Je ne le crois pas et cependant il me semble qu'elle ne me "hait point"!... En tout cas, pour ne pas l'intimider ni la mettre dans une situation trop délicate, j'attendrai pour lui dire mon amour d'être sur le point de la quitter.

J'ai pressenti son oncle et il m'a permis de faire à sa filleule une cour discrète. Il est prudent et je le comprends... J'ai cru deviner que je ne suis pas le premier à rechercher la jolie Sylviane. Tant mieux! Alors si elle consent à m'accorder sa main, ce don n'en aura que plus de valeur!

Mais que la destinée est chose capricieuse et bizarre! J'aurais pu aisément me laisser prendre le coeur par l'une de ces poupées frivoles si nombreuses dans les cités. Tant de jolis papillons voltigeaient autour de moi!

J'ai rencontré aussi des jeunes filles sérieuses et bonnes, du moins en apparence; j'ai même tenté de m'attacher à quelqu'une d'entre elles, mais j'eus bientôt la surprise décevante de découvrir entre nous une complète dissonance d'âmes!...

Il n'en est pas ainsi avec Sylviane... Que j'ai hâte de pouvoir lui dire que je l'aime, que je désire qu'elle soit bientôt ma compagne aimante et aimée...

Sylviane, que ne puis-je te dire ce que mon coeur murmure tout bas depuis trois jours:

Je t'aime!

Le moment du départ vint trop tôt pour mes désirs. Si je n'avais fait effort pour garder un visage calme j'aurais pleuré sottement.

Le matin, au déjeuner, le docteur avait demandé d'un air que je trouvais un peu bien solennel, la

permission de nous parler à tous deux, mon oncle et moi, sitôt après le repas, car le train passait vers neuf heures.

Alors, réunis dans le bureau de Monsieur le Curé, il demanda à celui-ci l'autorisation de correspondre avec sa nièce et, si elle y consentait, de venir la chercher à l'été.

Malgré tous mes espoirs fous, je n'avais rien imaginé de pareil...

Mon oncle acquiesça en souriant et comprenant tout à coup quel immense bonheur venait à moi, je faillis m'écrier de joie:

— Emmanuel, emmenez-moi aujourd'hui même!...

C'était absurde.

La sagesse qu'idoit être le propre des nièces de curé reprit le dessus et je répondis tranquillement que je réfléchirais. Mais je vis partir le docteur Carignan avec la certitude délicate de le revoir l'été suivant, ce qui arriva en effet.

L'assurance de mon prochain bonheur me fit trouver les termes appropriés pour refuser la proposition de Prosper qui se consola d'ailleurs facilement puisqu'il se maria, peu de temps après moi, avec ma petite amie Louissette qui lui apportait en dot le magasin Lacoursière.

L'établissement a changé de nom depuis que Prosper a succédé à son beau-père. C'est maintenant le magasin Généreux, mais je ne sais pas si les affaires en sont plus... prospères!...

Il y a dix ans que j'ai quitté le Ruisseau-Clair pour suivre mon mari à Montréal. Mon oncle a été nommé à une nouvelle cure, aussi je n'y suis jamais retournée, mais j'en garde un précieux souvenir...

En somme malgré mon incrédulité, les prédictions de mon parrain se sont réalisées puisque c'est au presbytère que j'ai connu l'Amour!

A. SAINT-SIMON

Paysage

♦♦

Au fond de la vallée, à mi-flanc du coteau,
L'humble village étend ses vieilles maisons grises.
Sous le vieux pont bossu coule un petit ruisseau
Tout fleuri d'églantiers, d'iris et de cytises.

Le beau clocher gothique a l'air d'un vieux vaisseau
Qui serait las d'avoir vogué parmi les brises;
On voit dans le ciel pur que le soir poétise
Briller sa flèche d'or, droite comme un fuseau.

Vers l'horizon lointain, là-bas, dans la prairie,
Quelque troupeau s'attarde au bord de la Clairie,
Malgré les chiens hargneux et l'appel des bergers,
Et dans les sentiers verts, pleins d'ombre et pleins de vie,
Le zéphyr fait pleuvoir sur ma tête ravie
Les pétales neigeux des odorants vergers...

SUZANNE BUCHOT

ÉVEILLÉE PAR LE MAL DE DOS

Elle était toujours fatiguée

ESSAYA KRUSCHEN ET EST MAINTENANT PLEINE DE VIE



Seules les personnes qui ont souffert du mal de dos savent comme il est douloureux. Seules celles-là peuvent comprendre le désappointement de cette femme lorsqu'elle s'apercevait que chaque remède essayé ne lui faisait aucun bien. Ce n'est donc pas sans un vif intérêt qu'elles liront la lettre suivante écrite par cette malade aujourd'hui rétablie:

"Je me sentais toujours fatiguée, je n'avais plus d'énergie et les douleurs de dos m'empêchaient de dormir la nuit. Après avoir essayé plusieurs soi-disant remèdes (qui ne me firent aucun bien), je me décidai à faire l'essai des Sels Kruschen. Je déclare aujourd'hui avec plaisir que je suis une toute autre femme, pleine de vie et d'énergie, et que je ne souffre plus du mal de dos".—(Mme) M. A.

Le mal de dos est souvent causé par l'inactivité des reins, qui laissent

des impuretés s'accumuler dans le sang. Les six Sels contenus dans Kruschen favorisent le fonctionnement normal des reins, leur permettant de débarrasser le sang des matières toxiques qui l'empoisonnent. Presque immédiatement, vous vous sentez mieux, et les douleurs de dos vous laissent graduellement si vous persistez à prendre la "petite dose quotidienne" de Kruschen. Bientôt, votre mal n'est plus qu'un souvenir.

Les Sels Kruschen s'obtiennent dans toutes les pharmacies à 45c. et 75c. la bouteille.



LA CHANSON FRANÇAISE

Parfum d'Amour

Paroles de Germain et Bos

Musique de Bos

Chanté par Alibert

VERSION HOMME

Refrain

Il existe une fleur
Chère à mon cœur,
C'est la rose veloutée
Que porte ma bien-aimée.
La nuit comme le jour,
Toujours, toujours,
Mon âme est ensorcelée
Par son doux parfum d'amour.

I

II

Les fleurs dans leurs vives corolles Portent de charmants symboles, Leur beauté si captivante Et si troublante Sait nous charmer.	On donne au printemps comme gage Le joli muguet sauvage, Le lilas, la violette, La pâquerette, Le frais œillet.
Ce sont d'exquises messagères Discrètes et passagères. Chacune exprime un hommage Dans le mystérieux langage De son calice embaumé.	Et puis cueillant la marguerite On l'interroge bien vite. L'amour a besoin d'oracles Pour triompher des obstacles Sous ses pas amoncelés.

AVIS — Nous prions les lecteurs qui nous écrivent d'indiquer leur nom et adresse, pour nous permettre de communiquer avec eux et de leur fournir les renseignements demandés. Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.



L'UNIVERS DE CRISTAL

Pour faciliter l'étude des astres, une sphère de cristal représentant l'univers a été installée à l'édifice Rockefeller d'observations astronomiques.

Cet appareil, imaginé par Otto J. Russert, consiste en un globe de verre dans lequel les pla-



nètes et le soleil sont représentés à leurs distances comparatives; on y a fait également figurer les diverses constellations et les principales étoiles.

Ce globe, appelé *astrophane* par son inventeur, semble devoir rendre de réels services.

Le bourreau officiel de la Pologne a menacé de donner sa démission pour le simple motif qu'on voulait le classer au rang des travailleurs ordinaires et non des intellectuels.

A la suite de fortes inondations à Kalgoorlie, Australie, on a découvert que les rues étaient pavées en or, partiellement du moins. Le fait provient de ce que ces rues avaient été pavées avec du minerai provenant de mines d'or et qui semblait sans valeur, les inondations ont prouvé le contraire en opérant automatiquement un sévère lavage de ce minerai.

En échange de ses colonies perdues, l'Allemagne avait offert à l'Angleterre la formule d'un remède certain pour la maladie du sommeil; malheureusement pour l'offre allemande, la découverte en question avait été déjà faite en France.

Bien que le langage anglais renferme environ quatre cent cinquante mille mots, il y en a dix d'entre eux (*the, of, that, it, I, is, and, to, a, in*) qui sont dans une proportion de vingt-cinq pour cent dans les habituelles communications écrites ou parlées.

Des rats énormes, trois fois gros comme un rat ordinaire ont jeté la terreur pendant un temps dans Bizana, au nord de Johannesburg; ces animaux qui ne craignent nullement les chats ou les chiens font de terribles morsures aggravées par du poison.

Les danseuses du temple, dans l'île de Bali, à Java, doivent se retirer de leurs fonctions quand elles atteignent l'âge de vingt ans parce qu'après cet âge elles n'ont plus la souplesse nécessaire. La plupart de ces danseuses débutent vers l'âge de six ans.

Il est nombre de choses qui peuvent produire de la poussière explosible, par exemple le chocolat, le caoutchouc, les grains, le bois, le lait séché, le papier, le liège et le sucre.

Un nouvel appareil pour reconnaître l'état d'ébriété ou non des gens vient d'être adopté par les stations soviétiques de polices. La personne suspecte doit souffler pendant quinze secondes dans un tube de verre rempli d'un certain liquide; si ensuite ce liquide devient rose, c'est que la personne est en bonne condition mais si le liquide devient gris nuageux, c'est qu'elle est sous l'influence de l'alcool.

Des pêcheurs qui étaient dans la Baie des Iles, Nouvelle-Zélande, capturèrent un énorme poisson, plus gros encore que les fameux tarpons, mais ce fut alors une véritable lutte qui commença et dura plus de douze heures pendant lesquelles le poisson entraîna le bateau à une quinzaine de milles en mer. Finalement le poisson rompit la ligne et s'échappa.

Il y a une somme globale d'au moins quarante millions de dollars dans les banques anglaises et dont les possesseurs sont inconnus; ce total se décompose en montants de plus ou moins d'importance mais il est des sommes abandonnées qui s'élèvent jusqu'à cent mille dollars.

Le *dragon* mexicain est un joli lézard d'environ cinq pouces de longueur, mais dont la queue atteint facilement dix-huit pouces; cet animal prend plaisir à courir sur l'eau dans laquelle il n'enfoncé pas.

Des araignées noires d'une grosseur extraordinaire ont fait leur apparition à Antofagasta, dans le Chili; la morsure de ces vilains insectes est très douloureuse, beaucoup de personnes en ont déjà été victimes et tout le monde est dans la terreur.

Il y a des peuples mangeurs de terre; les indigènes qui demeurent sur les bords de la rivière Orinoco se délectent avec de la vase qu'ils font sécher après en avoir formé des boulettes.

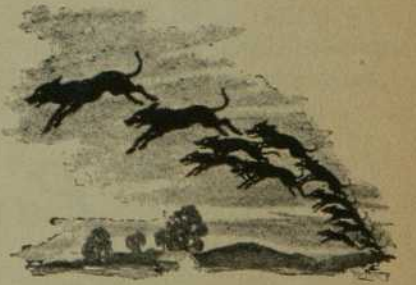
Une dame Floyd, d'Oklahoma, a préparé un magnifique tombeau pour son fils et sur la demande expresse de celui-ci; le fils fait partie d'une bande de *gangsters* et s'attend d'un jour à l'autre à tomber sous les balles de ses rivaux; il a donc pris ses précautions en conséquence et fait ériger d'avance son tombeau dans un endroit qui lui plaisait particulièrement.

Un homme d'affaires de Chicago a été victime d'une singulière aventure: des bandits auprès de qui il se faisait passer pour un policier lui ont rasé la tête, les sourcils et arraché trois dents avant qu'il ait eu le temps de leur avouer son mensonge.

Le jeu de cricket est interdit six jours par semaine dans l'île Tonga, dans les mers du sud. Cette mesure a été prise par les autorités parce que les indigènes sont si fervents de ce jeu qu'ils y passeraient tout leur temps s'ils en avaient la liberté et que les plantations seraient totalement abandonnées. La famine ne tarderait pas ensuite à régner dans l'île.

LES CHIENS VOLANTS

Dans certains pays où la superstition règne encore en maîtresse aujourd'hui, il est une croyance qui semble bien difficile à déraciner: c'est que, le soir, des animaux de toutes sortes et principalement des chiens parcourent les airs à la poursuite d'une proie invisible.



Il a sans doute fallu peu de chose pour donner naissance à cette superstition, comme d'ailleurs à beaucoup d'autres; il a peut-être suffi de nuages aux formes bizarres au cours d'une nuit sombre ne permettant pas de bien distinguer les objets; dans ces conditions, l'imagination fait voir bien des choses.

On dit qu'aussi on entend parfois hurler ces chiens dans les nuages, mais là encore l'illusion est responsable; l'écho d'aboiements lointains peut tromper l'oreille et les cris d'oiseaux migrants ont également contribué à produire des erreurs.

Pour que Tout le Monde

PUISSE LIRE

La Revue Populaire

Une offre de

30 jours

SEULEMENT

DEUX DOLLARS (\$2.00) seulement, *au lieu de trois dollars*, pour recevoir, tous les mois, pendant DEUX ANS, *La Revue Populaire*.

Telle est l'offre exceptionnelle que nous faisons à *tout le monde* pour permettre à *tout le monde* de lire la plus grande revue canadienne-française.



Tous les romans d'amour que publie LA REVUE POPULAIRE sont illustrés par les meilleurs artistes canadiens. Ci-dessus un dessin de F. L. NICOLET, de Montréal, paru récemment.

COUPON VALIDE du 1ER OCTOBRE au 1ER NOVEMBRE

POIRIER, BESSETTE CIE. (limitée)
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire*.

Nom

Adresse

Ville Province

*Cette offre est valide
pour le Canada seulement*

**PROFITEZ-EN
TOUT DE SUITE !**



Arrivée aujourd'hui!

Huile à Moteur "RED

INDIAN"



EN BIDONS
Cachetés

**à la
RAFFINERIE
POUR VOTRE
PROTECTION**



•
...TYPE REQUIS ET
PLEINE MESURE ASSURÉS

•
...Vous pouvez
acheter partout
en toute confiance

M^cCOLL-FRONTENAC OIL CO. LIMITED